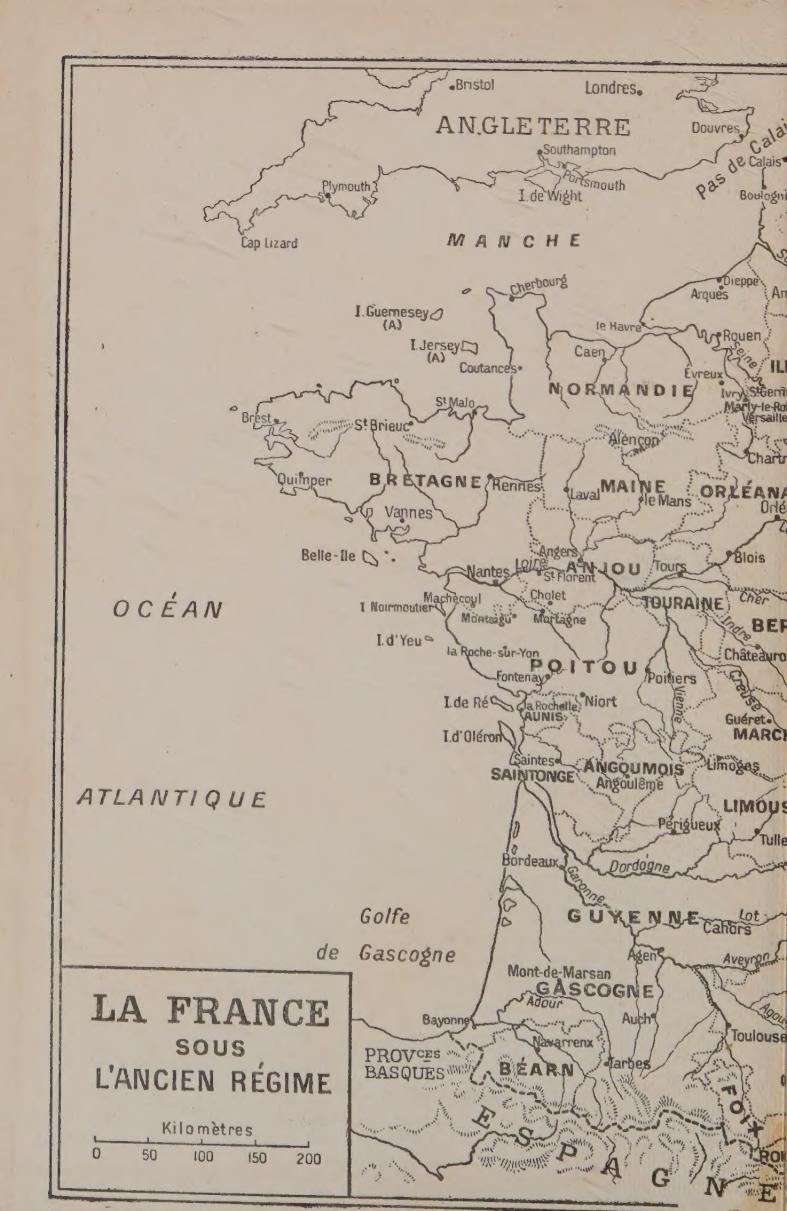
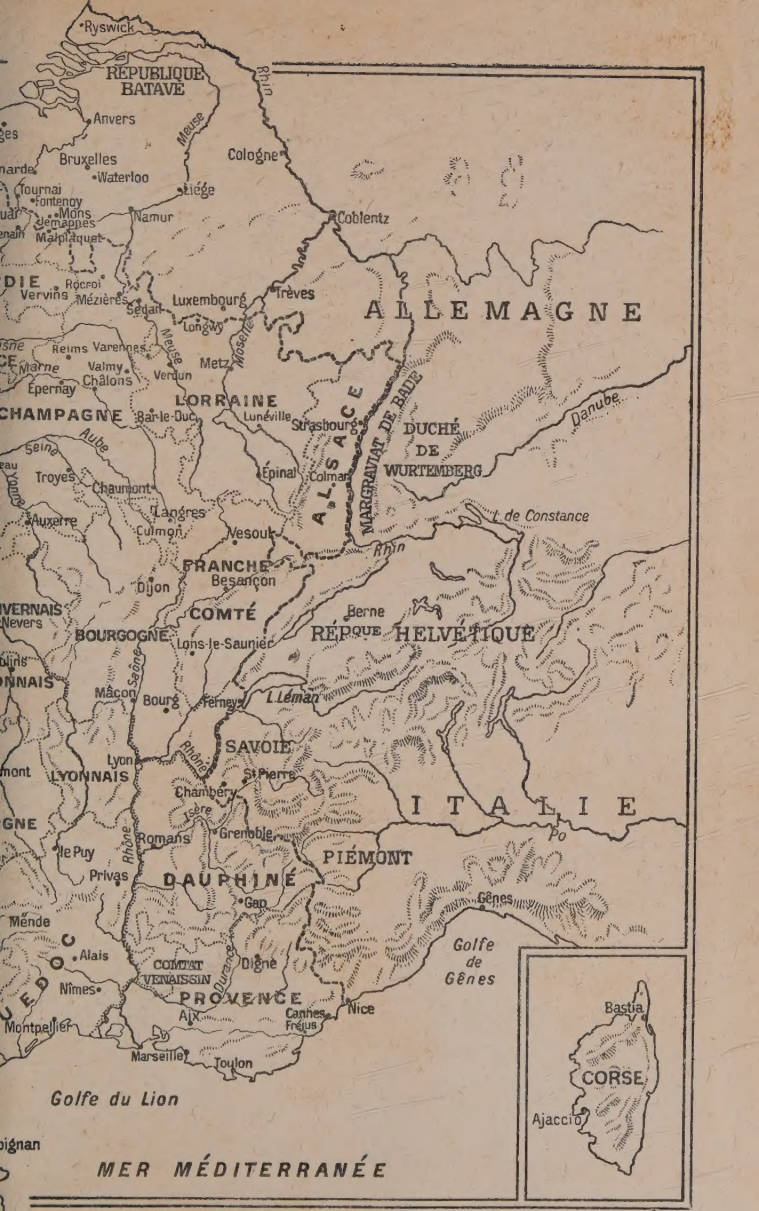
Harrap's Modern Language Series

LECTURES HISTORIQUES

E. MOFFETT


Bristol
Londres
ANGLETERRE
Douvres
Southampton
Pas de Calais
Portsmouth
Plymouth
I. de Wight
Boulogne
Cap Lizard
MANCHE
Cherbourg
Dieppe
Arqués
I. Guernesey (A)
le Havre
Rouen
I. Jersey (A)
Caen
Coutances
Evreux
NORMANDIE
St Malo
Brest
St Brieuc
Alençon
Quimper
BRETAGNE
Rennes
Laval
MAINE
le Mans
ORLÉANA
Vannes
Belle-Ile
Angers
Blois
Nantes
Loire
St Florent
ANJOU
Tours
OCÉAN
Machecoul
Cholet
TOURAINE
I. Noirmoutier
Montaigu
Mortagne
I. d'Yeu
la Roche-sur-Yon
POITOU
Châteauro
Fontenay
Poitiers
I. de Ré
la Rochelle
Niort
AUNIS
Guéret
I. d'Oléron
Saintes
ANGOUMOIS
Limoges
SAINTONGE
Angoulême
ATLANTIQUE
LIMOUS
Périgueux
Bordeaux
Dordogne
Garonne
Golfe
de Gascogne
GUYENNE
Cahors
Agen
Aveyron
Mont-de-Marsan
GASCOGNE
Adour
Bayonne
Auch
Toulouse
Navarrenx
PROVces BASQUES
BÉARN
Tarbes
ESPAGNE
LA FRANCE
SOUS
L'ANCIEN RÉGIME
Kilomètres
0 50 100 150 200


Ryswick
RÉPUBLIQUE BATAVE
Anvers
Meuse
Bruxelles
Waterloo
Cologne
Liége
Tournai
Fontenoy
Mons
Gemappes
Maubeuge
Namur
Coblentz
Rhin
Rocroi
Vervins
Mézières
Sedan
Luxembourg
Trèves
ALLEMAGNE
Longwy
Moselle
Reims
Varennes
Marne
Valmy
Châlons
Verdun
Metz
Épernay
LORRAINE
CHAMPAGNE
Bar-le-Duc
Lunéville
Strasbourg
ALSACE
MARGRAVIAT DE BADE
DUCHÉ DE WURTEMBERG
Danube
Seine
Aube
Troyes
Chaumont
Épinal
Colmar
Auxerre
Langres
Vesoul
Lac de Constance
Culmont
Rhin
FRANCHE
Besançon
Dijon
COMTÉ
Berne
BOURGOGNE
Lons-le-Saunier
RÉPUBLIQUE HELVÉTIQUE
Nevers
Mâcon
Bourg
Ferney
Léman
Saône
SAVOIE
Lyon
LYONNAIS
Rhône
St Pierre
Chambéry
Isère
ITALIE
Romans
Grenoble
Po
Le Puy
PIÉMONT
Privas
DAUPHINÉ
Gap
Gênes
Mende
Golfe de Gênes
Alais
COMTAT VENAISSIN
Digne
Durance
Nîmes
PROVENCE
Nice
Montpellier
Aix
Cannes
Fréjus
Marseille
Toulon
Bastia
CORSE
Ajaccio
Golfe du Lion
MER MÉDITERRANÉE

LECTURES HISTORIQUES

UNIFORM WITH THIS VOLUME

RÉCITS HISTORIQUES

A selection of the chief episodes in French history to the death of Henri IV. With Introduction, Notes, Vocabulary, and Exercises for Free Composition. By E. MOFFETT, M.A. Illustrated. 192 pp.

Price 2s.

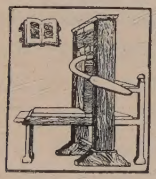
Isabel G. S. Ross,
Class VI. F
(1926)

LECTURES HISTORIQUES

(1610–1815)

ÉDITÉES PAR

EMMA MOFFETT M.A.



GEORGE G. HARRAP & CO. LTD.
LONDON CALCUTTA SYDNEY

Published by
GEORGE G. HARRAP & CO. LTD.
39-41 Parker Street, Kingsway, London, W.C.2
Reprinted June 1925

Printed in Great Britain by Turnbull & Spears, Edinburgh

PREFACE

THE gratifying success of *Récits Historiques* has encouraged the production of the present book, which, without being necessarily a sequel, is intended to supply more advanced reading of the same kind. The extracts have been taken directly from the French historians and writers of *Mémoires*; and introductory sketches of the periods illustrated have been given to facilitate the placing of each passage in its proper connection.

As the book will be found suitable for reading in middle forms some of the more simple and obvious words have been omitted from the vocabulary. A brief outline of French history and a chronological table are given, as before; and the vocabulary of all proper names used in the text, as well as the map of France before 1789, will, it is hoped, be found useful.

E. M.

TABLE DES MATIÈRES

PAGE

INTRODUCTION ix

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE xv

I

LOUIS XIII ET MINORITÉ DE LOUIS XIV

Siège de la Rochelle . . . . . *Michelet* . . . 4
Prise de la Rochelle . . . . . *De Pontis* . . . 7
Rocroy . . . . . *Michelet* . . . 9
Fribourg . . . . . *Michelet* . . . 11
La Journée des Barricades . . . . *Voltaire* . . . 13
Les Frondeurs . . . . . *Voltaire* . . . 15
Combat de la Porte Saint-Antoine . . *Voltaire* . . . 18
Massacre de l'Hôtel de Ville . . . *Michelet* . . . 20
Misère au Temps de la Fronde . . . *Feillet* . . . 23
Turenne . . . . . *Michelet* . . . 24

II

LE SIÈCLE DE LOUIS XIV

Mort de Turenne . . . . . *Mme de Sévigné* 31
L'Homme au Masque de Fer . . . *Voltaire* . . . 33
Les Dragonnades . . . . . *Michelet* . . . 35
Les Forçats protestants . . . . . *Michelet* . . . 38
Jean Bart 40
Jean Bart à Versailles 44
Caractère de Louis XIV . . . . . *Saint-Simon* . 45
Anecdotes sur Louis XIV . . . . *Mme de Sévigné ;* 48
Voltaire . . 49
Le Lever du Roi . . . . . *D'après Saint-Simon* . . . 52
Misère de la France en 1693 . . . . *Fénelon* . . . 54

III

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

		PAGE
La Peste de Marseille	*Michelet*	60
Bataille de Fontenoy	*Michelet*	63
L'Affaire des Calas	*Michelet*	66
Turgot Ministre	*Michelet*	70
Les Finances à la Fin du XVIII^e Siècle	*Michelet*	73
La Foi nouvelle au XVIII^e Siècle	*J.-J. Rousseau*	74

IV

LA RÉVOLUTION ET LE DIRECTOIRE

La Procession solennelle des États	*De Ferrières*	86
Cahier des Paysans de Culmon		88
Le Serment du Jeu de Paume	*Edg. Quinet*	89
Prise de la Bastille	*Michelet*	91
Le Roi à Paris	*Edg. Quinet*	95
Défilé du Peuple devant le Roi	*Mignet*	99
Siège de Lille	*Lamartine*	102
Condamnation du Roi	*Mignet*	104
Exécution du Roi	*Michelet*	107
La Marseillaise	*Lamartine*	109
Exécution des Girondins	*Lamartine*	111
L'Insurrection en Vendée	*Michelet*	113
Les Vendéennes	*Michelet*	116
Exécution de Robespierre	*Michelet*	118

V

L'EMPIRE

Le dix-neuf Brumaire	*Mignet*	124
Passage du Saint-Bernard	*Thiers*	127
Proclamations à l'Armée	*Napoléon*	131
Passage du Niémen	*De Ségur*	134
Sur la Route de Moscou	*Capitaine Coignet*	136
Les Français devant Moscou	*Thiers*	139
L'Incendie de Moscou	*De Ségur*	141
Passage de la Bérésina	*De Marbot*	144
Les Dépêches	*Capitaine Coignet*	148
Mil Huit Cent Quatorze	*De Vigny*	151
Départ de Napoléon pour l'Ile d'Elbe	*Thiers*	155
La Vieille Garde à Waterloo	*Thiers*	156
Portrait de Napoléon	*Thiers*	158
NOTES		163
LEXIQUE DES NOMS PROPRES		166
VOCABULAIRE		199

INTRODUCTION

COUP D'ŒIL SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

I

LES véritables ancêtres des Français, ce sont les Gaulois, qui occupaient tout le pays compris entre les Pyrénées, les Alpes et le Rhin.

La Gaule, d'abord indépendante, puis conquise et civilisée par les Romains, devint chrétienne après avoir subi au V^e^ siècle les invasions des Barbares. Elle fut alors gouvernée par deux dynasties de rois francs, et finit par tomber au IX^e^ siècle dans une anarchie rendue encore plus affreuse par les ravages des pirates normands. Ce fut dans ce chaos que s'élabora une société nouvelle.

Durant cette période préliminaire de l'histoire de France plusieurs grandes figures se détachent de l'ombre : Vercingétorix, l'heroïque Arverne, défenseur de l'indépendance gauloise ; sainte Geneviève, qui ranima le courage des Parisiens à l'approche d'Attila ; Clovis, le fondateur de la puissance franque ; Charlemagne, l'empereur de l'Occident, le restaurateur des lettres, le grand capitaine dont les exploits, devenus légendaires, furent chantés au moyen âge.

Au X^e^ siècle la France a ses chefs, les seigneurs laïques et ecclésiastiques, sa hiérarchie de suzerains et de vassaux. Les seigneurs se sont partagé le sol :

ils habitent des châteaux forts. Ils ont des sujets, les vilains et les serfs ; à peine reconnaissent-ils de loin l'autorité nominale d'un roi.

Ainsi organisée, la France féodale fait preuve d'une immense énergie. Les Normands font la conquête de l'Angleterre. Les Croisades, qui furent prêchées d'abord en France, mettent en branle toute la chrétienté. Les hommes célèbres de ce temps sont tous des hommes d'action : Guillaume le Conquérant, Pierre l'Ermite, Godefroy de Bouillon.

Au XII^e^ et au XIII^e^ siècles les villes affranchies, ou communes, viennent prendre place dans la société féodale à côté des chevaliers et des barons. Le patriotisme commence à poindre. On le voit bien lors de la bataille de Bouvines (1214). Le domaine royal, qui se bornait à l'origine aux environs de Paris, s'étend peu à peu et englobe tout le pays. La France produit alors son roi idéal, saint Louis, homme intrépide et doux, éclairé et pieux, avisé et juste.

Quatre grands mouvements dominent l'histoire du XIV^e^ et du XV^e^ siècle : la féodalité déchoit ; la royauté grandit ; la bourgeoisie se forme ; le patriotisme prend corps et se manifeste en signes éclatants.

La turbulente noblesse sort plus que décimée de la guerre de Cent ans. La poudre à canon va bientôt rendre inutiles ses armes et les murailles superbes de ses châteaux forts. La royauté parvient sous Charles VII à établir un impôt permanent et une armée régulière. La terrible guerre contre les Anglais, après avoir failli causer sa perte, affaiblit ses adversaires et justifie ses exigences. La bourgeoisie donne la main à la royauté.

Le patriotisme inspire le dévouement d'un Eustache de Saint-Pierre, l'héroïsme militaire du Breton Du Guesclin. Enfin avec Jeanne d'Arc il devient vraiment populaire et national. Le sacre du roi à Reims est le sacre d'une France nouvelle.

Le moyen âge se termine vers le milieu du XV^e^ siècle. Louis XI est en France le premier roi moderne ; c'est lui qui achève d'abattre les dynasties féodales.

Après lui la noblesse, impétueuse et désœuvrée, se lance dans les guerres d'Italie et achève d'y prendre les habitudes d'obéissance au roi. Elle s'illustre par les exploits de Bayard, " le chevalier sans peur et sans reproche."

Sous les derniers Valois les tristes guerres de religion arrêtent pendant près de 40 ans l'essor de la nation. Henri IV enfin, le plus pratique des capitaines, parvient à rétablir la paix, l'ordre, la confiance, le travail, et à rendre à la France son influence politique.

II

Le XVII^e^ siècle est l'âge d'or de la monarchie française. D'abord c'est Richelieu qui courbe sous l'autorité absolue de son roi Louis XIII toutes les têtes nobles, brise la résistance des protestants et des parlements, organise l'armée, accroît les colonies. Mazarin achève l'œuvre de Richelieu.

Louis XIV, lorsqu'il commença à gouverner par lui-même, disposait de la France en maître souverain. Il réforma les finances, encouragea le commerce, accrût la marine, fit de l'armée française la plus formidable de l'Europe. Son règne fut illustré par de grands

ministres, de grands généraux, des écrivains, des savants, et des artistes de génie.

Bientôt l'orgueil, l'ambition du grand roi ne connurent plus de bornes. De ses premières fautes date le commencement de la décadence pour la monarchie. Deux longues guerres contre l'Europe liguée achevèrent de ruiner le royaume : au dedans, l'ancien ordre de choses était ébranlé par l'influence croissante des financiers, par la suppression des parlements, par le luxe, la futilité, l'insolence des grands et la misère du peuple, par le progrès des idées nouvelles.

Pendant qu'au XVIII[e] siècle la royauté s'abaisse, la nation s'élève. Un désir sincère de réforme, des idées de justice et de liberté pénètrent même dans le peuple. C'est en vain que Louis XVI essaye des réformes partielles. Il faut convoquer les états généraux.

Le 20 juin 1789, par le mémorable serment du Jeu de paume, l'assemblée jura " de ne pas se séparer avant d'avoir donné une constitution à la France." Elle devint constituante.

La Révolution commençait. Le 14 juillet les Parisiens prirent la Bastille, ce symbole du despotisme et des abus de l'ancien régime. Le 4 août l'assemblée abolit les droits féodaux.

Sous l'assemblée législative qui se réunit après l'assemblée constituante éclata la guerre avec l'Autriche. Bientôt l'invasion des Prussiens en Lorraine exaspéra les esprits déjà irrités. Le 10 août 1792 le peuple s'empara des Tuileries et Louis XVI fut enfermé au Temple. Le 21 septembre la Convention proclama la République.

Deux partis déchiraient l'assemblée : les Montagnards et les Girondins. Les Montagnards envoyèrent à l'échafaud Louis XVI, ensuite les Girondins qui leur résistaient, puis la reine Marie-Antoinette et bien d'autres victimes illustres : ils gouvernèrent par la terreur jusqu'à la chute de Robespierre.

Après la Convention, le Directoire (1795) compromit la République par sa politique agressive au dehors et son désordre financier. On se lassait, on s'abandonnait, lorsque parut Bonaparte. Après s'être illustré dans plusieurs campagnes, ce jeune général revint en France, renversa la République et s'empara de la dictature.

Il eut d'abord le titre de premier Consul (1800). Bientôt Empereur sous le nom de Napoléon I, il vainquit l'Autriche et la Russie à Austerlitz ; il soumit la Prusse à Iéna : au traité de Tilsitt il songea à se partager le monde avec le czar Alexandre. Il essaya de ruiner l'Angleterre par le blocus continental ; il entreprit la conquête de l'Espagne.

La campagne de Russie brisa ces projets insensés ; le désastre de Leipzic le rejeta sur le Rhin. Paris fut pris par les puissances coalisées (1814). L'empereur abdiqua et Louis XVIII fut fait roi par les alliés.

Un an après, l'empereur s'échappe de l'île d'Elbe, où il avait été envoyé, entre à Paris et reprend la lutte contre l'Europe. Vaincu à Waterloo, il abdique une seconde fois (1815) et est envoyé à Sainte-Hélène, où il meurt en 1821.

Rétabli sur le trône, Louis XVIII inaugura le gouvernement parlementaire, mais sous le règne de Charles X éclata la révolution de 1830. Charles

abdiqua : son cousin Louis-Philippe d'Orléans fut élu roi des Français.

L'obstination des ministres du roi à repousser toute réforme électorale fut la cause de la révolution de 1848. Le peuple de Paris s'insurgea, chassa Louis-Philippe, et proclama la République.

Élu président de la République, Louis-Napoléon Bonaparte s'empara de la dictature par le coup d'état du 2 décembre 1851. Il se fit proclamer empereur sous le nom de Napoleon III et régna pendant dix-huit ans.

En 1870 le gouvernement déclara la guerre à la Prusse, sans être prêt à la faire. Enveloppé à Sedan à la suite d'une sanglante bataille, Napoléon capitula avec plus de 100,000 hommes.

A la nouvelle de ce désastre, la République fut proclamée de nouveau. Paris, investi par les armées allemandes, capitula après quatre mois de siège. Enfin la paix de Francfort enleva à la France l'Alsace, une partie de la Lorraine et cinq milliards de francs.

En 1875 l'assemblée vota une constitution républicaine malgré l'opposition des partisans des régimes déchus. Depuis lors la République n'a plus été remise en question.

RESUMÉ CHRONOLOGIQUE

Histoire de France	Histoire d'Angleterre
	1603-25. Jacques I^er^.
1610-43. Louis XIII.	
1614. Convocation des États généraux.	
1618. Commencement de la guerre de Trente Ans.	**1618.** Mort de Sir Walter Ralegh.
	1620. Commencement de l'Émigration puritaine. Le *Mayflower*.
1624. Commencement du ministère de Richelieu.	
	1625-49. Charles I^er^.
	1626. Mort de Bacon.
1628. Prise de la Rochelle.	**1628.** Pétition des Droits.
1629. Paix d'Alais.	**1629.** Dissolution du Parlement.
1630. Journée des Dupes.	
	1634. Charles I^er^ essaie de lever "ship-money."
1635. La France intervient dans la guerre de Trente Ans. Fondation de l'Académie française.	
1636. *Le Cid* de Corneille.	
	1640. Charles I^er^ convoque le "Long Parlement."
1642. Mort de Richelieu.	**1642.** Guerre civile. Edgehill.
1643. Mort de Louis XIII. Minorité de Louis XIV.; régence d'Anne d'Autriche. Ministère de Mazarin. Bataille de Rocroy.	
1644. Bataille de Fribourg.	**1644.** Bataille de Marston Moor.
1645. Bataille de Nordlingen.	**1645.** Bataille de Naseby.
1648. Fin de la guerre de Trente Ans; traités de Westphalie.	

Histoire de France	Histoire d'Angleterre
1649. Commencement de la Fronde.	**1649.** Exécution de Charles Ier.
	1650. Dunbar.
	1651. Acte de navigation. Worcester.
1652. Fin de la Fronde.	
	1653. Protectorat de Cromwell.
1654. Guerre contre l'Espagne. Victoire des Français à Arras.	
1658. Victoire des Dunes.	**1658.** Mort de Cromwell.
1659. Paix des Pyrénées.	
	1660. Restauration des Stuarts.
	1660-85. Charles II.
1661. Mort de Mazarin. Gouvernement personnel de Louis XIV. Chute du surintendent Fouquet. Ministère de Colbert.	
	1665. Commencement de la guerre contre la Hollande.
1666. Ministère de Louvois.	**1666.** Grand incendie de Londres.
1667. Guerre de Dévolution.	**1667.** Ruyter dans la Tamise. Paix de Bréda.
1668. Vauban et l'art de la fortification. Traité d'Aix-la-Chapelle.	
1672. Guerre de Hollande.	
1673. Coalition contre la France.	
1675. Mort de Turenne.	
1678. Traité de Nimègue.	**1678.** Mariage du Prince d'Orange et de Marie, fille de Charles II.
1681. Annexion de Strasbourg.	
1682. La Régale.	
1685. Révocation de l'Édit de Nantes.	**1685-8.** Jacques II.
1686. Ligue d'Augsbourg.	
	1688. Révolution. Avènement de Guillaume III.
	1690-1. Conquête de l'Irlande.
1690. Victoire de Fleurus.	**1690.** La France soutient Jacques II.
1691. Mort de Louvois.	
1692. Victoire des Anglais à la Hogue.	
1692. Victoire de Steinkerque.	

Histoire de France	Histoire d'Angleterre
1693. Victoire de Neerwinden.	
1697. Traité de Ryswick.	
1701. Guerre de la succession d'Espagne ; troisième coalition contre la France.	
	1701. Mort de Jacques II.
1702. Mort de Jean Bart. Victoire de Friedlingen.	**1702.** Mort de Guillaume III.
	1702-14. Anne.
1704. Défaite d'Hochstedt.	
1706. Défaite de Ramillies.	
	1707. Réunion de l'Écosse à l'Angleterre.
1708. Défaite d'Oudenarde.	
1709. Bataille de Malplaquet.	
1709. Terrible hiver.	
1711. Mort du Grand-Dauphin.	
1712. Victoire de Denain.	
1713. Traité d'Utrecht.	
1714. Traités de Rastadt et de Bade.	
	1714-27. Georges Ier.
1715. Mort de Louis XIV.	**1715.** Rébellion écossaise.
1715-23. Minorité de Louis XV. Régence du duc d'Orléans. Ministère de Dubois.	
1720. Banqueroute de Law. La peste à Marseille.	**1720-42.** Walpole ministre.
1723. Mort du Régent. Ministère du duc de Bourbon.	
1726-43. Ministère de Fleury.	
1733-38. Guerre de la Succession de Pologne.	
1738. Traité de Vienne.	
1740-8. Guerre de la Succession d'Autriche.	
1745. Victoire des Français à Fontenoy.	
	1745. Rébellion écossaise. Prestonpans.
	1746. Culloden.
1748. Traité d'Aix-la-Chapelle.	

Histoire de France	Histoire d'Angleterre
1748-54. Triomphes de Dupleix dans l'Inde.	
1756. Défaite de l'amiral Byng à Minorque. 1756-63. Guerre de Sept Ans.	
1757. Défaite de Rosbach.	1757. Ministère de Pitt et de Newcastle. Bataille de Plassey.
1758-70. Ministère de Choiseul. Défaites des flottes françaises.	
1758-9. Montcalm au Canada.	1759. Wolf prend Québec.
1760. La France perd le Canada.	
	1761. Pitt donne sa démission.
1761. Lally Tollendal capitule dans Pondichéry. 1763. Traité de Paris.	
	1765. Clive dans l'Inde.
1766. Réunion de la Lorraine à la France.	1766-8. Ministère de Chatham.
1768. Réunion de la Corse à la France. Mort de Louis XV.	
1774. Avènement de Louis XVI. Ministère de Turgot.	1774. Déclaration des Droits (Amérique).
1776. Chute de Turgot. Ministère de Necker.	1776. Déclaration d'Indépendance.
	1777. Capitulation de Saratoga.
1778. Alliance franco-américaine. Mort de Voltaire et de Rousseau.	1778. Mort de Chatham.
1781. Chute de Necker.	1781. Capitulation de Yorktown.
1783. Traité de Versailles.	
	1784. Ministère de Pitt. Acte pour l'administration de l'Inde.
1788. Rappel de Necker.	
1789. Convocation des États généraux. Assemblée constituante. Prise de la Bastille (14 juillet). Suppression des privilèges (nuit du 4 août). Journées du 5 et du 6 octobre. Le roi à Paris.	1789. Washington président des États-Unis.
1790. Fête de la Fédération (14 juillet).	

Histoire de France	Histoire d'Angleterre
1791. Mort de Mirabeau. Fuite et arrestation du roi (20 et 21 juin).	**1791.** Constitution donnée au Canada.
1791-2. La Législative.	
1792. Déclaration de guerre à l'Autriche. Bataille de Valmy (20 septembre).	
1792-5. La Convention.	
1792. Victoire de Jemmapes.	
1793. Exécution de Louis XVI. La France déclare la guerre à l'Angleterre.	
1793. 1re coalition contre la France. Défaite de Neerwinden. Guerre civile en Vendée. La Terreur.	
1794. Victoire de Fleurus.	
Défaite des Français à Brest.	
1795. Traités de Bâle. Exécution de Robespierre (9 thermidor). Fin de la Terreur.	
1795-9. Le Directoire.	
1796. Bonaparte en Italie.	
1797. Traité de Campo-Formio.	**1797.** Mort de Burke. Victoires de Saint-Vincent et de Camperdown.
	1798. Rebellion Irlande.
1798. Expédition de Bonaparte en Égypte. Victoire de Nelson à Aboukir.	
Politique agressive du Directoire. Deuxième coalition contre la France.	
1799. Coup d'État du 18 brumaire.	
1799-1804. Le Consulat.	
1800. Victoires de Marengo et de Hohenlinden.	**1800.** Réunion de l'Irlande à l'Angleterre et à l'Écosse.
1801. Paix de Lunéville. Concordat.	**1801.** Pitt donne sa démission.
1802. Paix d'Amiens.	
1802. Le Consulat à Vie.	
1803. Rupture de la paix d'Amiens. Le camp de Boulogne.	

Histoire de France	Histoire d'Angleterre
1804. Meurtre du duc d'Enghien.	
1804-14. L'Empire.	
1804-7. Le Code civil.	
1805. Troisième coalition contre la France.	
Bataille de Trafalgar.	
1805. Capitulation d'Ulm. Bataille d'Austerlitz (2 décembre). Traité de Presbourg.	
1806. Quatrième coalition contre la France. Victoires d'Iéna et d'Auerstaedt. Napoléon entre à Berlin. Le blocus continental.	**1806.** Mort de Pitt.
1807. Victoires d'Eylau et de Friedland. Traité de Tilsitt.	**1807.** Bataille de Copenhague.
1808. Guerre en Espagne.	**1808-13.** Wellesley en Portugal.
1809. Cinquième coalition contre la France. Victoires d'Eckmühl et de Wagram.	**1809.** Mort de Sir T. Moore à Corogne.
1810. Mariage de Napoléon et de Marie-Louise, fille de l'empereur d'Autriche.	
1812. Campagne de Russie. Incendie de Moscou. Retraite désastreuse.	**1812.** L'Amérique déclare la guerre à l'Angleterre.
1813. Sixième coalition contre la France. Campagne d'Allemagne. Bataille de Leipzig (16-19 octobre).	
1814. Campagne de France. Capitulation de Paris. Abdication de Napoléon (6 avril).	**1814.** Fin de la guerre d'Amérique.
1814-15. Première Restauration. Retour de Napoléon.	
1815. Les Cent Jours .Septième coalition contre la France. Bataille de Waterloo. Second traité de Paris. Seconde Restauration.	

LECTURES HISTORIQUES

I

LOUIS XIII ET MINORITÉ DE LOUIS XIV (1610–61)

HENRI IV conquit son royaume sur la Ligue par ses victoires à Arques (1589) et à Ivry (1590), son abjuration, son entrée à Paris en 1594 ; l'Édit de Nantes rétablit la paix religieuse, l'année même où la paix de Vervins expulsait définitivement les Espagnols (1598). Aidé de Sully, le roi sut réorganiser la France. Au moment où il voulait entreprendre contre l'Autriche une guerre décisive, il fut assassiné par Ravaillac (1610).

Le nouveau roi de France, Louis XIII, n'avait que neuf ans. Sous sa minorité, des ministres indignes ou incapables se succédèrent, l'Italien Concini, de Luynes, etc. Enfin, en 1624, le véritable continuateur d'Henri IV, Richelieu, arriva au pouvoir.

Il a lui-même indiqué ce qu'il voulait faire. " Je promis au roi, dit-il, d'employer toute mon industrie et toute l'autorité qu'il lui plaisait me donner pour punir le parti huguenot, rabaisser l'orgueil des grands, réduire tous les sujets en leur devoir, et relever son nom dans les nations étrangères au point où il devait être." Dans son ministère de 18 ans, Richelieu employa son puissant génie à poursuivre ce triple but.

Il parvint à soumettre les protestants après une lutte acharnée, dont un épisode, le siège de la Rochelle (1627-8), est resté célèbre. En 1629 la paix d'Alais termina la guerre : elle enleva aux protestants leurs privilèges politiques, mais leur laissa la liberté de conscience.

Les nobles ne cédèrent pas sans une vive résistance, ne reculant ni devant les conspirations, ni devant des alliances avec l'ennemie nationale, l'Espagne. Marie de Médicis, la jeune reine Anne d'Autriche, Gaston d'Orléans, frère du roi, soutenaient leurs complots. Richelieu les attaqua dans leurs préjugés et dans leurs privilèges. Des ordonnances sévères prohibèrent le duel, qui était devenu pour les gentilshommes un jeu meurtrier. Dans les provinces, les gouverneurs, appartenant tous à la très haute noblesse, perdirent l'autorité dont ils avaient si souvent abusé.

La marine ne fut pas négligée ; des ports furent creusés et des flottes entretenues ; des colonies fondées. Enfin Richelieu attacha son nom à un grand mouvement littéraire et prépara le siècle de Louis XIV. Il fonda l'Académie française, agrandit la Sorbonne, construisit le Palais-Royal. Sous lui furent publiés plusieurs chefs-d'œuvre de la littérature française ; en 1636, le *Cid* de Corneille ; en 1637, le *Discours de la Méthode* de Descartes, etc.

Au dehors, Richelieu continua la politique d'Henri IV. Sa diplomatie d'abord, ses armées ensuite intervinrent victorieusement dans la guerre de Trente Ans. Quand il mourut, en décembre 1642, trois provinces nouvelles étaient conquises à la France : l'Artois, l'Alsace et le Roussillon.

Louis XIII ne lui survécut que quelques mois : en mai 1643, il laissa le trône à son fils Louis, âgé de cinq ans. Sous la régence d'Anne d'Autriche, l'œuvre de Richelieu fut consolidée ; Mazarin, Italien, élève et ami de Richelieu, sut prendre sur l'esprit de la reine un grand ascendant, et lui faire comprendre ce que demandait le bien de l'État.

La lutte contre la maison d'Autriche fut soutenue. Au nord, le jeune duc d'Enghien, le futur prince de Condé, remporta la brillante victoire de Rocroi (1643). L'année suivante, aidé de Turenne, il fut vainqueur du général Mercy à la bataille de Fribourg. En 1645, Mercy fut encore battu par les deux généraux français dans les plaines de Nordlingen. Et dans la grande victoire de Lens, Condé détruisit la dernière armée de l'Autriche (1648). L'empereur consentit alors à signer la paix de Westphalie. La sanglante guerre de Trente Ans était terminée.

Au dedans, la guerre de la Fronde réunit contre Mazarin les chefs de la noblesse et le Parlement de Paris. L'opposition que fit le Parlement aux édits de Mazarin sur les finances amena dans Paris la *journée des Barricades* (1648) : la cour s'enfuit à Saint-Germain et la guerre civile commença.

Excité par le coadjuteur de l'archevêque de Paris, mieux connu sous le nom de cardinal de Retz, le Parlement organisa la défense militaire et soutint un siège contre l'armée royale, commandée par Condé. Au bout de quelques semaines, Paris dut ouvrir ses portes.

La Fronde cependant continua, mais dès ce moment ce furent les grands seigneurs qui se mirent en avant. Condé lui-même, oubliant les services qu'il venait de

rendre à la royauté, passa du côté de ses ennemis ; par contre, Turenne, qui, pendant la première Fronde, avait soutenu le Parlement, revint à la cour. Dans un combat livré aux portes de Paris, il battit Condé ; enfin, en 1652, Condé fut réduit à s'enfuir aux Pays-Bas, chez les Espagnols. Le roi et Mazarin entrèrent à Paris, et l'autorité royale fut rétablie.

Au dehors, l'Espagne voulait continuer la guerre. Elle fut punie par de nouvelles défaites. Turenne battit à Arras (1654) les troupes espagnoles dirigées par Condé ; renforcé ensuite par des troupes anglaises, à la suite d'une alliance conclue par Mazarin avec Cromwell, il remporta près de Dunkerque une nouvelle et décisive victoire. Enfin la paix des Pyrénées (1659) compléta les traités de Westphalie en obligeant l'Espagne à poser les armes. Le ministre à qui la France devait ces grandes choses mourut deux ans après.

Siège de la Rochelle

Prise le 28 octobre 1628, après un siège de quatorze mois, la Rochelle perdit sa municipalité, ses privilèges, ses franchises ; ses murailles furent rasées. Le vaillant maire, Guiton, ne fut pas reçu du roi ; le Cardinal le regarda de travers et le fit interner dans un petit village.

Le 10 septembre, 1627, on mit des canons en batterie devant les portes. Il fallait ouvrir ou combattre. Grande dispute dans la ville. Les juges sont pour le roi " quand même," s'en vont, passent au camp royal. Les ministres et le corps de ville prennent la résolution de se défendre.

Déjà les protestants anglais avaient adopté la défense de leurs coreligionnaires français. Dix mille Anglais étaient venus s'établir sur l'île de Ré, malgré la résistance que leur offrait le gouverneur Thoiras. Là, en attendant qu'on les admît dans la ville, ils faisaient le siège du fort.

Mais les huguenots furent avant tout Français : ils résolurent de se défendre seuls, sans recevoir Buckingham.

Le 12 octobre arriva le roi. Toutes les forces militaires dont le royaume pouvait disposer étaient devant la Rochelle, trente mille hommes d'élite et un matériel immense. Tous les ports français, du Havre à Bayonne, avaient fourni des hommes et des embarcations. Richelieu avait précipité la France entière sur cet unique point. Le succès n'était guère douteux. La Rochelle avait vingt-huit mille âmes ; au plus sept mille hommes armés.

Si Buckingham eût bien gardé la mer, il était maître encore de la situation. Mais on mit six mille hommes d'élite dans des barques. Ils passèrent, et il fut perdu. Le 6 novembre, il joua sa dernière carte, donna au fort un assaut désespéré. Il y perdit beaucoup de monde. Il en perdit encore plus à l'embarquement : ou lui tua deux mille hommes.

Buckingham perd la tête. Il part, ayant mangé les vivres de la Rochelle, ayant rendu aux assiégeants le service de l'affamer.

La voilà donc, cette misérable ville, en présence d'une monarchie. Six mille hommes sans secours et à peu près sans vivres vont se défendre un an contre une grande armée. On jeta des millions dans des

constructions immenses, bâties uniquement pour prendre la ville. Tels de ces forts étaient aussi importants que la ville même. Ils étaient reliés entre eux par une prodigieuse circonvallation de trois ou quatre lieues qui enveloppait le pays.

Tout cela n'était rien si on ne fermait la mer. M. de Marillac se chargea de construire une digue à l'entrée du port. Il ne la fit pas en talus, comme l'avaient prescrit les architectes : il la fit droite. Si bien que le travail fut emporté au bout de trois mois. Mais la puissante volonté de Richelieu vainquit tout. L'armée entière voulait travailler à la digue : on payait aux soldats chaque hottée de pierres qu'ils apportaient. Le colossal barrage fut complété.

Les intrépides Rochellois se maintenaient. Leurs marins traversaient la digue ; leurs cavaliers défiaient l'armée royale. Vingt-huit bourgeois de la Rochelle attaquent un jour cinquante gentilshommes.

A Pâques (1628) les marins l'emportèrent sur les bourgeois proprement dits : le capitaine Guiton fut élu maire malgré lui. " Vous ne savez ce que vous faites en me nommant, dit-il ; songez bien qu'avec moi il n'y a pas à parler de se rendre. Qui en dit un mot, je le tue." Il posa son poignard sur la table de l'hôtel de ville, et le laissa en permanence.

La famine pressait. On avait mangé tout, jusqu'aux cuirs qu'on faisait bouillir. Un chat se vendit quarante-cinq livres. Il fallut faire une chose barbare qu'on avait toujours différée : chasser les pauvres, les vieux, les infirmes, les femmes veuves et sans secours, les envoyer aux assiégeants, c'est-à-dire à la mort. Quiconque voulait passer les lignes était pendu. Cette

misérable foule, s'y présentant, fut reçue à coups de fusils. Elle revint suppliante à la Rochelle et y trouva visage de pierre, les portes closes et mornes, inexorables. Il leur fallut mourir de faim dans l'entre-deux.

MICHELET, *Histoire de France*

PRISE DE LA ROCHELLE

Le temps arriva enfin que cette ville, qui était toute l'espérance et tout l'appui du parti des hérétiques, devait tomber entre les mains de son prince légitime. L'extrémité où elle se trouva réduite par la famine fut telle, qu'un très grand nombre de personnes mouraient de faim. Je dirai ici ce que j'appris de la propre bouche de mon hôte, étant entré dans la Rochelle :— il me protesta que pendant huit jours, il s'était fait tirer de son sang et l'avait fait fricasser pour en nourrir son pauvre enfant.

La conduite héroïque de Guiton, maire de la ville, qui se rendit si fameux durant ce siège, semblait donner aux Rochellois de nouvelles forces et leur inspirer à toute heure un nouveau courage. Il suffit de dire, pour donner quelque idée de sa fermeté, qu'un de ses amis lui montrant une personne de leur connaissance qui se mourait de langueur et de faim, il lui répondit froidement : " Vous étonnez-vous de cela ? Il faut bien que vous et moi en venions là." Et comme un autre lui disait que tout le monde mourait de faim, il repartit avec la même froideur : " Pourvu qu'il en reste un pour fermer les portes, c'est assez."

Les Rochellois, voyant donc qu'il ne leur restait aucune espérance du côté de l'Angleterre, dont la flotte

avait fait inutilement divers efforts pour les secourir, commencèrent à traiter de la capitulation de la ville, et l'un des articles fut que le maire Guiton serait conservé dans tous les honneurs et dans tous les privilèges de sa dignité. Dix députés vinrent avec la ratification des articles, le 20 octobre de l'année 1628, se jeter aux pieds du roi. En même temps les bourgeois se mirent sur les remparts et contrescarpes à crier : Vive le roi ! Quatre cents hommes furent nommés par Sa Majesté pour aller se rendre maîtres de la ville. Elle choisit quatre capitaines et quatre lieutenants, dont j'en étais un, pour les commander.

Nous entrâmes donc dans la Rochelle. Nous trouvâmes cette ville en un état qui faisait horreur et compassion à tous ceux qui y entrèrent. Les rues et les maisons étaient infectées de corps morts, qui y étaient en grand nombre sans être ensevelis ni enterrés ; car, sur la fin de ce siège, les Rochellois, ressemblant plutôt à des squelettes qu'à des hommes vivants, étaient devenus si languissants et si faibles qu'ils n'avaient pas le courage de creuser des fosses, ni d'emporter les corps morts hors des maisons. Le plus grand présent qu'on pouvait faire à ceux qui restaient était de leur donner du pain, qu'ils préféraient à toutes choses, comme étant le remède infaillible qui pouvait les empêcher de mourir, quoique ce remède même devînt à quelques-uns mortel, par la grande avidité avec laquelle ils le mangeaient, et s'étouffaient en même temps.

DE PONTIS, *Mémoires*

Rocroy (1643)

Les Espagnols, sachant le roi à l'extrémité, crurent que le moment était bon et, ramassant toutes leurs forces sous deux excellents généraux, Don Francisco de Mello et le vieux comte de Fontaine, firent mine d'entrer en Picardie, mais tournèrent, percèrent les Ardennes, enveloppèrent Rocroy.

Le roi, en lançant le jeune duc d'Enghien, lui adjoignit un vieux général, L'Hospital. Un conseil fut tenu, et les maréchaux du camp qui avaient fait les guerres d'Allemagne et vu Gustave-Adolphe, le très-avisé Gassion, le ferme et fort Sirot, dirent qu'il fallait combattre.

Le roi avait laissé carte blanche à l'Hospital et au conseil du prince. Mourant, il avait eu, dit-on, pressentiment de la bataille. Il crut la voir. Il dit agonisant : "Ils sont aux mains. Enghien les bat. . . . Apportez-moi mes pistolets."

Il meurt le 14 mai. La bataille a lieu le 19.

Les Espagnols étaient fort tranquilles autour de Rocroy, bien loin de croire que la France vînt les déranger là. Du reste, ils étaient couverts de tous côtés par ces bois infinis de petits chênes qu'on appelle la forêt des Ardennes, et dont le triste Rocroy, sur sa basse colline, est une clairière peu étendue. Pour y venir il faut arriver à la file par les étroites avenues de ces bois. Gassion passa le premier avec quinze cents chevaux. Pendant que les Espagnols, un peu étonnés, s'appellent, se réunissent, Enghien passe et tout passe, si bien que, quand l'armée d'Espagne se trouve enfin en ligne, la

française lui fait vis-à-vis. On se canonne, on se salue (18 mai).

Le 19, vers trois ou quatre heures, à l'aube, Enghien, fort gai, passa au front des troupes, n'ayant que sa cuirasse, sur la tête force plumes blanches. Pour mot d'ordre de la bataille, il donna son nom même, *Enghien*.

Les Espagnols ne bougeaient. Nous marchâmes et la bataille fut en un moment gagnée à la droite, perdue à la gauche.

A droite, Gassion et le duc marchèrent vers un petit rideau d'arbres où les Espagnols avaient caché mille mousquetaires pour nous fusiller en flanc quand nous irions à eux.

Gassion les tailla en pièces, et, ce bois bien purgé, tomba sur la cavalerie ennemie, enfonçant le premier rang, le renversant sur le second et mettant tout en fuite.

Grande tentation pour le prince de se lancer à la poursuite. Gassion ne le permit pas, n'alla que bride en main, se rallia, se ramassa.

A l'autre aile, L'Hospital fut battu, blessé, son lieutenant pris, et, chose plus grave, notre canon aussi.

Cette aile paraissait si malade, qu'Enghien, qui vit de loin le désastre, envoya dire à la réserve, que Sirot commandait, de marcher au secours.

Le vieux soldat comprit que, s'il obéissait, si ses troupes venaient à la file, il ne ferait qu'ajouter au désastre et serait battu en détail. Il dit : " Il n'est pas temps."

Un officier de cette aile battue vint pour la seconde fois ébranler Sirot : " Monsieur, la bataille est perdue.

. . . Retirons-nous . . . — Monsieur, rien n'est perdu. Car Sirot reste encore."

A ce moment, l'ennemi fondit sur lui, le trouva tout entier et ferme. Sans reculer d'une semelle, il tint, étant bien sûr que Gassion venait.

Celui-ci, en effet, ayant terminé sa besogne, revint en face de Sirot, et chargea par derrière ceux qui le chargeaient par devant.

Ces vainqueurs de notre gauche furent vaincus à leur tour.

Restait la vraie Espagne, la fameuse infanterie, comme un gros hérisson de piques, où on ne mordait pas.

On y donna de tous côtés, et, pour l'entamer sûrement, on y fit sur un flanc une percée à coups de canon, par où on y entra. Don Francisco échappa. Mais le vieux comte de Fontaine, qui avait la goutte et qui se faisait porter ici et là dans sa chaise, l'épée à la main, ne la posa pas, fut tué.

On ne fit pas la faute de Ravenne, où Gaston de Foix s'obstina à massacrer et périt. Nos Français, qui, dès ce jour, avaient pris l'avantage et pour jamais, respectèrent, admirèrent ces pauvres diables qui avaient la mort dans le cœur.

L'infanterie française resta la première du monde.

MICHELET, *Histoire de France*

FRIBOURG (1644)

La boucherie de Fribourg dura trois jours. Condé, qui avait en face la très petite armée du très grand général Mercy, voulut attaquer par le côté le plus

glorieux, c'est-à-dire par l'inaccessible. Il refusa, comme indigne d'un prince, l'offre qu'on faisait de le conduire derrière et de lui faire tourner l'ennemi. Il amena tout son monde heurter aux palissades impénétrables de Mercy, qui, derrière, tuait à l'aise. Des masses énormes périrent là. La nuit, Mercy se déroba, et avec une habileté, un ordre admirable, se posta mieux encore sur la Montagne-Noire, qui domine Fribourg.

Nouvelle attaque infructueuse. Condé revient tout seul à petits pas, tous ses amis tués. A l'un d'eux qui vivait encore : " Ce n'est rien, dit-il, nous allons recommencer, et nous y prendre mieux." Alors, sept fois de suite, on charge, quoi ? . . . du bois, les abatis dont Mercy s'était entouré, et l'on se retire à grand'peine.

Mercy était si bien où il était, qu'il n'en eût bougé de sa vie. Il laissait les Français triompher de leur échec et s'empester de leurs propres morts. A la longue, craignant pour ses vivres, il marcha, mais si bien, choisissant son terrain si habilement, qu'on ne pouvait le joindre qu'en marchant à la file. On le fit. On reçut de ce prétendu fugitif une charge terrible, où il nous prit plusieurs drapeaux.

Cela s'appelle la victoire de Fribourg.

Nous perdîmes bien plus que Mercy. Mais il y eut un résultat moral. L'Europe fut effrayée de la docilité du soldat français qui avait obéi à ce point-là, s'aheurtant sans murmure à une chose impossible. Et on fut effrayé du courage tenace, froid et furieux, impitoyablement cruel, de cet homme de vingt ans qui enterrait là un monde de soldats, de noblesse, tous ses amis, plutôt que de lâcher prise.

Toutes les petites villes du Rhin, dans cette terreur, ouvrirent ; et Mayence même, qu'on rendit bientôt.

MICHELET, *Histoire de France*

LA JOURNÉE DES BARRICADES (26 *août* 1648)

Le parlement de Paris s'opposait aux mesures financières de Mazarin. On lui reprochait la lourdeur des impôts. Partout la misère était devenue très grande : plusieurs milliers de personnes étaient emprisonnées pour dettes. Cependant les gens de finance amassaient des fortunes scandaleuses.

Les magistrats réclamaient la diminution des tailles et la suppression des intendants : ils demandaient que de nouveaux impôts ne pussent être établis qu'après avoir été approuvés par eux. Anne d'Autriche résolut de faire arrêter les conseillers les plus séditieux.

La reine et le cardinal résolurent de faire enlever trois des plus opiniâtres magistrats du parlement, Blancménil, Charton et Broussel. Ils n'étaient pas chefs de parti, mais les instruments des chefs. Charton, homme très borné, était connu par le sobriquet du président *J'dis ça*, parce qu'il ouvrait et concluait toujours ses avis par ces mots. Broussel n'avait de recommandable que ses cheveux blancs, sa haine contre le ministère, et la réputation d'élever toujours la voix contre la cour sur quelque sujet que ce fût. Ses confrères en faisaient peu de cas, mais la populace l'idolâtrait.

Au lieu de les enlever sans éclat dans le silence de la nuit, le cardinal crut en imposer au peuple en les faisant arrêter en plein midi, tandis qu'on chantait le Te Deum

à Notre-Dame pour la victoire de Lens, et que les Suisses de la chambre apportaient dans l'église soixante et treize drapeaux pris sur les ennemis. Ce fut précisément ce qui causa la subversion du royaume. Charton s'esquiva ; on prit Blancménil sans peine ; il n'en fut pas de même de Broussel. Une vieille servante seule, en voyant jeter son maître dans un carrosse par Comminges, lieutenant des gardes du corps, ameute le peuple ; on entoure le carrosse ; on le brise ; les gardes-françaises prêtent main-forte. Le prisonnier est conduit sur le chemin de Sedan. Son enlèvement, loin d'intimider le peuple, l'irrite et l'enhardit. On ferme les boutiques, on tend les grosses chaînes de fer qui étaient alors à l'entrée des rues principales ; on fait quelques barricades, quatre cent mille voix crient : " Liberté et Broussel ! "

Pendant la nuit qui suivit l'émeute, la reine faisait venir environ deux mille hommes de troupes cantonnées à quelques lieues de Paris, pour soutenir la maison du roi. Le chancelier Séguier se transportait déjà au parlement pour interdire, disait-on, ce corps. Mais, dans la nuit même, les factieux s'étaient assemblés, et tout était disposé pour mettre la ville en armes. Le peuple arrête le carrosse du chancelier et le renverse. Il put à peine s'enfuir avec sa fille, la duchesse de Sully, qui, malgré lui, l'avait voulu accompagner ; il se retire en désordre dans l'hôtel de Luynes, pressé et insulté par la populace. Le lieutenant civil vient le prendre dans son carrosse, et le mène au Palais-Royal, escorté de deux compagnies suisses, et d'une escouade de gendarmes ; le peuple tire sur eux, quelques-uns sont tués : la duchesse de Sully est blessée au bras.

Deux cents barricades sont formées en un instant ; on les pousse jusqu'à cent pas du Palais-Royal. Tous les soldats, après avoir vu tomber quelques-uns des leurs, reculent et regardent faire les bourgeois. Le parlement en corps marche à pied vers la reine, à travers les barricades qui s'abaissent devant lui, et redemande ses membres emprisonnés. La reine est obligée de les rendre, et, par cela même, elle invite les factieux à de nouveaux outrages.

VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV*

LES FRONDEURS

Une guerre civile éclata. On lui a donné le nom de Fronde, *par allusion au jeu dangereux auquel se livraient les enfants dans les fossés de la Bastille. Elle se divise en deux parties :* 1° *la Vieille Fronde, ou Fronde parlementaire* (*de janvier à mars* 1649) *:* 2° *la Jeune Fronde, ou Fronde des Princes* (*de janvier* 1650 *à juillet* 1652).

La reine ne pouvait paraître en public sans être outragée, on ne l'appelait que *Dame Anne* ; et si l'on y ajoutait quelque titre, c'était un opprobre. Le peuple lui reprochait avec fureur de sacrifier l'État à son amitié pour Mazarin. Elle s'enfuit de Paris avec ses enfants, son ministre, le duc d'Orléans, frère de Louis XIII, le grand Condé lui-même, et alla à Saint-Germain, où presque toute la cour coucha sur la paille. On fut obligé de mettre en gage chez les usuriers les pierreries de la couronne. Le roi manqua souvent du nécessaire. Les pages de sa chambre furent congédiés, parce qu'on n'avait pas de quoi les nourrir.

La reine, les larmes aux yeux, pressa le prince de Condé de servir de protecteur au roi. Le vainqueur de Rocroy, de Fribourg, de Lens et de Nordlingen, ne put démentir tant de services passés ; il fut flatté de l'honneur de défendre une cour qu'il croyait ingrate, contre la Fronde qui recherchait son appui. Le parlement eut donc le grand Condé à combattre, et il osa soutenir la guerre.

A Paris, chacun se taxa pour lever des troupes. Il y avait vingt conseillers pourvus de charges nouvelles, créées par le cardinal de Richelieu. Il fallut qu'ils donnassent chacun quinze mille livres pour les frais de la guerre. On rendit un arrêt par lequel il fut ordonné de se saisir de tout l'argent des partisans de la cour. On en prit pour douze cent mille de nos livres. On leva douze mille hommes par arrêt du parlement ; chaque porte cochère fournit un homme et un cheval. Cette cavalerie fut appelée la cavalerie des portes cochères. Le coadjuteur avait un régiment à lui, qu'on nommait le régiment de Corinthe, parce que le coadjuteur était archevêque titulaire de Corinthe.

Sans les noms de roi de France, de grand Condé, de capitale du royaume, cette guerre de la Fronde eût été ridicule ; on ne savait pourquoi on était en armes. Le prince de Condé assiégea cent mille bourgeois avec huit mille soldats. Les Parisiens sortaient en campagne, ornés de plumes et de rubans ; leurs évolutions étaient le sujet de plaisanterie des gens du métier. Ils fuyaient dès qu'ils rencontraient deux cents hommes de l'armée royale. Tout se tournait en raillerie ; le régiment de Corinthe ayant été battu par un petit parti, on appela cet échec la *première aux Corinthiens*.

Ces vingt conseillers, qui avaient fourni chacun quinze mille livres, n'eurent d'autre honneur que d'être appelés les *quinze-vingts.*

Le duc de Beaufort-Vendôme, petit-fils de Henri IV, l'idole du peuple, et l'instrument dont on se servit pour le soulever, prince populaire, mais d'un esprit borné, était publiquement l'objet des railleries de la cour et de la Fronde même. On ne parlait jamais de lui que sous le nom de *roi des halles.* Une balle lui ayant fait une contusion au bras, il disait que ce n'était qu'une *confusion.*

Les troupes parisiennes, qui sortaient de Paris et revenaient toujours battues, étaient reçues avec des huées et des éclats de rire. On ne réparait tous ces petits échecs que par des couplets et des épigrammes. Les cabarets étaient les tentes où l'on tenait les conseils de guerre, au milieu des plaisanteries et des chansons. La licence était si effrénée, qu'une nuit les principaux officiers de la Fronde, ayant rencontré le saint sacrement qu'on portait dans les rues à un homme qu'on soupçonnait d'être Mazarin, reconduisirent les prêtres à coups de plat d'épée.

Enfin on vit le coadjuteur, archevêque de Paris, venir prendre séance au parlement avec un poignard dans sa poche dont on apercevait la poignée, et on criait : Voilà le bréviaire de notre archevêque !

La guerre finit et recommença à plusieurs reprises ; il n'y eut personne qui ne changeât souvent de parti.

VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV*

Combat de la Porte Saint-Antoine (1652)

Toute l'espérance de la cour était dans le maréchal de Turenne. L'armée royale se trouvait auprès de Gien sur la Loire. Celle du prince de Condé était à quelques lieues, sous les ordres du duc de Nemours et du duc de Beaufort. Les divisions de ces deux généraux allaient être funestes au parti du prince. Tous deux ensemble ruinaient leur armée. Les soldats savaient que le grand Condé était à cent lieues de là, et se croyaient perdus, lorsqu'au milieu de la nuit un courrier se présenta dans la forêt d'Orléans devant les grandes gardes. Les sentinelles reconnurent dans ce courrier le prince de Condé lui-même, qui venait d'Agen, à travers mille aventures, et toujours déguisé, se mettre à la tête de son armée.

Sa présence faisait beaucoup, et cette arrivée imprévue encore davantage. Il profita à l'instant de la confiance et de l'audace qu'il venait d'inspirer. L'armée royale était séparée en deux corps. Il fondit sur celui qui était à Bléneau, commandé par le maréchal d'Hocquincourt ; et ce corps fut dissipé en même temps qu'attaqué.

Condé, qui ne se flattait pas de surprendre Turenne comme il avait surpris d'Hocquincourt, fit marcher son armée vers Paris ; il se hâta d'aller dans cette ville jouir de sa gloire et des dispositions favorables d'un peuple aveugle. L'admiration qu'on avait pour ce dernier combat semblait d'abord le rendre maître absolu de la capitale ; mais dans le fond tous les esprits étaient divisés.

Turenne mena le roi et sa cour vers Paris. Le roi, à l'âge de quinze ans, vit de la hauteur de Charonne la bataille de Saint-Antoine (juillet 1652).

Le prince de Condé, avec un petit nombre de seigneurs de son parti, suivi de peu de soldats, soutint et repoussa l'effort de l'armée royale. Le duc d'Orléans, incertain du parti qu'il devait prendre, restait dans son palais du Luxembourg. Le cardinal de Retz était cantonné dans son archevêché. Le parlement attendait l'issue de la bataille pour donner quelque arrêt. La reine en larmes était prosternée dans une chapelle aux Carmélites. Le peuple, qui craignait alors également et les troupes du roi et celles de Monsieur le Prince, avait fermé les portes de la ville, et ne laissait plus entrer ni sortir personne, pendant que ce qu'il y avait de plus grand en France s'acharnait au combat, et versait son sang dans le faubourg. Ce fut là que le duc de La Rochefoucauld, si illustre par son courage et par son esprit, reçut un coup au-dessus des yeux, qui lui fit perdre la vue pour quelque temps. Un neveu du cardinal Mazarin y fut tué, et le peuple se crut vengé. On ne voyait que jeunes seigneurs tués ou blessés qu'on rapportait à la porte Saint-Antoine, qui ne s'ouvrait point.

Enfin Mademoiselle, fille du duc d'Orléans, prenant le parti de Condé, que son père n'osa secourir, fit ouvrir les portes aux blessés, et eut la hardiesse de faire tirer sur les troupes du roi le canon de la Bastille. L'armée royale se retira ; Condé n'acquit que de la gloire ; mais Mademoiselle se perdit pour jamais dans l'esprit du roi, son cousin, par cette action violente.

VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV*

Massacre de l'Hôtel de Ville (1652)

La porte Saint-Antoine s'était ouverte, non sans peine, à Condé. Le prince trouva la ville fort changée et fort partagée. La Fronde même, qui venait de le sauver, n'était nullement d'accord pour lui. Il n'avait qu'une chance, frapper un coup sanglant, se relever par la terreur.

Le prévôt des marchands avait convoqué à l'hôtel de ville une assemblée pour le 4 juillet. Le 3, Condé prit son parti, et chargea ses soldats de *faire peur* à cette assemblée. Il fit louer le soir chez les fripiers deux cents habits d'ouvriers dont il affubla pareil nombre de ses tueurs les plus déterminés. On loua à la Grève quelques chambres, où l'on pratiqua dans les murs des meurtrières qui répondraient juste aux fenêtres de la salle de l'hôtel de ville, qui étaient en face. On jeta un mot d'ordre dans la population misérable du quartier, les maçons sans ouvrage, les bateliers qui ne naviguaient plus : on dit partout la nuit qu'il fallait en finir avec les Mazarins. La chaleur était grande. Pour donner de l'élan à l'affaire, on eut soin d'amener en Grève cinquante pièces de vin à défoncer.

Condé, croyant peut-être se laver les mains de la chose en la rejetant sur un autre, avait logé le " Roi des halles," le mannequin Beaufort, dans une boutique des ruelles qui vont à la Grève pour surveiller l'exécution. Ses soldats déguisés attaquèrent en hommes d'expérience, d'une part tirant d'en face par les trous faits exprès sur les larges fenêtres de la salle de l'hôtel

de ville ; d'autre part, attaquant d'en bas, de près et du plus grand courage les défenses improvisées que les archers de la ville avaient faites au vestibule et à l'entrée du fameux escalier. Ces archers, peu nombreux, et n'ayant guère de poudre, firent cependant une très belle résistance, tirant quatre par quatre, et chaque fois tuant quatre soldats. Ceux-ci étaient désespérés ; ils entrèrent en fureur. L'un d'eux, ayant déjà trois balles, s'acharnait de son bras mourant à arracher un pieu ; il fut tué dessus à coups de hallebarde, d'épée et de poignard.

Le gouverneur de Paris, L'Hospital, le prévôt, tous les royalistes, craignaient beaucoup, mais non pas les frondeurs. Des hommes idolâtrés du peuple, le président " J'dis ça " (Charton), le bouillant colonel et maître des comptes Miron, n'imaginèrent pas un moment qu'on voulût s'attaquer à eux. Charton se mit sur une fenêtre, cria qu'on s'arrêtât, qu'il répondait de tout ; mais on tira sur lui. Il descendit, il s'offrit pour otage. En un moment il fut coiffé de cinq cents coups, s'arracha à grand'peine et se cacha. Miron fut moins heureux encore. Il entreprit de se faire jour pour aller faire armer ses gens et délivrer l'hôtel de ville. " Vous périrez, lui dit-on. Il n'importe ! que je périsse en faisant mon devoir." A peine sur la Grève, il crie : " Je suis Miron." Il est jeté à terre par un savetier. Un cuisinier et un petit laquais de Condé frappent dessus ; il est percé de coups.

Les amis que Condé avait dans l'assemblée, fort étonnés de voir massacrer les frondeurs, se hâtent de faire un écriteau en grosses lettres, y écrivent *Union*, espérant désarmer l'émeute. Mais l'émeute était ivre

de vin, de sang, n'y voyait plus. Ferrand, l'un d'eux, qui descendit, fut tué à côté de Miron.

Cependant Condé et Monsieur étaient entourés de personnes qui priaient, suppliaient, pleuraient pour qu'on envoyât au secours. Le laquais d'un des partisans dévoués de Monsieur, qui était à l'hôtel de ville, arriva jusqu'au prince. Il le trouva paisible qui sifflait. " Monseigneur, ils vont tuer mon maître ! " Le voyant sourd, il perdit tout respect, l'empoigna par le bras, croyant le faire lever, mais toujours ce bras retombait.

Un homme cependant arrive essoufflé : " Le feu est à l'hôtel de ville ! " Monsieur dit à Condé : " Mon cousin, ne pourriez-vous pas aller mettre ordre à cela ? — Monseigneur, dit Condé, je ne m'y entends point. Je me sens poltron pour ces sortes de choses. — Eh bien, dit Mademoiselle, j'irai. Il faut sauver le gouverneur et le prévôt. — J'irai avec vous," dit Condé. Mademoiselle l'en empêcha. Elle n'alla pas jusqu'au bout. Au pont Notre-Dame, on lui dit qu'ils étaient enragés à ce point qu'ils avaient tiré sur le saint-sacrement qu'un curé apportait en Grève. Ses gens la supplièrent de ne pas avancer.

Le feu n'avait pas pris. Il n'y eut qu'une grande fumée dont les enfermés étouffaient. D'autre part, un curé parvint jusqu'à Beaufort et lui fit honte de ce mélange horrible où il confondait ses amis. Il avança alors, sauva quelques personnes. Mais ce qui fut plus efficace, c'est que, les soldats furieux de Condé ayant été tués ou blessés en grand nombre, il ne restait guère sur la Grève que de la canaille.

Mademoiselle était revenue au Luxembourg. Son père commençait à avoir peur de n'agir pas. Il

l'obligea de retourner. Il était minuit et tout était fini. Elle ne rencontra guère de vivants, mais des morts empilés dans une charrette, et si négligemment jetés que les jambes et les bras roidis passaient d'ici et de là. La nuit était très belle, fort chaude. La Grève n'était pas gaie. " Je ne vis jamais, dit-elle, un lieu plus solitaire." Beaufort la fit passer sur les poutres fumantes.

Il était presque jour. Paris se reconnaissait. On commençait partout à raconter la chose. Et tout retombait sur Condé. Il y eut un mouvement d'horreur. Condé fit l'expérience du changement terrible qui s'était fait pour lui. Son partisan, le conseiller Leboult, vint trouver les deux princes à la tête de plusieurs des victimes échappées, et quand ils le pressèrent d'articuler qui l'on croyait coupable, il dit fermement : " Vous." A quoi Condé ne dit rien autre chose, sinon " que personne ne dirait cela qu'il ne le fît périr."

MICHELET, *Histoire de France*

MISÈRE AU TEMPS DE LA FRONDE

Quand a-t-on jamais vu une situation plus déplorable ? Ne croirait-on pas relire l'histoire des temps de l'invasion anglaise, des grandes compagnies, ou ces époques désolées des guerres de religion ? Le commerce est interrompu, les foires et les marchés abandonnés, les coches ne vont plus, les routes n'offrent aucune sécurité, les lettres interceptées par les divers partis parviennent rarement à leur adresse. La nation toute entière semble déshabituée du travail ; l'atelier est désert, les ouvriers chôment partout et traînent sur

les pavés des grandes villes à la disponibilité de l'émeute. Les propriétés sont devenues une proie toujours offerte au plus fort, on ne peut plus les habiter tranquillement et on n'en tire aucun revenu, heureux si encore on peut se faire exempter des charges et des impôts sous lesquels le propriétaire plie écrasé ; le trésor, qui ne reçoit plus rien, ne peut payer les rentes. Le brigandage public et privé s'exerce partout impunément ; les mœurs à tous les étages se sont relâchées ; la justice est impuissante à réprimer tous ces excès ; c'est le magistrat qui tremble devant le criminel. Les campagnes en friche ne présentent que ruines et désert, la mauvaise nourriture amène des maladies aussi terribles que les pestes et encombre les hôpitaux appauvris et sans ressources ; en un mot, partout, dans tous les rangs, à tous les degrés, ce n'est que désordre, crime, anarchie.

FEILLET, *La Misère au Temps de la Fronde*

TURENNE

Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, naquit en 1611. *Par sa naissance et par ses goûts il était destiné au métier des armes. Il s'y distingua de bonne heure et se forma dans les campagnes d'Allemagne pendant la guerre de Trente Ans. Lorsque la Fronde éclata, il se jeta dans le parti des ennemis de la cour, qu'il abandonna plus tard. Par ses victoires sur les Espagnols, il fut le véritable auteur de la paix des Pyrénées. Il mit le comble à sa renommée dans la guerre de Hollande, par sa brillante campagne en Alsace. Chargé de défendre les frontières du Rhin, il écrase les Alle-*

mands dans trois batailles ; il allait les battre encore à Salzbach, lorsqu'un boulet de canon l'emporta (1675).

Comprenons bien ce que c'est que Turenne.

Les très bons portraits qu'on en a donnent une tête assez forte, médiocre, bourgeoise, où personne ne devinerait le descendant des Turenne du Midi. C'est un terne visage hollandais (il l'était de mère et d'éducation), qui tournerait au bonasse s'il n'avait la bouche fort arrêtée, réservée, mais très ferme.

Cet homme de si grande résolution était hésitant de parole, trivial, ennuyeux. L'état d'infériorité où il fut longtemps, comme cadet et bas officier dans les armées de la Hollande, resta dans lui toute sa vie. Il était fort modeste, fort serré, non avare, mais extrêmement économe. Ses lettres de jeunesse le disent assez. Il y parle et reparle de son habit " qui passe." Lui-même était né râpé.

Son flegme était extraordinaire, et rien, pas même la plus brusque surprise, ne l'en faisait sortir. Il se levait de fort bonne heure. Un matin qu'il prenait l'air à la fenêtre, un de ses gens, voyant un homme accoudé là en bonnet de coton, le prend pour son camarade, et lui applique amicalement un énorme soufflet au bas du dos. L'homme se retourne, et c'est Turenne. " Monseigneur, s'écrie le frappeur à genoux, j'ai cru que c'était Georges. — Mais quand c'eût été Georges, dit Turenne en se frottant, il ne faut pas frapper si fort ! "

Les Mémoires de Turenne n'indiquent pas qu'il ait jamais eu une émotion, jamais aimé, jamais haï. Les effroyables événements qu'il traverse, l'état du peuple

que son armée dévore, lui sont parfaitement indifférents. Il y a de temps en temps une ligne funèbre, mais rien de plus. " Pas un paysan dans les villages " (d'Alsace). " On passe cent villages sans rencontrer un homme " (en Palatinat). " Dans ce pays (de Moselle), il n'y a pas de quoi nourrir quatre hommes."

Turenne n'aimait pas les gaietés excessives, non par souci du peuple, mais parce qu'elles ensauvagent le soldat et le rendent indisciplinable. Il aimait les hommes rangés, laborieux, patients, à son image, et il les faisait tels pour l'intérêt du service. Aux batailles et aux campements, il ne se fiait pas aux bas officiers comme les Espagnols, ni dans les sièges aux ingénieurs, comme les Hollandais. Il allait le matin à la tranchée ; il y allait le soir, et il y retournait pour la troisième fois après souper. Lui-même, il instruisait sans cesse les capitaines de ce qu'il y avait à faire. C'était un maître autant qu'un général. Parfois même cet homme serré, économe, pour s'assurer d'un officier qui pouvait être utile, allait jusqu'à ouvrir sa bourse personnelle et le remontait de son argent.

Il connaissait parfaitement l'ennemi, et devinait heure par heure ce qu'il faisait ou voulait faire. Un jour qu'il observait de très près le camp des Espagnols, ses lieutenants s'étonnèrent de voir un homme si sage se hasarder ainsi. Il répondit : " Soyez tranquilles. Le commandant de ce quartier, Fernand de Solis, n'entreprendra rien de son chef. Il enverra demander permission au général Fuensaldagne, lequel ne fera rien sans en avertir l'archiduc. Mais l'archiduc a tant d'égards pour le prince de Condé, qu'il le fera prier de décider avec lui en conseil de guerre sur ce qu'on

pourrait faire. Donc nous avons le temps d'observer. Nous ne risquons rien, sauf peut-être un coup de canon."

Notons un fait piquant. Dans une occasion, Turenne a peur, Mazarin n'a pas peur.

Les prêtres et les femmes ne craignent rien. Il s'agissait de passer une rivière sous le feu de l'ennemi ; mais devant la rivière il y avait encore des marais et des retranchements, des fossés, et l'on n'arrivait au passage que par une étroite chaussée. Mazarin soutenait que, le roi étant là en personne, on devait braver tout, passer. Turenne objecta qu'on perdrait trop de monde. Mais cela n'eût guère arrêté s'il n'eût montré la chose comme absolument inutile, parce qu'on pouvait passer plus bas.

Était-ce humanité ? Non ; prudence et bon sens. La réalité est que la guerre de Trente Ans a fini par produire l'homme technique ou l'art incarné, lumière, glace et calcul. Nulle émotion ne reste plus. C'est la guerre quasi pacifique, mais non moins meurtrière.

MICHELET, *Histoire de France*

II

LE SIÈCLE DE LOUIS XIV

APRÈS la mort de Mazarin, Louis XIV prit la résolution de diriger par lui-même toutes les affaires. Il fut secondé au début par des ministres de génie ; Colbert (1619-83) réorganisa les finances, améliora la justice, encouragea l'agriculture, l'industrie, le commerce, la marine, développa les colonies. Louvois (1641-91) fut le ministre de la guerre comme Colbert le ministre de la paix. Il sut créer une armée disciplinée et puissante, pendant que Vauban (1633-1707) fortifiait les frontières.

La puissance de l'Espagne fut entamée dans la guerre de Dévolution (1667-8). La Hollande, frappée en 1672, trouva d'abord en elle-même un sauveur, le jeune stathouder Guillaume III d'Orange. Elle fut ensuite soutenue par une coalition européenne dont Louis XIV vint à bout par cinq années de victoires ; l'Espagne perdit la Franche-Comté. Les traités de Nimègue (1678) mirent le comble à la puissance du *grand roi*.

Son règne est à son apogée : tous s'inclinent devant sa volonté ; la noblesse, le clergé, le Parlement sont soumis ; pour célébrer sa gloire et ajouter à son prestige les écrivains et les artistes rivalisent de zèle.

Pour éviter le retour des troubles de la Fronde, le roi abandonne Paris, favorable aux émeutes, et fait

bâtir le magnifique château de Versailles. C'est là qu'il tient sa cour. Les seigneurs sont forcés d'y figurer ; ils drainent l'argent des provinces pour y vivre ; ils aspirent aux charges et aux distinctions que confère le roi et par conséquent ils perdent toute indépendance.

Louis XIV voulut aussi dominer les consciences. D'une part, il combattit les Jansénistes : de l'autre, il voulut, malgré le pape, soumettre tous les évêchés de son royaume à la " Régale," et il fit adopter les célèbres *Quatre Articles*, fondements des libertés de l'Église gallicane.

En même temps il contesta aux protestants la liberté de conscience. Il les attaqua d'abord par la douceur, puis par la violence ; des dragons furent envoyés dans leurs maisons ; ce sont les tristes " dragonnades." Enfin, le 17 octobre, 1685, le dernier coup fut porté par la fatale révocation de l'Édit de Nantes : tous les temples protestants devaient être démolis : la célébration du culte était interdite. Il était défendu à ces pauvres gens de sortir de France ; 250,000 protestants parvinrent cependant à se sauver, portant à l'étranger, à Amsterdam, à Londres, à Berlin, les secrets des diverses industries françaises.

Jamais souverain n'a eu autant d'hommes illustres pour chanter sa gloire, et dans une langue plus magnifique. Le " siècle de Louis XIV " est resté le grand siècle littéraire de la France, siècle illustré par des poètes comme Racine, Molière, La Fontaine, Boileau, par des prosateurs comme Fénelon, Bossuet, La Bruyère, par de grands artistes, par des savants éminents.

L'orgueil du roi ne connut plus de bornes. Après la paix de Nimègue il voulut faire de nouvelles acquisitions, dont la plus importante fut celle de Strasbourg (1681). Quand l'électeur palatin mourut en 1685, il réclama encore une partie de sa succession. L'Autriche forma aussitôt la Ligue d'Augsbourg (1686), où entrèrent l'Espagne, la Suède, le Brandebourg, la Savoie. L'an 1688 y joignit l'Angleterre, dont le nouveau souverain, Guillaume III, était l'implacable ennemi du roi de France.

La guerre, commencée en 1688, ne fut terminée qu'en 1697, par la paix de Ryswick. Le trésor de la France était épuisé. La misère était générale. Le roi dut faire des concessions, reconnaître Guillaume III comme roi d'Angleterre, rendre les conquêtes faites depuis la paix de Nimègue, sauf Strasbourg.

Malgré l'épuisement de la France, Louis XIV voulut ensuite assurer au duc d'Anjou, son petit-fils, l'héritage de Charles II d'Espagne, et il l'envoya régner à Madrid sous le nom de Philippe V (1700). Aussitôt Guillaume III forma contre la France une nouvelle coalition. La guerre désastreuse de la Succession d'Espagne commença. Marlborough et le prince Eugène de Savoie remportèrent de grandes victoires à Hochstedt, à Turin, à Ramillies, à Oudenarde, et le terrible hiver de 1709 s'ajouta à ces malheurs.

Enfin Villars à Malplaquet (1709) et à Denain (1712) releva la fortune de la France : les traités d'Utrecht et de Rastadt la laissèrent intacte, et Philippe V resta roi d'Espagne.

Les quinze dernières années du règne furent tristes. Le roi, qui, après la mort de Marie-Thérèse, s'était

secrètement remarié avec Mme de Maintenon, avait vu mourir successivement son fils unique (1711) et ses deux petits-fils, les ducs de Bourgogne et de Berry ; il ne laissait comme héritier qu'un arrière-petit-fils, âgé de cinq ans, qui devait être Louis XV. A sa mort (1715) le " roi soleil " laissa la France épuisée, ruinée, dépeuplée, courbée sous le despotisme le plus complet.

Mort de Turenne

A Mme de Grignan.

C'est à vous que je m'adresse pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France : c'est la mort de M. de Turenne.

Cette nouvelle arriva lundi à Versailles ; le roi en a été affligé, comme on doit l'être de la mort du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde ; toute la cour fut en larmes, et M. de Condom (Bossuet) pensa s'évanouir. On était prêt d'aller se divertir à Fontainebleau, tout a été rompu ; jamais un homme n'a été regretté si sincèrement : tout ce quartier, où il a logé, et tout Paris, et tout le peuple, était dans le trouble et dans l'émotion ; chacun parlait et s'attroupait pour regretter ce héros. Je vous envoie une très bonne relation de ce qu'il a fait quelques jours avant sa mort. C'est après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, et que les gens du métier ne se lassent point d'admirer, qu'arrive le dernier jour de sa gloire et de sa vie.

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé, et comme il avait bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il voulait

aller, et dit au petit d'Elbeuf : " Mon neveu, demeurez là ; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnaître." M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il allait, lui dit : " Monsieur, venez par ici, on tire du côté où vous allez. — Monsieur, lui dit-il, vous avez raison ; je ne veux point du tout être tué aujourd'hui : cela sera le mieux du monde." Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : " Monsieur, jetez les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là." M. de Turenne revint : et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenaient le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardait toujours, ne le voit point tomber ; le cheval l'emporte où il avait laissé le petit d'Elbeuf ; il n'était point encore tombé, mais il était penché le nez sur l'arçon ; dans ce moment, le cheval s'arrête : le héros tombe entre les bras de ses gens ; il ouvre deux fois deux grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais ; songez qu'il était mort et qu'il avait une partie du cœur emportée. On crie, on pleure ; M. d'Hamilton fait cesser le bruit et ôter le petit d'Elbeuf, qui s'était jeté sur le corps, qui ne voulait pas le quitter, et se pâmait de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie ; on le garde à petit bruit ; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente.

On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisaient le véritable deuil ; tous les officiers avaient pourtant des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étaient couverts ; ils ne battaient

qu'un coup ; les piques traînantes et les mousquets renversés. Ses deux neveux étaient à cette pompe, dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye tout blessé s'y fit porter ; car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin.

Quand ce corps a quitté son armée, ç'a été encore une autre désolation, et partout où il a passé on n'entendait que des clameurs ; mais à Langres ils se sont surpassés : ils allèrent au-devant de lui en habits de deuil au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple, tout le clergé en cérémonie : il y eut un service solennel dans la ville, et en un moment ils se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monta à 5000 francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire ?

Il arrive à Saint-Denis ce soir ou demain ; tous ses gens l'allaient reprendre à deux lieues d'ici ; il sera dans une chapelle en dépôt ; on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel. MME DE SÉVIGNÉ, *Lettres*

L'HOMME AU MASQUE DE FER

Quelques mois après la mort de Mazarin, il arriva un événement qui n'a point d'exemple ; et ce qui est non moins étrange, c'est que tous les historiens l'ont ignoré. On envoya dans le plus grand secret, au château de l'île Sainte-Marguerite, dans la mer de Provence, un prisonnier inconnu, d'une taille au-dessus de l'ordinaire, jeune et de la figure la plus belle et la plus noble. Ce

prisonnier, dans la route, portait un masque dont la mentonnière avait des ressorts d'acier, qui lui laissaient la liberté de manger avec le masque sur son visage. On avait ordre de le tuer s'il se découvrait. Il resta dans l'île, jusqu'à ce qu'un officier de confiance, nommé Saint-Mars, gouverneur de Pignerol, ayant été fait gouverneur de la Bastille, l'an 1690, l'alla prendre à l'île Sainte-Marguerite, et le conduisit à la Bastille, où il fut logé aussi bien qu'on peut l'être dans ce château. On ne lui refusait rien de ce qu'il demandait. Son plus grand goût était pour le linge d'une finesse extraordinaire, et pour les dentelles. Il jouait de la guitare. On lui faisait la plus grande chère, et le gouverneur s'asseyait rarement devant lui. Un vieux médecin de la Bastille, qui avait souvent traité cet homme singulier dans ses maladies, a dit qu'il n'avait jamais vu son visage, quoiqu'il eût souvent examiné sa langue et le reste de son corps. " Il était admirablement bien fait, disait ce médecin ; sa peau était un peu brune ; il intéressait par le seul ton de sa voix, ne se plaignant jamais de son état, et ne laissant point entrevoir ce qu'il pouvait être."

Cet inconnu mourut en 1703, et fut enterré la nuit à la paroisse de Saint-Paul. Ce qui redouble l'étonnement, c'est que, quand on l'envoya dans l'île de Sainte-Marguerite, il ne disparut dans l'Europe aucun homme considérable. Ce prisonnier l'était sans doute, car voici ce qui arriva les premiers jours qu'il était dans l'île. Le gouverneur mettait lui-même les plats sur la table, et ensuite se retirait après l'avoir enfermé. Un jour le prisonnier écrivit tvec un couteau sur une assiette d'argent, et jeta l'assiette par la fenêtre, vers

un bateau qui était au rivage, presque au pied de la tour. Un pêcheur, à qui ce bateau appartenait, ramassa l'assiette, et la rapporta au gouverneur. Celui-ci étonné demanda au pêcheur : " Avez-vous lu ce qui est écrit sur cette assiette, et quelqu'un l'a-t-il vue entre vos mains ?—Je ne sais pas lire, répondit le pêcheur. Je viens de la trouver, personne ne l'a vue." Ce paysan fut retenu jusqu'à ce que le gouverneur fût bien informé qu'il n'avait jamais lu, et que l'assiette n'avait été vue de personne. " Allez, lui dit-il, vous êtes bien heureux de ne savoir pas lire."

M. de Chamillart fut le dernier ministre qui eut cet étrange secret. Le second maréchal de la Feuillade, son gendre, m'a dit qu'à la mort de son beau-père, il le conjura à genoux de lui apprendre ce que c'était que cet homme, qu'on ne connut jamais que sous le nom de *l'homme au masque de fer*. Chamillart lui répondit que c'était le secret de l'État, et qu'il avait fait serment de ne le révéler jamais. Enfin, il reste encore beaucoup de mes contemporains qui déposent de la vérité de ce que j'avance, et je ne connais pas de fait ni plus extraordinaire ni mieux constaté.

VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV*

LES DRAGONNADES

Ce mot dragon veut dire ici soldat. Il y en avait de tous les corps. C'était l'armée entière qui était rentrée à la paix. En guerre, nourrie chez l'habitant, Louvois voulait encore l'entretenir ici de même, et il la jeta sur la France.

M. le dragon, de quelque trou de paysan qu'il vînt,

une fois suffisamment dressé, brossé à coups de canne, était un gentilhomme, un marquis, à l'instar de son colonel général, Lauzun, roi de l'impertinence. Il avait du seigneur, il avait du laquais. Rossé par l'officier, il le rendait au paysan. Vrai singe, il aimait à mal faire, et plus mal que les autres ; c'était son amour-propre. Il était ravi d'être craint, criait, cassait, battait, tenait à ce qu'on dît : Le dragon, c'est le diable à quatre.

Il s'apprivoisait cependant, s'il trouvait des gens de sa sorte, à rire, boire avec lui. Quand il entrait en logement, chez le bourgeois aisé, il ne pensait d'abord qu'à faire ripaille, à user librement de cette abondance inaccoutumée. Il aurait volontiers mangé avec ses hôtes. Mais ceux-ci, les huguenots, étaient son antipode. Il tombait là dans une famille triste et sobre, consternée d'ailleurs, qui obéissait, le servait, mais était à cent lieues de s'entendre avec lui. Les enfants avaient peur, fuyaient. Le mari restait sombre. La dame, les demoiselles, effarouchées du bruit et des chansons obscènes, étouffées du tabac dont l'odieuse fumée remplissait la maison, avaient grand'peine à cacher leur dégoût.

Cela seul eût gâté les choses. "Nous sommes les maîtres après tout. Tout est à nous ici." Ils ne se gênaient pas, donnaient carrière à leur malice, gâtaient, brisaient, détruisaient pour détruire. Ne criant assez fort, ils se mettaient parfois à battre à la fois de quatre tambours. Pour crever le cœur à la dame, ils forçaient son armoire, gâtaient, pillaient son linge, orgueil de la femme économe, en prenaient le plus fin, des draps de toile de Hollande, pour en faire litière aux chevaux.

La femme protestante, bien plus que son mari, plus nettement, plus obstinément, montrait son horreur du papisme. Noailles dit (1684), qu'en Languedoc les gentilshommes sont déjà convertis, qu'ils s'efforcent de convertir leurs femmes et n'y réussissent pas.

Au premier coup d'œil on distinguait la femme protestante. Celle de la bourgeoisie marchait dans le petit bonnet, la fraise, la jupe étroite du temps de Louis XIII. Même la dame protestante se reconnaissait tout de suite à je ne sais quoi de serré, de modestement fier, si on peut dire.

L'enlèvement des enfants commença vingt-cinq ans avant la révocation,—donc, la terreur des mères. Leur vie était tremblante, leur cœur toujours serré.

En décembre 1685 parut l'édit terrible pour enlever les enfants de cinq ans. Qu'on juge de l'arrachement ! Un coup si violent supprima la peur même. Des cris terribles en jaillirent, des serments intrépides de ne changer jamais.

Chaque maison devint le théâtre d'une lutte acharnée entre la faiblesse héroïque et les furies de la force brutale. Les soldats, ces esclaves de la vie militaire, formés par le bâton, voyaient pour la première fois les résistances courageuses de la libre conscience. Ils n'y comprenaient rien, étaient étonnés, indignés. Tout ce que l'homme peut souffrir sans mourir, ils l'infligèrent au protestant. Pincé, piqué, lardé, chauffé, brûlé, suffoqué presque à la bouche d'un four, il souffrit tout. Tel eut les ongles arrachés. Le supplice qui agissait le plus, à la longue, c'était la privation de sommeil. Ce moyen de dompteurs de lions est terrible

aussi contre l'homme. La femme résista mieux aux veilles. Bien souvent, il était rendu qu'elle ne l'était pas et lui reprochait sa faiblesse, le ranimait.

MICHELET, *Histoire de France*

LES FORÇATS PROTESTANTS

Pris avec un ami, comme il fuyait de France, Marteilhe fut innocenté par les juges de Lille, mais condamné par un ordre du roi. Il nous a donné l'intérieur de la Tournelle de Paris, d'où la chaîne partait pour Marseille. Qu'on se figure une énorme voûte circulaire, comme notre halle au blé, mais fermée, obscure comme un four. Telle était la Tournelle, dépôt des galériens. Là (barbarie très inutile), ils étaient scellés par le cou à des poutres énormes sans pouvoir s'asseoir ni se coucher. Aux soupirs, aux gémissements répondaient des averses effroyables de nerfs de bœuf, donnés au hasard des ténèbres. Des faibles, des vieillards mouraient. Pour n'être enchaîné que de la jambe, on payait tant par mois. Le capitaine de la chaîne, qui se chargeait de la conduire, n'aimait à mener que les forts pour éviter la dépense des chariots nécessaires aux malades.

Donc, au 17 décembre, la chaîne où était Marteilhe se trouvant déjà à Charenton, par une gelée à pierre fendre, on les dépouille tous pour fouiller leurs habits, prendre le peu qu'ils avaient d'argent. Nus de la tête aux pieds, deux heures durant, au vent de bise ! Plusieurs sont roidis et gelés ; les coups n'y font plus rien, ils restent. D'autres meurent dans la nuit, dix-huit en tout. Voilà la chaîne plus légère, et le chef

s'en va plus content. C'était l'usage. De cinquante qu'on emmena de Metz, cinq étaient morts au premier jour de route. D'autres à chaque étape. Le capitaine en était quitte pour avertir l'église, prendre attestation des curés.

Ceux qui voient, dans les tableaux de Joseph Vernet, nos galères de Toulon, se doutent peu de la réalité. Il n'y eut jamais machines si grossières. Point d'entrepont. La cale était un petit trou où l'on mettait les vivres et où l'on jetait les malades. Tout le monde couchait sur le pont, ou plutôt ne couchait pas ; faute de place, on restait assis. A un bout, une table sur quatre piques où siégeait, mangeait le *comite*, l'âme de la galère. Courant près des bancs des rameurs, criant, jurant, hurlant avec la fureur provençale, il promenait sur cette file de dos nus l'horrible sifflement du nerf de bœuf, qui tantôt frappait une ampoule, tantôt se relevait sanglant. Par moments, épuisé de sa course effrénée, il allait se rasseoir sur son trône de fer. Ses bourreaux en second lui succédaient, et il n'y avait pas de repos. S'ils avaient molli un moment, le capitaine, de son château de poupe, l'eût vu, eût menacé de les jeter à l'eau.

Ce n'était pas de recevoir des coups, ce n'était pas d'être, par tous les temps, nu jusqu'à la ceinture, ce n'était pas d'être toujours mouillé (la mer lavant toujours le pont très bas). Non, ce n'était pas tout cela qui désespérait le forçat. Non pas encore la chétive nourriture, qui le laissait sans force. Le désespoir, c'était d'être scellé pour toujours à la même place, de coucher, manger, dormir là, sous la pluie ou sous les étoiles, de ne pouvoir se retourner, varier l'attitude,

d'y trembler la fièvre souvent, d'y languir, d'y mourir, toujours enchaîné et scellé.

La cale, où quelquefois on mettait le mourant, qui eût gêné trop la manœuvre, en faisait bien vite un cadavre. L'odeur y était si terrible qu'on défaillait en y entrant. On y était mangé des poux. "Quand j'étais forcé d'y entrer, dit l'aumônier Bion, j'étais à l'instant suffoqué et couvert de vermine. Il me semblait marcher dans l'ombre de la mort. Pour confesser il me fallait, dans ce lieu si étroit, me coucher le long de l'agonisant, parfois tout contre un autre qui déjà avait expiré."

MICHELET, *Histoire de France*

JEAN BART

Né en 1650, *ce célèbre corsaire s'embarqua pour la première fois en* 1662. *A partir de* 1672, *on le trouve au service de la France. La guerre contre la Hollande et l'Angleterre* (1688-97) *lui fournit la plus glorieuse période de ses services. Le roi lui accorda des lettres de noblesse* (1694), *et fit frapper une médaille commémorative de ses hauts faits d'armes. Il mourut en* 1702, *au moment où la France aurait eu le plus grand besoin de ses services. Bien qu'il eût fait, pendant sa carrière de corsaire, des prises d'une grande valeur, il ne laissa qu'une fortune très modeste, et Louis XIV dut faire une pension à sa veuve.*

De longue date les Barts s'étaient établis à Dunkerque pour se faire pêcheurs d'hommes, autrement dit corsaires. Les Hollandais faisaient tant de cas de ces

Dunkerquois qu'ils n'en prenaient pas un sans le faire pendre. Mais on n'en prenait guère. Ils se faisaient sauter.

Ainsi fit Jacobsen, grand-oncle de Jean Bart, nommé le *Renard de la mer*. Il commandait un navire de guerre espagnol, le *Saint-Vincent*. Atteint par neuf vaisseaux de guerre hollandais, il soutint, pendant plus de treize heures, un combat désespéré ; enfin, à bout de forces, blessé, ne voyant plus auprès de lui que trois ou quatre hommes, il mit le feu aux poudres, et sauta avec son vaisseau. Il ne périt pas seul. Plus de soixante Hollandais, qui s'étaient élancés sur le pont du *Saint-Vincent*, sautèrent avec lui.

A l'âge de douze ans, Jean Bart s'embarqua pour la première fois sous les ordres d'un Picard, Jérôme Valbué, fameux par sa férocité. Mais il avait l'ambition de servir un bien autre chef. Au bout de quatre ans il alla s'engager comme simple matelot au service de la Hollande. Ainsi, tout jeune encore, il put assister au plus beau coup du siècle : la fameuse visite que Ruyter fit à la Tamise. Ce fut là son éducation. A peine de retour, il reçut le commandement d'un bâtiment corsaire.

Le capitaine Jean Bart avait alors vingt-quatre ans ; c'était un grand garçon, blond, de beau teint, avec des yeux bleus, une physionomie agréable. Il était, de plus, connu pour être infatigable au travail, affable et bon enfant, charitable à tous ceux qui venaient lui conter leurs malheurs.

Son succès fut immense. Dans une seule année il prit jusqu'à vingt navires aux Hollandais. De tels exploits lui valurent le commandement de la *Palme*,

frégate de 24 canons, avec 150 hommes d'équipage. Désormais il pouvait s'attaquer à de gros navires.

Cependant le récit de ses hauts faits, transmis de bouche en bouche, arriva jusqu'au roi. Au commencement de la guerre de la Ligue d'Augsbourg, Jean Bart fut désigné comme capitaine de la *Railleuse*, de 24 canons. On lui adjoignit le chevalier de Forbin, qui devait monter la *Serpente*. On mit en mer ; la *Railleuse* et la *Serpente* escortaient un convoi que l'on dirigeait sur Brest. Au bout d'une semaine eut lieu, entre les deux frégates et un bâtiment hollandais, un combat acharné. Le fils de Jean Bart, nommé Cornil, y assistait. Le voyant qui tremblait de terreur : "Qu'on l'attache au grand mât, s'écria son père, il faut qu'il s'accoutume à cette musique ! " Et pendant tout le combat l'enfant resta là, les balles sifflant à ses oreilles, les boulets roulant à ses pieds. Une telle éducation ne fut pas en vain. A dix-sept ans Cornil Bart était enseigne de vaisseau ; il mourut vice-amiral.

Plus tard, Jean Bart, accompagné de Forbin, fut envoyé au Havre, pour y chercher un convoi de 20 bâtiments marchands. Au retour, les deux marins se trouvèrent en présence de deux navires anglais deux fois plus forts que les leurs. Il fallait ou se battre ou abandonner le convoi aux ennemis. Le combat s'engagea et fut terrible. Les navires marchands parvinrent à s'échapper ; les deux marins, forcés d'amener leurs pavillons, furent faits prisonniers et conduits à Plymouth. Là ils furent enfermés dans une auberge dont les fenêtres étaient grillées et que l'on fit garder par des sentinelles. Cependant un pêcheur d'Ostende pénétra, on ne sait comment, dans leur prison et leur

apporta une lime. Ils se mirent à scier les barreaux de leur fenêtre.

Ils trouvèrent aussi des alliés dans la prison même : un chirurgien flamand, depuis longtemps prisonnier des Anglais, puis deux petits mousses qui leur servaient de domestiques. En se promenant un jour sur le port, ces derniers virent un canot de Norwège, dans lequel le batelier, auquel il appartenait, était étendu ivre-mort. Ils transportèrent l'ivrogne, qui ne s'aperçut de rien, dans un autre bateau, et sautant dans le canot norwégien, ils allèrent l'amarrer dans un endroit éloigné du port et peu fréquenté. Le chirurgien alla prévenir le pêcheur d'Ostende qui porta dans le canot des vivres pour quelques jours et, vers minuit, rama jusqu'à ce qu'il fût sous les fenêtres de la prison.

De leur côté, les prisonniers, ayant enlevé les barreaux de fer qu'ils avaient sciés, fixèrent à la fenêtre leurs draps de lit solidement noués, et se laissèrent glisser jusqu'à terre. Retenant leur souffle, marchant avec précaution pour éviter le craquement du sable, ils arrivèrent au canot, et y montèrent avec le chirurgien et les deux mousses ; les rames s'élevèrent puis retombèrent en cadence, le canot s'ébranla . . .

Avant de sortir du port ils furent aperçus par un bâtiment de guerre qui surveillait les entrées et les sorties.

" Qui va là ? cria-t-on.—Fisherman ! " répondit Jean Bart, qui savait quelques mots d'anglais. On les laissa passer. Ils étaient libres.

Ils débarquèrent près de Saint-Malo. Forbin se dirigea alors du côté de Versailles, et Jean Bart prit la route de Dunkerque. Sa captivité n'avait duré que neuf jours.

Jean Bart à Versailles

Le chevalier de Forbin s'était chargé de le présenter. Toujours vaniteux, gardant un vieux fonds de rancune contre son ancien commandant, il l'avait ridiculisé d'avance, si bien que les grands seigneurs habitués de la cour de Versailles disaient : " Allons voir le chevalier de Forbin qui mène l'ours."

Le vainqueur de tant de combats, étant arrivé de grand matin à la cour, dut attendre, dans une antichambre, que le roi pût le recevoir. Tranquillement, il tira sa pipe, la bourra et l'alluma, comme s'il eût été à son bord. Les courtisans, scandalisés de ce manque de convenance, voulaient empêcher de fumer cet homme qu'ils ne connaissaient pas. Un gentilhomme courut prévenir le roi qui dit en riant : " Je parie que c'est Jean Bart ! Qu'on le laisse fumer."

Quand le hardi marin fut en présence du monarque, celui-ci dit : " Jean Bart, il n'y a que vous qui ayez le droit de fumer à ma cour."

Les courtisans étaient très curieux de voir cet homme qui faisait tant parler de lui ; ils l'entouraient, le questionnaient : " Comment donc avez-vous pu sortir de Dunkerque, lorsque la flotte anglo-hollandaise bloquait le port ? "

Le marin plaça les courtisans sur une ligne bien serrée, et, s'élançant sur eux, à coups de poing, à coups de coude, il les écarta, et les regardant fièrement : " Ce n'est pas plus difficile que ça," leur dit-il. Les seigneurs étaient furieux, mais n'osaient rien dire, car le roi riait de tout son cœur.

" Je voudrais bien avoir dix mille hommes comme vous," dit-il un jour à Jean Bart. — Je le crois bien, Sire," répondit celui-ci simplement.

Pour ajouter à ce que son accueil avait eu de flatteur pour le marin, le roi lui donna, en récompense de ses services, mille écus de gratification. Il fallait toucher la somme chez le payeur du roi. Jean Bart s'y rendit, monta, ouvrit la porte et se trouva dans une salle à manger pleine de monde. On le regarda, mais sans que le maître de la maison se dérangeât pour le recevoir.

" Lequel d'entre vous, dit-il à haute voix, s'appelle Pierre Gruin ?—C'est moi qui suis *Monsieur* Gruin ! répond le payeur sans prendre la peine de se lever. —Lisez ce papier," dit Jean Bart.

Pierre Gruin prit la traite, la lut, et, toujours sans se déranger, il la tendit par-dessus l'épaule au marin, en lui disant : " Revenez dans deux jours." Le papier tomba par terre. Jean Bart tira son sabre et s'écria : " Ramasse ! et paye tout de suite." Gruin ne se le fit pas dire deux fois ; il se leva, ouvrit sa caisse, et comme il empilait des pièces d'argent : " Me prends-tu pour un mulet ? lui dit Jean Bart ; c'est de l'or qu'il me faut."

Et Pierre Gruin paya en pièces d'or.

Caractère de Louis XIV

Il aima la gloire, il voulut l'ordre et la règle ; il était né sage, modéré, secret, maître de ses mouvements et de sa langue ; le croira-t-on ? il était né bon et juste, et Dieu lui avait donné assez pour être un bon roi, et peut-être même un assez grand roi.

Les louanges, disons mieux, la flatterie lui plaisaient à tel point que les plus grossières étaient bien reçues, les plus basses encore mieux savourées. Ce n'était que par là qu'on s'approchait de lui.

De là ce désir de gloire, cette facilité de l'engager en de grandes guerres et de lui persuader en même temps qu'il était plus grand capitaine qu'aucun de ses généraux. De là ce goût de revues, qu'il poussa si loin que les ennemis l'appelaient " le roi des revues," ce goût des sièges pour y montrer sa bravoure à bon marché, s'y faire retenir à force, étaler sa capacité, sa prévoyance, sa vigilance, ses fatigues, auxquelles son corps robuste et admirablement conformé était merveilleusement propre, sans souffrir de la faim, de la soif, du froid, du chaud, de la pluie, ni d'aucun mauvais temps. Il était sensible aussi à entendre admirer, le long des camps, son grand air et sa grande mine, son adresse à cheval et tous ses travaux.

Il parlait bien, en bons termes, avec justesse ; il faisait un conte mieux qu'homme du monde, et aussi bien un récit. Ses discours les plus communs n'étaient jamais dépourvus d'une naturelle et sensible majesté. Son esprit, naturellement porté au petit, se plut en toutes sortes de détails. Il ne tarissait pas sur ses bâtiments, sa maison civile.

Jamais prince ne posséda l'art de régner à un si haut point. L'ancienne cour de la reine sa mère, qui excellait à la savoir tenir, lui avait imprimé une politesse distinguée, une gravité jusque dans l'air de galanterie, une dignité, une majesté partout qu'il sut maintenir toute sa vie. Peu à peu il réduisit tout le monde à

servir et à grossir sa cour, ceux-là même dont il faisait le moins de cas.

Les fêtes fréquentes, les promenades particulières à Versailles, les voyages furent des moyens que le roi saisit pour distinguer et pour mortifier, en nommant les personnes qui à chaque fois en devaient être, et pour tenir chacun assidu et attentif à lui plaire. Marly, dans la suite, lui fut en cela d'un plus grand usage ; et Trianon, où tout le monde, à la vérité, pouvait lui aller faire sa cour, mais où les dames avaient l'honneur de manger avec lui, et où à chaque repas elles étaient choisies ; le bougeoir qu'il faisait tenir tous les soirs à son coucher par un courtisan qu'il voulait distinguer, et toujours entre les plus qualifiés de ceux qui s'y trouvaient, qu'il nommait tout haut au sortir de sa prière.

Quoique le lieu où il se déshabillait fût fort éclairé, l'aumônier du jour, qui tenait, à sa prière du soir, un bougeoir allumé, le rendait après au premier valet de chambre, qui le portait devant le roi venant à son fauteuil. Il jetait un coup d'œil tout autour, et nommait tout haut un de ceux qui y étaient, à qui le premier valet de chambre donnait le bougeoir. C'était une distinction et une faveur qui se comptait, tant le roi avait l'art de donner l'être à des riens. Il ne le donnait qu'à ce qui était là de plus distingué en dignité et en naissance. On ôtait son gant, on s'avançait, on tenait ce bougeoir pendant le coucher, qui était fort court, puis on le rendait au premier valet de chambre, qui, à son choix, le rendait à quelqu'un du petit coucher.

Il regardait à droite et à gauche à son lever, à son coucher, à ses repas, en passant dans les appartements, dans les jardins de Versailles, où seulement les cour-

tisans avaient la liberté de le suivre ; il voyait et remarquait tout le monde, aucun ne lui échappait, jusqu'à ceux qui n'espéraient pas même être vus. C'était une disgrâce sûre pour qui ne venait jamais à la cour. Quand il s'agissait de quelque chose pour eux : " Je ne le connais point," répondait-il fièrement. Sur ceux qui se présentaient rarement : " C'est un homme que je ne vois jamais " ; et ces arrêts-là étaient irrévocables.

Louis XIV s'étudiait avec grand soin à être bien informé de ce qui se passait partout, dans les lieux publics, dans les maisons particulières, dans le commerce du monde, dans le secret des familles et des liaisons. Les espions et les rapporteurs étaient infinis. Mais la plus cruelle de toutes les voies par laquelle le roi fut instruit bien des années, avant qu'on s'en fût aperçu, fut celle de l'ouverture des lettres. On ne saurait comprendre la promptitude et la dextérité de cette exécution. Le roi voyait l'extrait de toutes les lettres où il y avait des articles que les chefs de la poste, puis le ministre qui la gouvernait, jugeaient devoir aller jusqu'à lui, et les lettres entières, quand elles en valaient la peine par leur tissu, ou par la considération de ceux qui étaient en commerce. Aussi, à vrai et à faux, était-il incroyable combien de gens de toutes les sortes en furent plus ou moins perdus. Le secret était impénétrable, et jamais rien ne coûta moins au roi que de se taire profondément, et de dissimuler de même.

SAINT-SIMON, *Mémoires*

ANECDOTES SUR LOUIS XIV

Un matin, Louis XIV dit au maréchal de Grammont : " Monsieur le maréchal, lisez, je vous prie, ce petit

madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent. Parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons." Le maréchal, après l'avoir lu, dit au roi : " Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses : il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu." Le roi se mit à rire et lui dit : " N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat ? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Oh bien ! je suis ravi, dit le roi, que vous m'ayez parlé si bonnement. C'est moi qui l'ai fait. — Ah sire, quelle trahison ! Que Votre Majesté me le rende, je l'ai lu brusquement. — Non, monsieur le maréchal, les premiers sentiments sont toujours les plus naturels." Le roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan.

MME DE SÉVIGNÉ, *Lettres*

On a recueilli quelques réponses, quelques mots de ce prince. Ayant donné, en 1658, la place de premier président du parlement de Paris à M. de Lamoignon, il lui dit : " Si j'avais connu un plus homme de bien et un plus digne sujet, je l'aurais choisi."

Un jour, Mme la duchesse de Bourgogne, encore fort jeune, voyant à souper un officier qui était très laid, plaisanta beaucoup et très haut sur sa laideur. " Je le trouve, madame, dit le roi encore plus haut, un des plus beaux hommes de mon royaume, car c'est un des plus braves."

Un officier général, homme un peu brusque, et qui n'avait pas adouci son caractère dans la cour même de

Louis XIV, avait perdu un bras dans une action, et se plaignait au roi, qui l'avait pourtant récompensé autant qu'on le peut faire pour un bras cassé : " Je voudrais avoir perdu aussi l'autre, dit-il, et ne plus servir Votre Majesté. — J'en serais bien fâché pour vous et pour moi," lui répondit le roi ; et ce discours fut suivi d'une grâce qu'il lui accorda.

Un jour, Louis XIV jouant au trictrac, il y eut un coup douteux. On disputait ; les courtisans demeuraient dans le silence. Le comte de Grammont arrive. " Jugez-nous, lui dit le roi. — Sire, c'est vous qui avez tort, dit le comte. — Et comment pouvez-vous me donner le tort avant de savoir ce dont il s'agit ? — Eh, Sire, ne voyez-vous pas que, pour peu que la chose eût été seulement douteuse, tous ces messieurs vous auraient donné gain de cause ?"

Le duc d'Antin se distingua dans ce siècle par un art singulier, non pas de dire des choses flatteuses, mais d'en faire. Le roi va coucher à Petit-Bourg ; il y critique une grande allée d'arbres qui cachait la vue de la rivière. Le duc d'Antin la fait abattre pendant la nuit. Le roi, à son réveil, est étonné de ne plus voir ces arbres qu'il avait condamnés. " C'est parce que Votre Majesté les a condamnés qu'elle ne les voit plus," répond le duc.

Si Corneille avait dit dans la chambre du cardinal de Richelieu, à quelqu'un des courtisans : " Dites à M. le cardinal que je me connais mieux en vers que lui," jamais ce ministre ne lui eût pardonné ; c'est pourtant ce que Despréaux dit tout haut au roi, dans une dispute qui s'éleva sur quelques vers que le roi trouvait bons, et que Despréaux condamnait.

"Il a raison, dit le roi ; il s'y connaît mieux que moi."

Le duc de Vendôme avait auprès de lui Villiers, un de ces hommes de plaisir, qui se font un mérite d'une liberté cynique. Il le logeait à Versailles dans son appartement. On l'appelait communément Villiers-Vendôme. Cet homme condamnait hautement tous les goûts de Louis XIV, en musique, en peinture, en architecture, en jardins. Le roi plantait-il un bosquet, meublait-il un appartement, construisait-il une fontaine, Villiers trouvait tout mal entendu, et s'exprimait en termes peu mesurés. "Il est étrange, disait le roi, que Villiers ait choisi ma maison pour venir s'y moquer de tout ce que je fais." L'ayant rencontré un jour dans les jardins : "Eh bien, lui dit-il en lui montrant un de ses nouveaux ouvrages, cela n'a donc pas le bonheur de vous plaire ? — Non, répondit Villiers. — Cependant, reprit le roi, il y a bien des gens qui n'en sont pas si mécontents. — Cela peut être, repartit Villiers, chacun a son avis." Le roi, en riant, répondit : "On ne peut pas plaire à tout le monde."

Personne n'ignore avec quelle grandeur d'âme il vit approcher la mort, disant à Mme de Maintenon : "J'avais cru qu'il était plus difficile de mourir" ; et à ses domestiques : "Pourquoi pleurez-vous ? m'avez-vous cru immortel ?" donnant tranquillement ses ordres sur beaucoup de choses, et même sur sa pompe funèbre.

Quoique sa vie et sa mort eussent été glorieuses, il ne fut pas aussi regretté qu'il le méritait. Nous avons vu ce même peuple, qui, en 1686, avait demandé au ciel avec larmes la guérison de son roi malade, suivre son convoi funèbre avec des démonstrations bien dif-

férentes. On prétend que la reine sa mère lui avait dit un jour dans sa grande jeunesse : " Mon fils, ressemblez à votre grand-père, et non pas à votre père." Le roi en ayant demandé la raison : " C'est, dit-elle, qu'à la mort de Henri IV on pleurait, et qu'on a ri à celle de Louis XIII."

VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV*

LE LEVER DU ROI

A huit heures le premier valet de chambre, qui a couché seul dans la chambre du roi, l'éveille. On fait entrer les enfants de France, princes et princesses du sang ; avec eux le premier médecin, le premier chirurgien et la nourrice de Sa Majesté, tant qu'elle a vécu. Au quart on introduit la grande entrée, officiers de la chambre et de la garde-robe, quelques seigneurs favorisés, les dames d'honneur de la reine, environ une trentaine de personnes. Le grand chambellan ouvre le rideau, verse au roi de l'esprit de vin sur les mains dans une assiette de vermeil et lui présente le bénitier : il fait le signe de croix et dit une prière.

Puis le roi se lève : le grand chambellan lui met sa robe de chambre : Sa Majesté vient s'asseoir sur le fauteuil où il doit s'habiller. A cet instant, la porte se rouvre : c'est la seconde entrée ou entrée des brevets ; à côté des grands seigneurs elle amène une escouade de gens de service, lecteurs, intendants des menus plaisirs, barbiers, horlogers. Au moment où le roi commence à s'habiller arrive l'entrée de la chambre, qui comprend une centaine de personnes, huissiers, grands officiers, ministres et secrétaires d'État, évêques, ambassadeurs,

ducs, médecins. Enfin, dans quelques minutes, la porte s'ouvre pour la dernière fois à tous les " officiers et gens communs " qui attendent dans la galerie. C'est le dernier flot : des huissiers font ranger la foule et au besoin faire silence.

Sa Majesté se lave les mains : puis il ôte sa robe de chambre ; le maître de la garde-robe lui tire sa camisole de nuit par la manche droite et le premier valet de garde-robe par la manche gauche. Un valet de garde-robe apporte la chemise du roi, couverte d'un taffetas blanc. Le grand chambellan la prend pour la présenter à un des fils ou petits-fils de France, ou à un prince du sang. C'est seulement à défaut de ceux-ci que le grand chambellan la donne lui-même au roi.

La chemise présentée, le premier valet de chambre en tient la manche droite, le premier valet de garde-robe en tient la manche gauche ; deux autres valets de chambre tendent devant le roi sa robe de chambre déployée en guise de paravent. La chemise endossée, la toilette finale commence. Un valet de chambre tient devant le roi un miroir, et deux autres, sur les deux côtés, éclairent, s'il ne fait pas encore jour, avec des flambeaux. Des valets de garde-robe apportent le reste de l'habillement ; le grand maître de garde-robe passe au roi la veste et le justaucorps, lui attache le cordon bleu, lui agrafe l'épée ; puis un valet apporte plusieurs cravates dans une corbeille, et le maître de garde-robe met au roi celle que le roi choisit. Un autre valet apporte trois mouchoirs dans une soucoupe, et le grand maître de garde-robe offre la soucoupe au roi, qui choisit. Enfin on présente au roi son chapeau, ses gants et sa canne.

Le roi vient alors à la ruelle de son lit, s'agenouille sur un carreau et fait sa prière. Tous les ecclésiastiques se mettent à genoux, les cardinaux sans carreaux, tous les laïques demeurent debout, pendant qu'un aumônier à voix basse prononce l'oraison *Quaesumus, Deus omnipotens*. Cela fait, le roi prescrit l'ordre de la journée, et passe avec les premiers de sa cour dans son cabinet.

D'après SAINT-SIMON

MISÈRE DE LA FRANCE EN 1693

À LOUIS XIV

Vos peuples meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée ; les villes et la campagne se dépeuplent ; tous les métiers languissent et ne nourrissent plus les ouvriers. Tout commerce est anéanti. Par conséquent, vous avez détruit la moitié des forces réelles du dedans de votre État, pour faire et pour défendre de vaines conquêtes au dehors. Au lieu de tirer de l'argent de ce peuple, il faudrait lui faire l'aumône, et le nourrir. La France entière n'est plus qu'un grand hôpital désolé et sans provisions. La noblesse, dont tout le bien est en décret, ne vit plus que de lettres d'État. Vous êtes importuné de la foule des gens qui demandent et qui murmurent. C'est vous-même, sire, qui vous êtes attiré tous ces embarras ; car, tout le royaume ayant été ruiné, vous avez tout entre vos mains, et personne ne peut plus vivre que de vos dons. Voilà ce grand royaume si florissant, sous un roi qu'on nous dépeint tous les jours comme les

délices du peuple, et qui le serait en effet, si les conseils des flatteurs ne l'avaient point empoisonné ! Le peuple même (il faut tout dire), qui vous a tant aimé, qui a eu tant de confiance en vous, commence à perdre l'amitié, la confiance et même le respect. Vos victoires et vos conquêtes ne le réjouissent plus : il est plein d'aigreur et de désespoir. La sédition s'allume peu à peu de toutes parts. Ils croient que vous n'avez aucune pitié de leurs maux, que vous n'aimez que votre autorité et votre gloire. Si le roi, dit-on, avait un cœur de père pour son peuple, ne mettrait-il pas plutôt sa gloire à leur donner du pain, et à les faire respirer après tant de maux, qu'à garder quelques places de la frontière qui causent la guerre ? Quelle réponse à cela, sire ?

Mais, pendant qu'ils manquent de pain, vous manquez vous-même d'argent, et ne voulez pas voir l'extrémité où vous êtes réduit. Parce que vous avez toujours été heureux, vous ne pouvez vous imaginer que vous cessiez jamais de l'être. Vous craignez d'ouvrir les yeux ; vous craignez qu'on ne vous les ouvre ; vous craignez d'être réduit à rabattre quelque chose de votre gloire. Cette gloire, qui endurcit votre cœur, vous est plus chère que la justice, que votre propre repos, que la conservation de vos peuples, qui périssent tous les jours des maladies causées par la famine, enfin que votre salut éternel, incompatible avec cette idole de gloire.

Voilà, sire, l'état où vous êtes. Vous vivez comme ayant un bandeau fatal sur les yeux. Il y a longtemps que Dieu tient le bras levé sur vous ; mais il est lent à vous frapper, parce qu'il a pitié d'un prince qui a été toute sa vie obsédé de flatteurs. Il saura bien séparer sa cause juste d'avec la vôtre qui ne l'est pas, et vous

humilier pour vous convertir, car vous ne serez chrétien que dans l'humiliation. Vous rapportez tout à vous, comme si vous étiez le Dieu de la terre, et que le reste n'eût été que pour vous être sacrifié. C'est au contraire vous que Dieu n'a mis au monde que pour votre peuple. Mais, hélas ! vous ne comprenez point ces vérités : comment les goûteriez-vous ?

FÉNELON

III

LE XVIII^e SIÈCLE

PENDANT la minorité de Louis XV, la Régence (1715-23) fut une époque de réaction complète contre le gouvernement de Louis XIV. L'Écossais Law ne put sauver la France de sa pitoyable situation financière. A l'extérieur, la France se rapprocha de son ennemie, l'Angleterre, et se sépara de sa nouvelle alliée, l'Espagne.

Sous le court ministère du duc de Bourbon (1723-6) Louis XV épousa Marie Leczinska, fille du roi détrôné de Pologne. L'ancien précepteur du roi, Fleury, évêque de Fréjus, remplaça le duc de Bourbon. Son ministère de dix-sept années est caractérisé à l'intérieur par une sévère économie, à l'extérieur par la paix à tout prix.

La paix fut troublée en 1733 par la Succession de Pologne. Fleury déclara la guerre à l'Autriche. Après de grands succès en Italie, cette guerre finit en 1738. Stanislas Leczinski obtint la Lorraine, qui devait après lui revenir à la France. Cette époque fut la plus heureuse pour la France au dix-huitième siècle ; elle redevint prospère; elle retrouva de l'influence en Europe.

Mais Fleury ne sut pas l'empêcher de prendre part à la guerre de la Succession d'Autriche, qui, en 1740, mit toute l'Europe en feu. La France se mit à la tête d'une ligue qui voulait démembrer l'Autriche soutenue par l'Angleterre. La guerre fut d'abord heureuse

pour la France ; mais ses armées éprouvèrent un désastre en Bohême ; le roi de Prusse, Frédéric II, fit défection ; tous les alliés de la France l'abandonnèrent, et elle vit la coalition se reformer contre elle. Fleury mourut sur ces entrefaites (1743).

La France, réduite à défendre ses frontières, résista victorieusement ; la victoire de Fontenoy lui donna la Belgique, elle remporta de grands succès en Italie et dans les Indes ; mais le traité d'Aix-la-Chapelle, qui termina la guerre en 1748, lui enleva le fruit de ses victoires.

La paix d'Aix-la-Chapelle ne fut qu'une trêve dans la rivalité maritime et coloniale de la France et de l'Angleterre. Dupleix était sur le point de donner l'Inde à la France : l'Angleterre déclara la guerre, mais fut d'abord vaincue à Minorque (1756). Louis XV compliqua cette guerre maritime d'une guerre continentale pour aider Marie-Thérèse contre Frédéric II. Durant sept ans (1757-63) le roi de Prusse triompha de tous ses ennemis ; les Français essuyèrent le désastre de Rosbach. Pendant ces années, l'Angleterre détruisit les flottes françaises et conquit toutes les colonies françaises, l'Inde malgré Lally-Tollendal, le Canada malgré Montcalm.

Choiseul fut premier ministre de 1758 à 1770. Il reconstitua l'armée, la marine, les alliances, réunit à la France la Lorraine et la Corse. Mais il fut disgracié en 1770. Enfin Louis XV mourut en 1774, laissant le pays déconsidéré au dehors, démoralisé et ruiné au dedans.

Le jeune roi qui, à 20 ans, succédait à son grand-père sous le nom de Louis XVI, se sentait au-dessous

de sa tâche et ne demandait qu'à suivre un conseiller honnête et sûr. Mais il n'était pas assez fort pour combattre la résistance que faisaient les privilégiés aux réformes proposées par Turgot (1774-6). Il appela donc aux affaires un banquier suisse, Necker (1778-81), qui administra bien les finances, mais qui, lui aussi, dut se retirer devant l'hostilité de la cour. Dès lors, tous les abus refleurirent. Trop tard (1788), Louis XVI rappela Necker ; le Trésor était ruiné. Il n'y avait d'autre issue que la convocation des États généraux. Ils se réunirent le 5 mai 1789 : la Révolution devait éclater sur la question financière.

On l'attendait. L'état politique et social de la France avait cessé de répondre aux besoins et aux idées de la bourgeoisie et du peuple, qui formaient la grande partie de la nation.

Dès le début du siècle Montesquieu raille tous les abus de l'ancien régime. Voltaire aussi attaque les abus, l'iniquité de la justice. Il s'en prend surtout à l'Église fanatique et persécutrice. Vers le milieu du siècle les Encyclopédistes attaquent non seulement l'Église et le régime despotique, mais le principe même de la monarchie. Rousseau pose en principe la souveraineté populaire.

Les hommes de la Révolution vont appliquer les théories des philosophes, proclamer les droits de l'homme. L'homme, naturellement raisonnable et bon, a été rendu méchant et malheureux par les institutions qui l'oppriment. Il suffira, pense-t-on, de changer ces institutions pour régénérer l'homme et la société.

La Peste de Marseille (1720)

Déjà, en 1719, la peste régnait à Marseille. La saleté des rues, l'infection des fanges accumulées dans le port, la misère des pauvres mal nourris, tout dans la ville favorisait les progrès de la contagion apportée, dit-on, par un navire marchand venu de Smyrne.

Rien de plus lugubre que l'aspect de cette ville.... Sur les places désertes, des bûchers par lesquels on croyait purifier l'air, l'incendiaient, aggravaient les lourdes chaleurs d'août, jetant au loin de sinistres lueurs. Par les rues circulaient des ombres ridicules et lugubres, les médecins, dans le costume étrange qu'ils avaient inventé, et qui n'exprimait que trop l'excès de leur peur. Montés sur des patins de bois, couvrant leurs bouches et leurs narines, serrés dans une toile cirée, comme des momies égyptiennes, ils étaient effrayants à voir. Ces précautions leur servaient peu, car de quarante qu'on envoya de Paris, trente moururent.

Dans la fuite générale des fonctionnaires, rien de plus glorieux que la conduite de l'évêque Belzunce et des échevins. Ces fermes magistrats eux-mêmes, l'épée à la main, menaient les enterreurs dans les maisons des morts et les forçaient de travailler. L'évêque, bon, vaillant, généreux, se multiplia, fut partout pour encourager, soutenir, et avec lui nombre de religieux qui s'immolèrent, vrais martyrs de la charité.

Un autre volontaire, immortel, dont le nom ira d'âge

en âge, c'est le chevalier Roze, intrépide, inventif, et homme aussi d'exécution. Il donna sa fortune, donna mille fois sa vie à des dangers terribles où tous périrent. Il en revint.

Une chose effroyable éclata le 20 août. Tout se remplit de spectres ambulants. Nouveau malheur. Ces abandonnés, qui ne rentraient plus dans leurs maisons pleines de morts, restaient la nuit exposés aux froides rosées du brutal climat de Provence. La mort était certaine. Ils demandaient d'être reçus la nuit, par charité, dans les églises qui les eussent abrités du vent. Mais le clergé, l'évêque, eurent scrupule de les profaner en y recevant ces malades qui bientôt devenaient des morts. Donc, nul abri que l'auvent fortuit de certaines boutiques, le dessous de quelques balcons.

Mais les propriétaires ne leur accordaient même pas cette faible hospitalité. Même le banc devant la porte, sans abri, on l'interdisait. Repoussés, ils restaient donc au milieu des places, couchés sur le pavé dans les froides nuits, les mourants près des morts. Parfois on rencontrait, appuyée contre un mur, une figure immobile, un corps pris par la mort dans cette attitude même, qui semblait méditer sur son triste abandon.

Le premier soin du gouvernement, dès l'origine, devait être de créer nombre de petits hôpitaux, de pavillons bien isolés où la foule se fût divisée. Il les fallait surtout abrités du vent aigre qui tuait sans rémission. Les tentes que la ville dressa d'abord hors de ses murs, dans une exposition très froide, livraient précisément les malades à son influence. Ils aimaient mieux rentrer mourir au centre de la contagion. La masse vint se concentrer dans l'ancien hôpital. On se

battait aux portes pour y entrer. Nul n'en sortait vivant. Ceux qui y soignaient les malades, les voyant mourir tous, se firent peu de scrupule d'accélérer cette mort incurable. L'infirmier devint assassin.

La mort allait si vite et il y avait tant de corps à enterrer qu'on songeait à peine aux vivants. La sépulture était la grande affaire publique. Les échevins durent faire *la presse* dans les hommes forts du petit peuple, et, bon gré, mal gré, leur faire enlever les corps. La foule avait horreur de ces hommes utiles, les maudissait comme la mort elle-même, injuriait ces *corbeaux*. Ils désertaient. Il fallut implorer l'assistance des galériens. N'ayant nulle force militaire (car la garnison s'enfermait), on ne pouvait surveiller, fermement contenir ces hommes dangereux ; Marseille acceptait un fléau plus terrible que la peste elle-même. Corrompus et féroces, dans l'échappée sauvage d'une liberté imprévue, deux mois durant ils donnèrent un spectacle effrayant, *le règne des forçats*.

Plus de fers, plus de nerf de bœuf. Et la ville à discrétion. Le droit d'entrer partout. Ils enlevaient, pêle-mêle avec les corps, ce qui leur convenait.

On tirait les morts avec des crocs de fer. On les jetait par la fenêtre du quatrième étage la tête en bas, au tombereau. Une mère venait de perdre sa fille, jeune enfant. Elle eut horreur de voir ce pauvre petit corps précipité ainsi, et, à force d'argent, elle obtint qu'on la descendît. Dans le trajet, l'enfant revient, se ranime. On la remonte ; elle survit. Si bien qu'elle fut l'aïeule de notre savant M. Brun, auteur de l'excellente histoire du port.

Le 2 septembre, un grand coup de mistral frappa, et

tout ce qui languissait dans les rues fut terrassé, ne se releva pas. Dès lors on meurt en masse, à mille par jour. Les enterreurs sont débordés, perdent la tête. Il faut prendre un violent parti, abréger. On force les églises, on crève les caveaux, on les comble de corps mêlés de chaux. Puis scellés hermétiquement. Tout le reste aux fosses communes.

Le danger le plus grand était un tas de deux mille corps qu'on avait abandonnés sur une esplanade. Que faire ? comment détruire cela ?

Par bonheur, le chevalier Roze savait qu'en dessous les vieux bastions étaient creux jusqu'au niveau du flot. Il fit percer la voûte. Puis, à la tête de soldats intrépides et d'une bande de cent forçats, il poussa en trente minutes la masse hideuse au gouffre. Tous ceux qui mirent la main à cette œuvre de délivrance le payèrent de leur vie, moins Roze et deux ou trois qui survécurent.

La peste recula dès ce jour.

MICHELET, *Histoire de France*

BATAILLE DE FONTENOY (1745)

L'Angleterre, après la chute de Walpole, s'était mise du côté de l'Autriche, et avait envoyé une armée pour défendre la Belgique, gouvernée, depuis l'an 1714, *par la maison d'Autriche. C'est sur cette armée anglaise que les Français, sous la conduite de Maurice de Saxe, remportèrent la victoire de Fontenoy. Louis XV était venu y assister.*

Le 11 mai, de bonne heure, le brouillard s'étant élevé, notre artillerie tirait déjà. Le roi était placé

un peu haut et près d'un moulin, de manière à voir sans danger. Couvert de sa maison, de ses canons à lui, il était gai. Et, dans ce groupe de seigneurs, de ministres qui l'entouraient, pendant que le Dauphin priait tout bas sans doute, il se mit à chanter et à faire chanter une chanson, trop gaie, de corps de garde. Cela ne parut pas humain, au moment d'une si grande destruction d'hommes.

Les Anglais, Hollandais, Hanovriens regardaient cependant comment percer à nous. Il fallait franchir les ravins ; puis on était en face de trois redoutes, de Barry sur la droite regardant les Anglais, d'Antoing à gauche et Fontenoy au centre. Dans ces redoutes tonnaient cent vingt canons. L'embarras cependant pour Cumberland n'était pas médiocre de s'être avancé là, si près du roi de France, nez à nez, et de reculer. Le prix était grand. Non pas Tournai, mais le roi même. Pour qui se souvenait de Poitiers, de Pavie, de nos rois prisonniers, cette présence de Louis XV était une grande tentation.

Il y avait des gens acharnés. De même que chez nous la brigade irlandaise flairait le sang anglais, dans les rangs anglais le refuge, les fils des protestants altérés de combat auraient donné leur vie pour prendre le petit-fils de Louis XIV. Ces gens-là les premiers durent voir où il fallait frapper.

Entre Fontenoy, Barry, il y avait du vide, et nos lignes bâillaient. Franchir le ravin sous le feu, puis en courant passer à travers les boulets croisés de Barry et de Fontenoy, ce n'était pas chose impossible. Mais il n'y avait guère de retour, ayant le ravin derrière soi, peu de chance de le repasser. Il fallait avancer,

dépasser les canons, les laisser derrière (inutiles). Alors on perçait notre armée, on la coupait en deux et l'on prenait le roi de France ainsi que le Prince Noir prit Jean.

Et cela se fit presque. Le ravin fut passé. Et l'on passa encore les deux colonnes sous la grêle. Cette grêle elle-même fit serrer les Anglais, les massa en une colonne. Nos canons dépassés derrière ne tiraient plus, et les petites pièces que traînait l'ennemi, de moment en moment, de la colonne ouverte, vomissaient le fer et le feu. Elle avançait et faisait quelques pas. Six heures durant, elle avança.

Maurice, tremblant pour le roi, commençait à effectuer la retraite. Mais plusieurs ne voulaient pas se retirer. Nos Irlandais frémissaient de fureur.

Ce spectacle terrible, et rapproché du roi, le fit suer à grosses gouttes, dit le témoin, son valet de chambre. Au moulin, il était en vue, des boulets arrivaient et le passaient parfois. Il descendit plus bas. Tous, autour de lui, furent émus. Les uns disaient que si le roi mettait en sûreté sa tête sacrée, on pourrait disposer de ce gros corps qui le gardait. Que le roi prît part au combat, nul n'en avait même l'idée.

Nos Français avec leurs idées du roi vaillant à la François I^er^, comprenaient peu cette sagesse. Ils l'appelaient "Louis du moulin." Beaucoup regardaient de travers ce moulin qui paralysait les six mille hommes de la maison du roi, qui gardait ses canons, si nécessaires alors. En les faisant tirer, on avait chance encore. Cela crevait les yeux, et chacun le disait. Mais le roi ne l'entendait pas. Richelieu hasarda de dire "qu'il faudrait des canons.—Où les prendre?

dit un courtisan. — Tout près. Je viens d'en voir. — Oui, mais le maréchal défend que l'on y touche. — Le roi peut l'ordonner."

Là-dessus, grand silence. Alors, timidement (non sans effort, et d'un véritable courage), Richelieu, risquant sa fortune, demanda si Sa Majesté voudrait envoyer ses canons.

Le roi parut troublé. Il hésita, puis consentit, ne pouvant guère faire autrement. Ces canons, à l'instant traînés devant la masse anglaise, tirés à quelques pas, y firent une horrible trouée. Le roi y lâcha sa maison. Tous se lancèrent, même les pages. D'autre part, Maurice avait pu enfin faire parvenir aux corps isolés un ordre de charger d'ensemble. La colonne, qui en six heures devait avoir perdu beaucoup, sous le canon tiré de près, n'était plus que de dix mille hommes, et, sous la charge, elle fondit.

MICHELET, *Histoire de France*

L'AFFAIRE DES CALAS

Le père Calas, protestant zélé, était marchand d'indiennes établi depuis quarante ans à Toulouse. Son fils aîné, Marc-Antoine, jeune homme d'un caractère très sombre, arrêté court, à cause de son protestantisme, dans sa carrière d'avocat, tomba dans une profonde mélancolie, et se suicida le 13 *octobre* 1761. *Le bruit se répand que Marc-Antoine avait voulu se faire catholique : les voisins accusent les parents d'avoir étranglé leur fils. Toute la famille fut arrêtée, et après une longue détention jugée. Malgré l'absence totale de preuves, le vieux Calas fut déclaré coupable* (9 *mars* 1762), *et condamné à subir la question*

ordinaire et extraordinaire, à être rompu vif, puis jeté dans un bûcher. L'exécution eut lieu le lendemain, le vieillard ne cessant jusqu'au dernier moment de protester de son innocence.

Un Marseillais qui avait vu l'exécution de Calas, en parla en mars à Voltaire. Il sauta d'indignation. Le petit Donat Calas était à Genève. Il le vit, le fit parler. Puis il écrivit à sa veuve, lui demandant si elle signerait, au nom de Dieu, que Calas était mort innocent. " Elle n'hésita pas, dit-il. Je n'hésitai pas non plus."

Voilà qui est admirable. Voltaire n'est pas un héros. Et pourtant, à l'imprévu, il fait la terrible entreprise de réhabiliter Calas, c'est-à-dire de déshonorer le parlement de Toulouse, c'est-à-dire de braver, blesser, peut-être, tous les parlements.

Richelieu, quand il lui en parle, demande s'il est devenu fou.

Car quelle arme a-t-il ? Aucune. D'aucune source officielle il n'obtient de renseignements. Les pièces sont sous la clef du parlement de Toulouse. Comment les atteindre là ?

Voltaire avait bien de l'audace. Il écrit à Saint-Florentin, fait semblant d'espérer en lui. Il envoie à ce misérable je ne sais combien de personnes. Tout cela, bien entendu, inutile. Mais l'effet est fort. Le noir coquin voit sur lui l'œil pétillant de Voltaire, et bientôt toute la France va le regarder en face.

" Qu'y faire ? dit-il timidement. C'est l'affaire de la justice. Cela ne me regarde pas."

Ce n'est pas Voltaire seulement qu'il faut admirer ici, c'est la société française. Les Anglais, si méprisants,

doivent ôter leurs chapeaux, et les Allemands, et tous. Ce mouvement électrique n'aurait eu chez nul autre peuple des résultats si rapides. L'étincelle partie de Ferney fait à l'instant un incendie, et point du tout éphémère. Un foyer se crée durable de bonté intelligente, de pitié, d'humanité.

Voltaire commença d'écrire, d'imprimer pour les Calas à Genève. On n'osait encore à Paris. Le parlement de Paris laisserait-il circuler ?

Voltaire l'obtint par un homme dont le nom ne doit pas périr. L'abbé de Chauvelin, infirme, un petit homme bancroche, et qui ne vivait que de lait, n'en était pas moins l'orateur le plus vif du parlement, véhément et intrépide. Dans cette circonstance critique il ne crut pas que le parlement de Paris dût, en se déshonorant, défendre l'ânerie de Toulouse.

Voltaire avait voulu à tout prix que la veuve fût à Paris. Elle hésitait, avait peur. Ses deux filles étaient au couvent, et l'on pouvait les maltraiter. Mais on lui dit que c'était son devoir d'aller. Elle alla.

Il était temps. Déjà ceux de Toulouse demandaient à Saint-Florentin son arrestation. Dès qu'elle était à Paris, cela devenait impossible. Tous l'entourent, tous sont pour elle. Cette dame intéressante et si noble dans son deuil—quoi ! c'est là une marchande ? quoi, c'est une protestante ?... Que de préjugés effacés !

Saint-Florentin, lâchement, devant cet effet public, fait son compliment à Voltaire, dit s'intéresser aux Calas. On eût voulu seulement avoir le temps d'arranger contre Voltaire une machine, un petit baril de poudre qu'on aurait mis sous Ferney.

Cependant le parlement de Toulouse, pour excuser

la sentence de Calas, veut faire un second Calas. " Oui, dit-il, les protestants égorgent leurs propres enfants. On va vous en donner la preuve." (Oct. 1762.)

Deux années auparavant, l'évêque de Castres avait pris une enfant à la famille protestante des Sirven. Cette enfant, devenue folle, rendue aux parents, se jeta dans un puits. Une petite amie a vu ses parents qui l'y jetaient. Témoin grave qui, plus tard, avoue avoir dit cela pour avoir des confitures. Le parlement de Toulouse, sans autre témoin, sans preuves, condamne à mort les Sirven. Ces pauvres gens, en décembre, par les neiges des Cévennes, s'enfuient : un matin tombent à Ferney.

Nouvelle secousse d'horreur. Toute l'Europe fut émue, vint voir ces infortunés, les Calas et les Sirven. Voltaire nourrissait tout cela, les abritait, les présentait à la foule des grands seigneurs, des gens influents qui venaient. De l'Angleterre, de la Russie, on souscrit pour les Calas. La France seule tardera-t-elle à se déclarer ? Le grand conseil est parvenu à arracher enfin les pièces au parlement de Toulouse. Le premier mars 1763, le bureau des cassations déclare la requête admissible. Le 7 mars, la cassation est prononcée. Et le 8, madame Calas est à Versailles.

Partout bien reçue. Les portes sont ouvertes à deux battants. Le dimanche où l'on est admis à voir dans la galerie le roi qui va à la messe, elle est là avec ses filles. Grand spectacle. Ces trois simples femmes, avec leurs cornettes noires, leur deuil, c'est la Révolution.

Qu'en dit là-haut le grand roi, au plafond de la galerie, qui dans sa main immobile, sur l'hérésie

terrassée, balance les Foudres de Lebrun ? Les pauvres victimes, à Versailles, dans leur modestie muette, n'en sont pas moins la victoire de la justice éternelle.

Il fallut du temps encore. Ce ne fut que le 7 mars 1765, trois ans, jour pour jour, après l'arrêt de Calas, qu'il fut déclaré innocent.

Le parlement de Toulouse n'obéit pas, n'effaça pas de ses registres le jugement de Calas. Ce qui exprime à merveille l'orgueil sanguinaire de ce corps et la barbarie du temps, c'est qu'il fallut payer très cher l'huissier qui faisait la signification au parlement de Toulouse. L'huissier croyait risquer sa vie.

Voltaire ne fut pas d'avis qu'on poussât plus loin les choses. La victoire était énorme, la mieux gagnée qui fut jamais. Les protestants, dès ce jour, ont été sauvés. Ce que la ligue de l'Europe n'a pu, en trente ans de guerre, arracher de Louis XIV, Voltaire l'a fait sous Louis XV avec quelques mains de papier.

MICHELET, *Histoire de France*

TURGOT MINISTRE

Homme de génie et homme de bien, Turgot (1727-81) *a sa place marquée parmi ces rares ministres qui se sont appliqués avec courage et désintéressement à la réforme d'abus oppressifs et à l'amélioration du sort des peuples. Conseiller en* 1752, *maître de requêtes l'année suivante, il devint en* 1761 *intendant de Limoges où il commença à réaliser les innovations qu'il avait longtemps méditées, supprima les corvées, ouvrit des routes, creusa des canaux, encouragea l'agriculture, assura au peuple, en cas*

d'épidémie, les soins de médecins éclairés, etc. En 1774 *Louis XVI l'appela au contrôle général. Mais les larges réformes qu'il voulait mener à bien ne pouvaient manquer de soulever contre lui toutes les classes privilégiées : il fut renvoyé en* 1776, *et vécut désormais dans la retraite, uniquement occupé de sciences et de littérature.*

La mémorable scène entre Turgot et Louis XVI est bien connue. Le jeune roi lui pressa les mains, lui dit qu'il entrerait dans toutes ses vues, promit qu'il aurait du courage. Tous deux furent très émus. Turgot, en sortant, écrivit la belle lettre où il dit tout l'esprit de son ministère : " Ni surcharge d'impôt, ni banqueroute, ni emprunt ; *la seule économie* et *la production* augmentée. Il pressent les obstacles, prédit presque son sort.

Dans la réalité, il n'y avait qu'un moment, cette première jeunesse du roi dans ses vingt ans. Soulevé au-dessus de sa lourde nature par un élan sanguin de cœur, de sensibilité, dès vingt-cinq ou trente ans, Louis XVI devait retomber. Turgot, en trois années, voulut faire sa révolution.

Il y avait en France un misérable prisonnier, le blé, qu'on forçait de pourrir au lieu même où il était né. Chaque pays tenait son blé captif. Les greniers de la Beauce pouvaient crever de grains ; on ne les ouvrait pas aux voisins affamés. Chaque province, séparée des autres, était comme un sépulcre pour la culture découragée. Mais le peuple ignorant des localités y tenait. Plus la production semblait faible, plus le peuple avait peur de voir partir son blé. Ces paniques faisaient des émeutes. Pour relever l'agriculture par

la circulation des grains, leur libre vente, il fallait un gouvernement fort, hardi.

Turgot, entrant au ministère, se mettant à sa table, à l'instant prépare et écrit l'admirable ordonnance de 5 septembre, noble, claire, éloquente. C'est la *Marseillaise* du blé. Donnée précisément la veille des semailles, elle disait à peu près : " Semez, vous êtes sûrs de vendre. Désormais vous vendrez partout." Mot magique, dont la terre frémit. La charrue prit l'essor, et les bœufs semblaient réveillés.

C'est là-dessus qu'avait compté Turgot, et plus encore que sur l'économie. Si la culture doublait d'activité, si le blé, si le vin, roulant d'un bout à l'autre du royaume, récompensaient leurs producteurs, la richesse allait croître énormément. L'État était sauvé.

Ce n'était pas tout dans son plan. A la seconde année, Turgot déchaînait l'industrie, qui, libre tout à coup, allait décupler d'énergie, de volonté, d'effort. L'ouvrier fainéant, languissant chez un maître, allait, devenant maître, travailler nuit et jour. Heureux d'avoir à lui son métier, son foyer, bientôt une famille. Il n'enchérirait pas à plaisir, donnerait à bon marché tant de choses nécessaires à tous.

A la troisième année, Turgot devait fonder l'instruction.

Donc, *Culture affranchie* (1775), *Industrie affranchie* (1776), et *Raison affranchie* (1777).—Voilà tout le plan de Turgot.

MICHELET, *Histoire de France*

Les Finances à la Fin du XVIII^e Siècle

La seule mesure aux dépenses était la bonté du roi. Trop sensible pour refuser, pour affliger ceux qu'il voyait, il se trouvait en réalité dans leur dépendance. A la moindre velléité d'économie, on était triste, on le boudait. Il lui fallait bien se rendre. Plusieurs étaient plus hardis ; ils parlaient haut, fort et ferme, remettaient le roi à sa place. M. de Coigny refusa de se prêter à l'économie qu'on eût voulu faire d'un de ses gros traitements ; il fit une scène à Louis XVI, s'emporta. Le roi plia les épaules, ne répondit rien. Il dit le soir : " Vraiment, il m'aurait battu, que je l'aurais laissé faire."

Il n'est pas de grande famille faisant quelque perte, point de mère illustre mariant sa fille, son fils, qui ne tire argent du roi.. Ces grandes familles concourent à l'éclat de la monarchie, elles font la splendeur du trône, etc. etc. Le roi signe tristement, et copie dans son livre rouge : " A madame . . ., 500,000 livres." — La dame porte au ministre : " Je n'ai pas d'argent, madame." Elle insiste, elle menace, elle peut nuire, elle a du crédit chez la reine. Le ministre finit par trouver l'argent. La seule difficulté, c'est qu'indépendamment des *pauvres privilégiés* qui sont à Versailles, il y a une autre classe, non moins noble, et bien plus nombreuse, les *pauvres privilégiés* de province, qui n'ont rien, disent-ils ; ils percent l'air de leurs cris . . . Ceux-là, bien avant le peuple, commenceront la Révolution.

Le plus choquant du système, c'était la bonté, la

facilité du roi, des fermiers généraux. D'une part, le roi, de l'autre, les trente rois de la finance, donnaient (ou vendaient à bon compte) les exemptions d'impôts ; le roi faisait des nobles ; les fermiers généraux se créaient des employés fictifs qui, à ce titre, étaient exempts. Ainsi, le fisc travaillait contre lui-même ; en même temps qu'il augmentait la somme à payer, il diminuait le nombre de ceux qui payaient ; le poids pesant sur moins d'épaules allait s'appesantissant.

Les deux ordres privilégiés payaient ce qui leur plaisait ; le clergé, un don gratuit imperceptible ; la noblesse contribuait pour certains droits, mais selon ce qu'elle voulait bien déclarer ; les agents du fisc, chapeau bas, enregistraient, sans examen, sans vérification. Le voisin payait d'autant plus.

Si c'était par la conquête, par la tyrannie d'un maître, que ce peuple périssait, il se résignerait encore. Il périt par la bonté !—Il souffrirait peut-être la dureté d'un Richelieu ; mais comment supporter la bonté, la sensibilité des financiers, la philanthropie des fermiers généraux ?

MICHELET, *Histoire de France*

LA FOI NOUVELLE AU MILIEU DU XVIII^e^ SIÈCLE

Il est donc vrai que l'homme est le roi de la terre qu'il habite. Quoi ! je puis observer, connaître les êtres et leurs rapports, je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu ; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne ; je puis aimer le bien, le faire ; et je me comparerais aux bêtes ! Ame abjecte, c'est ta triste philosophie qui te rend semblable

à elles ! Pour moi, si j'avais à choisir ma place dans l'ordre des êtres, que pourrais-je choisir de plus que d'être homme ?

Mais quand, pour connaître ensuite ma place individuelle dans mon espèce, j'en considère les divers rangs et les hommes qui les remplissent, que deviens-je ? Quel spectacle ! Où est l'ordre que j'avais observé ? Le tableau de la nature ne m'offrait qu'harmonie et proportions, celui du genre humain ne m'offre que confusion, désordre ! Le concert règne entre les éléments, et les hommes sont dans le chaos ! Les animaux sont heureux ; leur roi seul est misérable !

C'est l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux et méchants. Nos chagrins, nos soucis, nos peines, nous viennent de nous. Le mal moral est incontestablement notre ouvrage, et le mal physique ne serait rien sans nos vices, qui nous l'ont rendu sensible. Combien l'homme vivant dans la simplicité primitive est sujet à peu de maux ! Si nous nous contentions d'être ce que nous sommes, nous n'aurions point à déplorer notre sort ; mais pour chercher un bien-être imaginaire, nous nous donnons beaucoup de maux réels. Homme, ne cherche plus l'auteur du mal : cet auteur, c'est toi-même. Il n'existe point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu souffres, l'un et l'autre te vient de toi. Otez nos funestes progrès, ôtez nos erreurs et nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, et tout est bien.

Le premier qui ayant enclos un terrain s'avisa de dire : *Ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères

et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui arrachant les pieux ou comblant les fossés eût crié à ses semblables : " Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne ! "

Tout n'est que folie et contradiction dans les institutions humaines. O homme ! resserre ton existence au dedans de toi, et tu ne seras plus misérable. Reste à la place que la nature t'assigne dans la chaîne des êtres, rien ne t'en pourra faire sortir ; ne regimbe point contre la dure loi de la nécessité, et n'épuise pas, à vouloir lui résister, des forces que le ciel ne t'a point données pour étendre ou prolonger ton existence, mais seulement pour la conserver comme il lui plaît et autant qu'il lui plaît. Ta liberté, ton pouvoir, ne s'étendent qu'aussi loin que tes forces naturelles, et pas au delà ; tout le reste n'est qu'esclavage, illusion, prestige.

Quand une fois les coutumes sont établies et les préjugés enracinés, c'est une entreprise dangereuse et vaine de vouloir les réformer ; le peuple ne peut pas même souffrir qu'on touche à ses maux pour les détruire, semblable à ces malades stupides et sans courage qui frémissent à l'aspect du médecin.

Ce n'est pas que, comme quelques maladies bouleversent la tête des hommes et leur ôtent le souvenir du passé, il ne se trouve quelquefois dans la durée des États des époques violentes où les révolutions font sur les peuples ce que certaines crises font sur les individus, où l'horreur du passé tient lieu d'oubli, et

où l'État, embrasé par les guerres civiles, renaît pour ainsi dire de sa cendre, et reprend la vigueur de la jeunesse en sortant des bras de la mort.

Tout au contraire des autres administrations où un être collectif représente un individu, dans la monarchie un individu représente un être collectif. Ainsi la volonté du peuple, et la volonté du prince, et la force publique de l'État, et la force particulière du gouvernement, tout répond au même mobile, tous les ressorts de la machine sont dans la même main, tout marche au même but.

Mais s'il n'y a point de gouvernement qui ait plus de vigueur, il n'y en a point où la volonté particulière ait plus d'empire et domine plus aisément les autres : tout marche au même but, il est vrai ; mais ce but n'est point celui de la félicité publique, et la force même de l'administration tourne sans cesse au préjudice de l'État.

Les rois veulent être absolus, et de loin on leur crie que le meilleur moyen de l'être est de se faire aimer de leurs peuples. Cette maxime est très belle, et même très vraie à certains égards : malheureusement on s'en moquera toujours dans les cours. La puissance qui vient de l'amour des peuples est sans doute la plus grande ; mais elle est précaire et conditionnelle ; jamais les princes ne s'en contenteront. Les meilleurs rois veulent pouvoir être méchants s'il leur plaît, sans cesser d'être les maîtres. Leur intérêt personnel est premièrement que le peuple soit faible, misérable, et qu'il ne puisse jamais leur résister.

On a rendu les couronnes héréditaires dans certaines

familles ; et l'on a établi un ordre de succession qui prévient toute dispute à la mort des rois ; c'est-à-dire que substituant l'inconvénient des régences à celui des élections, on a préféré une apparente tranquillité à une administration sage, et qu'on a mieux aimé risquer d'avoir pour chefs des enfants, des monstres, des imbéciles, que d'avoir à disputer sur le choix des bons rois.

Tout concourt à priver de justice et de raison un homme élevé pour commander aux autres. On prend beaucoup de peine, à ce qu'on dit, pour enseigner aux jeunes princes l'art de régner : il ne paraît pas que cette éducation leur profite. Et si l'éducation royale corrompt nécessairement ceux qui la reçoivent, que doit-on espérer d'une suite d'hommes élevés pour régner. C'est donc bien vouloir s'abuser que de confondre le gouvernement royal avec celui d'un bon roi. Pour voir ce qu'est ce gouvernement en lui-même, il faut le considérer sous des princes bornés ou méchants ; car ils arriveront tels au trône, ou le trône les rendra tels.

Extraits de J.-J. ROUSSEAU

IV

LA RÉVOLUTION ET LE DIRECTOIRE

LE gouvernement, ne trouvant plus d'argent même pour les dépenses les plus urgentes, se vit dans la nécessité de demander une solution à la nation en convoquant ses représentants. C'est de là qu'est sortie la réunion des États généraux. Mais la nation, en échange des services qu'on lui demande, voudra obtenir quelques compensations et s'assurer pour l'avenir des garanties durables. Ces garanties, elle va les énumérer dans les *cahiers de doléances*, longuement élaborés dans toute la France avant la réunion solennelle du 5 mai 1789.

Cette réunion se fit à Versailles. Après un défilé général des représentants de la nation, après le discours du roi à la séance d'ouverture, les difficultés commencèrent sur l'importante question du *vote par ordre ou par tête.* Il y avait 291 députés du clergé et 270 de la noblesse ; les députés du tiers état étaient au nombre de 584. Si chaque ordre formait une assemblée distincte et votait à part, les privilégiés auraient deux votes et le tiers un seul ; si au contraire tous les députés siégeaient ensemble et votaient par tête, les partisans des réformes auraient la majorité. Les députés du Tiers se refusèrent donc à délibérer séparément, et ils invitèrent, mais en vain, leurs collègues à venir se

joindre à eux dans la salle commune. Enfin, après six semaines d'attente inutile, ils résolurent d'agir seuls, constitués en *Assemblée nationale.* Le roi fit alors fermer la grande salle où ils délibéraient. Mais les députés ne s'intimidèrent pas, et se réunirent dans une salle voisine qui servait à un jeu de paume : là, ils jurèrent tous de ne pas se séparer avant d'avoir donné une Constitution à la France, et s'appelèrent dès lors eux-mêmes Assemblée nationale constituante.

Le 23 juin, dans la grande salle, le roi ordonna à chacun des trois ordres de se retirer dans une salle particulière ; le clergé et la noblesse obéirent ; les députés du Tiers refusèrent, et Louis XVI, avouant son impuissance, " Eh bien, dit-il, puisqu'ils ne veulent pas s'en aller, qu'on les laisse ! " A partir de ce moment la fusion des trois ordres s'opéra progressivement.

Le roi, cependant, voulut s'assurer un recours éventuel à la force armée ; il réunit des régiments étrangers entre Paris et Versailles, et, le 12 juillet, renvoya Necker, le ministre des finances, qui jouissait de la confiance de la nation.

L'orage éclata. Le peuple de Paris vint en aide à l'Assemblée nationale : le 14 juillet il se porta en armes contre la Bastille, et la vieille prison d'État, qui était le symbole même du despotisme, tomba sous ses coups. Les Parisiens, maîtres de la capitale, nommèrent une municipalité, se donnèrent une cocarde, la cocarde tricolore, et créèrent une armée parisienne, la garde nationale, sous les ordres de La Fayette, pour défendre au besoin l'Assemblée contre le roi.

Le serment du jeu de paume et la prise de la Bastille marquent la révolution politique ; la révolution

sociale fut accomplie dans la nuit du 4 août, qui fit disparaître les privilèges des classes. Mais la noblesse résista à ces réformes nécessaires ; l'émigration commença ; les troubles sanglants des 5 et 6 octobre ramenèrent à Paris le roi et l'Assemblée.

L'ancien régime détruit, la Constituante travailla à l'élaboration d'un régime nouveau. L'organisation politique, administrative, judiciaire, ecclésiastique, financière de la France fut entièrement changée. Un enthousiasme général accueillit d'abord ces réformes et éclata dans la fête de la Fédération, qui réunit à Paris, au Champ de Mars, les délégués de la France entière pour célébrer l'anniversaire de la prise de la Bastille. Louis XVI lui-même s'associa à la fête et jura devant le peuple assemblé de respecter la Constitution.

Mais tout s'assombrit bientôt. La mort de Mirabeau (2 avril 1791) enleva à la monarchie constitutionnelle son plus sûr appui. Louis XVI décida de rompre avec l'Assemblée et de rétablir son pouvoir absolu. Poussés par les émigrés, les souverains étrangers se préparaient déja à intervenir en sa faveur : l'Allemagne, la Prusse et l'Autriche prenaient les armes contre la France. Louis XVI s'enfuit des Tuileries dans la nuit du 20 juin 1791, pour aller se mettre à la tête des troupes ; mais, reconnu le 21 juin à Varennes, il fut arrêté et ramené prisonnier à Paris. Rendu ensuite à la liberté, il accepta la Constitution, et l'Assemblée Constituante se sépara le 30 septembre 1791.

L'Assemblée législative qui succéda à la Constituante prépara l'avènement du gouvernement républicain. Dans la nouvelle assemblée, ce furent des républicains

modérés qui dominèrent, Vergniaud, Brissot, Condorcet, Pétion, etc. ; on les appela les *Girondins* parce que leurs chefs étaient les députés de la Gironde.

La Législative eut d'abord à faire face aux dangers du dedans et du dehors ; d'une part, les partisans de l'ancien régime s'agitaient, surtout en Bretagne et en Vendée, où ils étaient soutenus par les *prêtres réfractaires*, ennemis de la Constitution civile du clergé : de l'autre, l'empereur d'Allemagne, le roi de Prusse et le roi de Sardaigne se préparaient à intervenir par les armes.

La guerre, déclarée à l'Autriche le 20 avril 1792, ne fut pas d'abord heureuse. L'armée française, entrée en Belgique, repassa en désordre la frontière, suivie par les Autrichiens. Sous le coup de ces revers, la populace parisienne envahit les Tuileries le 20 juin 1792, accusant Louis XVI d'être en relation avec les rois coalisés. Quelques jours plus tard, les Prussiens envahirent la Lorraine ; leur général, le duc de Brunswick, lança un manifeste insensé, par lequel il menaçait de détruire Paris si Louis XVI était insulté ; le peuple de Paris attaqua de nouveau les Tuileries et y pénétra : le roi se réfugia dans le sein de l'Assemblée (10 août 1792). Cette journée marque la chute de la royauté.

L'Assemblée suspendit le roi de ses fonctions, l'emprisonna dans la tour du Temple, à Paris, et se hâta de convoquer une assemblée nouvelle. En attendant, elle se laissa enlever à elle-même le pouvoir par la Commune de Paris, usurpation qui fut marquée par les horribles *massacres de septembre*. Le 20 septembre, par la victoire de Valmy, Dumouriez obligea les Prussiens à évacuer le territoire national.

Le lendemain se réunissait la *Convention nationale*,

qui, à l'unanimité, abolit la royauté et proclama la République. Trois partis se dessinèrent dans l'assemblée nouvelle : les Girondins, républicains modérés, pleins de défiance contre la multitude, contre la populace de Paris ; les Montagnards, ainsi nommés parce qu'ils siégeaient sur les bancs les plus élevés ; plus passionnés, plus audacieux que les Girondins, ils étaient soutenus par la multitude, par le club des Jacobins ; Danton, Camille Desmoulins, Robespierre, Marat étaient leurs chefs ; enfin la Plaine, composée d'hommes modérés, mais faibles.

Tandis que le vainqueur de Valmy, Dumouriez, conquérait la Belgique par la nouvelle victoire de Jemmapes, la Convention faisait le procès de Louis XVI. On avait trouvé dans une armoire de fer aux Tuileries des preuves manifestes de l'entente du roi avec les émigrés et avec la coalition. Commencé le 11 décembre 1792, le procès se termina par une condamnation à mort : Louis XVI fut exécuté le 21 janvier 1793.

La mort du roi doubla le nombre des coalisés, et les revers commencèrent : la Belgique fut perdue, les frontières envahies, l'insurrection vendéenne fit des progrès ; à la frontière Dumouriez passa dans le camp ennemi. Jamais encore le danger n'avait été aussi grand. Pour le vaincre, la Convention ne pouvait gouverner que par la terreur. Elle établit le tribunal révolutionnaire (19 mars), destiné à juger d'une façon sommaire les citoyens " supects " ; elle institua (6 avril) le *Comité de salut public*, qui devait rechercher à Paris et dans les provinces tous ceux qui pouvaient nuire au gouvernement. Danton fut le membre le plus actif de ce Comité.

Les Girondins s'étaient opposés à l'établissement de ces moyens de gouvernement. Ils luttèrent jusqu'au mois de juin (1793) contre ce qu'ils appelaient " une atteinte au droit des gens." Mais l'opinion publique, excitée par les Jacobins, s'était rangée du côté de la Montagne. L'idole de la foule était alors le sanguinaire Marat, que les Girondins avaient envoyé devant le tribunal révolutionnaire. Il fut absous et porté en triomphe : ce fut la chute de ceux qui l'avaient accusé. Le 2 juin, le peuple de Paris, poussé par Marat et dirigé par Henriot, cerna l'Assemblée et demanda, canons pointés, l'arrestation de 34 Girondins, dont Vergniaud, Pétion, Barbaroux. Ils furent tous envoyés à l'échafaud.

Suprêmes dans le Comité de Salut public, les Montagnards établirent un gouvernement de Terreur et déployèrent une énergie féroce. Des mesures nouvelles, comme la loi des suspects, permirent de traduire devant le tribunal révolutionnaire les partisans du royalisme. La Terreur ne fit que redoubler quand une héroïque jeune fille, Charlotte Corday, eut assassiné Marat, l'instigateur de ces mesures sanguinaires. La France fut du moins sauvée : les insurrections furent réprimées et le sol national délivré par une armée de 1,200,000 volontaires.

Mais les Montagnards ne surent pas rester unis. Quelques uns, qu'on appelait les Hébertistes, parce que Hébert était leur chef, voulurent rendre plus sanglant encore le régime de la Terreur : ils furent décapités en mars 1794. Alors Danton et Camille Desmoulins, qui avaient jadis poussé aux mesures les plus violentes, crurent le moment venu d'arrêter les supplices : on les traita à leur tour en suspects, et les *Dantonistes* périrent

sur l'échafaud (avril 1794). Débarrassé de tous ceux qui le gênaient, Robespierre essaya d'asseoir son pouvoir despotique. Il souhaitait l'égalisation des fortunes et la consécration officielle d'une religion particulière—le culte de *l'Être suprême*, dieu de vertu et d'égalité. Une fête à cette divinité fut donnée au Champ de Mars le 8 juin, et la puissance de Robespierre y atteignit son apogée.

La Terreur redoubla jusqu'au jour où les chefs modérés de la Plaine et un certain nombre de Montagnards, craignant pour leur propre vie, se coalisèrent: le 27 juillet 1794, Robespierre monta sur l'échafaud avec ses principaux partisans. Ce fut la *journée du 9 thermidor*, qui mit fin au gouvernement de la Terreur.

Au dehors les victoires continuaient ; la Belgique avec toute la rive gauche du Rhin fut reconquise. Avant de se séparer (26 octobre 1795) la Convention vota la *Constitution de l'an III* ou *Constitution directoriale.*

Cette Constitution confiait le pouvoir exécutif à un *Directoire* composé de cinq membres, et le pouvoir législatif à deux chambres: le *Conseil des Anciens*, formé de 250 membres âgés au moins de 40 ans, et le *Conseil des Cinq-cents*, formé de 500 membres ayant au moins 30 ans.

Le Directoire remit d'abord de l'ordre dans les finances et pacifia la Vendée. Au dehors il dirigea trois armées contre l'Autriche ; en 1797 Hoche repassa le Rhin et gagna trois batailles. Le jeune général Bonaparte, qui s'était déjà fait remarquer au siège de Toulon, fit en Italie une glorieuse campagne ; vainqueur

à plusieurs reprises, il franchit les Alpes et menaça Vienne : l'Autriche dut signer la paix de Campo-Formio (1797).

Bonaparte voulut alors aller attaquer en Égypte les Anglais qui, seuls, restaient en guerre contre la France. Mais à Aboukir, il perdit sa flotte, et il échoua en Syrie au siège de Saint-Jean-d'Acre (1798-9).

Pendant ce temps, le Directoire inquiétait l'Europe par sa politique envahissante, et provoquait une seconde coalition, qui remporta en 1799 de grands avantages ; mais Masséna, par la victoire de Zurich (septembre 1799) sauva la France d'une invasion. Au dedans, le gouvernement se déconsidéra par ses divisions, sa faiblesse et ses violences. Il périt par un coup d'État : Bonaparte, de retour d'Égypte, le renversa au 18 brumaire de l'an VIII (9 novembre 1799).

Le coup d'État qui renversait le Directoire était la troisième révolution accomplie en France depuis 1789 ; la première, en 1789, avait renversé l'ancien régime, proclamé la liberté et l'égalité, établi la royauté constitutionnelle ; la seconde, en 1792, avait renversé la royauté constitutionnelle et établi la république démocratique ; la troisième, en 1799, supprimait la Constitution de l'an III et mettait le pouvoir entre les mains de Bonaparte. La première était l'œuvre de la bourgeoisie ; la seconde, du peuple ; la troisième, de l'armée.

La Procession solennelle des États

Je cède au plaisir de retracer ici l'impression que fit sur moi cette auguste et touchante cérémonie ; je

vais copier la relation que j'écrivis alors, encore plein de ce que j'avais senti.

La noblesse, en habit noir, veste et parements de drap d'or, manteau de soie, cravate de dentelle, le chapeau à plumes retroussé à la Henri IV ; le clergé en soutane, grand manteau, bonnet carré ; les évêques avec leurs robes violettes et leurs rochets ; le Tiers vêtu de noir, manteau de soie, cravate de batiste. Le roi se plaça sur une estrade richement décorée ; Monsieur, M. le comte d'Artois, les princes, les ministres, les grands officiers de la couronne étaient assis au-dessous du roi ; la reine se mit vis-à-vis du roi ; Madame, Madame la comtesse d'Artois, les princesses, les dames de la cour, superbement parées et couvertes de diamants, lui composaient un magnifique cortège.

Les rues étaient tendues de tapisseries de la couronne ; les régiments des gardes françaises et des gardes suisses formaient une ligne depuis Notre-Dame jusqu'à Saint-Louis ; un peuple immense nous regardait passer dans un silence respectueux ; les balcons étaient ornés d'étoffes précieuses, les fenêtres remplies de spectateurs de tout âge, de tout sexe, de femmes charmantes, vêtues avec élégance ; la varieté des chapeaux, des plumes, des habits ; l'aimable attendrissement peint sur tous les visages ; la joie brillant dans tous les yeux ; les battements de mains ; les expressions du plus grand intérêt ; les regards qui nous devançaient, qui nous suivaient encore après nous avoir perdus de vue.

Tableau ravissant, enchanteur, que je m'efforcerais vainement de rendre ! Des chœurs de musique, disposés de distance en distance, faisaient retentir l'air de sons mélodieux ; les marches militaires, le bruit des

tambours, le son des trompettes, le chant noble des prêtres, tour à tour entendus sans discordance, sans confusion, animaient cette marche triomphante.

MARQUIS DE FERRIÈRES, *Mémoires*

CAHIER DES PAYSANS DE CULMON

Pendant des mois avant la réunion solennelle du 5 mai 1789, on élaborait dans toute la France les "cahiers de doléances." Chaque ordre rédigea ses cahiers, mais ceux du tiers état sont les plus complets et témoignent du plus grand désintéressement : on y trouve toutes les grandes idées de la Révolution.

Sire, tout ce qu'on nous envoyait de votre part, c'était toujours pour avoir de l'argent. On nous faisait espérer que cela finirait, mais tous les ans cela devenait plus fort. Nous ne nous en prenions pas à vous, tant nous vous aimions, mais à ceux que vous employez et qui savent mieux faire leurs affaires que les vôtres. Nous croyions qu'ils vous trompaient, et nous nous disions dans notre chagrin : si notre bon roi le savait ! Nous sommes accablés d'impôts de toutes sortes ; nous vous avons donné jusqu'à présent une partie de notre pain, et il va bientôt nous manquer, si cela continue. Si vous voyiez les pauvres chaumières que nous habitons ! la pauvre nourriture que nous prenons ! vous en seriez touché. Cela vous dirait mieux que nos paroles que nous n'en pouvons plus et qu'il faut nous diminuer. Ce qui nous fait bien de la peine, c'est que ceux qui ont le plus de bien paient le moins. Nous payons la taille, et les ecclésiastiques

et les nobles, qui ont les plus beaux biens, ne paient rien. Pourquoi donc est-ce que ce sont les riches qui paient le moins et les pauvres qui paient le plus ? Est-ce que chacun ne doit pas payer selon son pouvoir ? Sire, nous vous demandons que cela soit ainsi, parce que cela est juste.

Le Serment du Jeu de Paume

Les paroles libérales de Louis XVI étaient contredites à chaque moment par les vaines provocations des gens de cour. Ils mettaient aux prises les cérémonies avec les passions qui grondaient dans tout un peuple.

Pour gagner quelques heures la cour fait enlever les bancs de l'Assemblée, occuper l'enceinte par des ouvriers qui tapissaient les murs ; et le prétexte était qu'il fallait décorer la salle pour recevoir le roi, à la séance du 22. Une nation venait de se lever, elle était sur le seuil ; on pensait l'ajourner en fermant la porte de l'hôtel des États.

Mais à ces ruses puériles s'ajouta la menace. Des soldats repoussaient les députés à mesure qu'ils se présentaient. Les armes avaient tout occupé. Déjà une assemblée proscrite, repoussée par des soldats sur un prétexte ridicule qui cachait mal la haine. Cette Assemblée nationale, si fière la veille encore, fut aperçue errante, dispersée, sans abri, sans refuge, objet de risées et de mépris. Voilà à quoi avaient abouti ses superbes projets ! La cour put du moins se repaître de ce spectacle. Qu'elle en réjouisse ses yeux ! Ce fut à proprement parler sa dernière fête, et celle-ci ne dura qu'un moment.

Cette violence déguisée ne devait servir qu'à montrer l'unanimité des 600 députés du Tiers. Les uns, il est vrai, proposèrent de délibérer sur la place publique, d'autres sous les fenêtres du Roi. Mais tous s'enthousiasmaient à l'idée qu'ils portaient en eux le droit partout où ils étaient rassemblés ; ils prenaient le peuple à témoin, comme en d'autres temps ils eussent invoqué le ciel.

Au milieu de cette effervescence, le président Bailly gardait mieux que personne la gravité dans l'enthousiasme ; il entraîne ses collègues vers une enceinte servant à un jeu de paume. L'indignité du lieu fit éclater les plus patients. Voilà donc ce que l'on avait à espérer de tant de promesses du roi ! Les États généraux ne dataient que d'hier ; déjà ils étaient relégués comme un objet de dérision pour l'amusement des princes. A quels outrages fallait-il s'attendre, et que voulaient les *ennemis de la Patrie* ? Car le mot de patrie, si inconnu ou si oublié jusque-là, se retrouva à ce moment dans la bouche de Chapelier et de Mounier ; dès cette heure il reprit sa place dans la langue des Français.

On avait vu chez les gens de cour le plaisir d'humilier. La résolution de se soustraire à l'ancien abaissement entra dans tous les cœurs. De là le serment de ne pas se séparer que la Constitution ne fût établie. Le lieu était absolument nu. Ces six cents hommes étaient debout, la main levée. On apporte une table, Bailly y monte, il reçoit l'un après l'autre le serment de chacun d'eux. Une seule voix s'y opposa ; celle-là servit à constater la pleine liberté des autres.

Premier serment d'être libre ! Combien de fois il

sera répété ! mais jamais avec plus de sincérité et de force. La majesté, la sainteté de la parole jurée existait encore toute entière. Bientôt les serments useront les serments.

La simplicité des choses, des formes, des objets, ajouta à la grandeur du moment. Les vides murailles s'illuminèrent ; la liberté naquit dans la nudité du Jeu de Paume comme l'Enfant-Dieu sur la paille de l'étable.

EDGAR QUINET, *La Révolution*

PRISE DE LA BASTILLE

(14 *juillet* 1789)

Au XIV^e^ siècle, la Bastille n'était qu'une porte de Paris, la bastide Saint-Antoine. C'est sous Charles V qu'elle devint importante : l'ensemble de ses tours constitua un véritable château-fort. Plus tard, sous Louis XI, elle commença d'acquérir sa réputation de lieu de torture. Après Louis XIV et pendant tout le XVIII^e^ siècle, elle fut surtout employée à réprimer le grand mouvement national vers les idées d'émancipation et d'affranchissement : c'est l'époque où les philosophes, les pamphlétaires, les libraires eux-mêmes y sont détenus en grand nombre. Pour le peuple de Paris, cette grande et sombre forteresse était devenue l'emblème de l'arbitraire et de l'oppression.

Une idée se leva sur Paris avec le jour, et tous virent la même lumière. Une lumière dans les esprits et dans chaque cœur une voix : Va, et tu prendras la Bastille !

Cela était impossible, insensé, étrange à dire. Et tous le crurent néanmoins. Et cela se fit.

Le gouverneur de Launey était sous les armes, dès le 13, dès deux heures de nuit. Il n'avait négligé aucune précaution. En bas, il tenait ses soldats les plus sûrs, trente-deux Suisses. Ses quatre-vingt-deux Invalides étaient pour la plupart dispersés, loin des portes, sur les tours.

Le 13, rien, sauf des injures que les passants venaient dire à la Bastille.

Le 14, vers minuit, sept coups de fusil sont tirés sur les factionnaires des tours. Alarme ! Le gouverneur monte, reste une demi-heure, écoutant les bruits lointains de la ville ; n'entendant plus rien, il descend. Le matin, beaucoup de peuple. Vers dix heures, un homme arrive. Il venait sommer la Bastille.

L'homme, c'était Thuriot, un dogue terrible, de la race de Danton. Il ne doit pas passer le pont, le gouverneur ne le veut pas, et il passe. De la première cour, il marche à la seconde ; nouveau refus, et il passe ; il franchit le second fossé par le pont-levis. Et le voilà en face de l'énorme grille qui fermait la troisième cour. Celle-ci semblait moins une cour qu'un puits monstrueux, dont les huit tours, unies entre elles, formaient les parois. Elles n'avaient point une fenêtre. A leur pied, dans leur ombre était l'unique promenade du prisonnier ; perdu au fond de l'abîme, oppressé de ces masses énormes, il n'avait à contempler que l'inexorable nudité des murs. D'un côté seulement l'on avait placé une horloge entre deux figures de captifs aux fers, comme pour enchaîner le temps et faire plus lourdement peser la lente succession des heures.

Là étaient les canons chargés, la garnison, l'état-major.

Rien n'imposa à Thuriot : " Monsieur, dit-il au gouverneur, je vous somme au nom de peuple, au nom de l'honneur et de la patrie, de retirer vos canons, et de rendre la Bastille." Et, se tournant vers la garnison, il répéta les mêmes mots.

Il ne s'en tint pas là. Il veut monter sur les tours, voir si effectivement les canons sont retirés. De Launey refuse ; mais ses officiers le pressent, il monte avec Thuriot.

Les canons étaient reculés, masqués, toujours en direction. La vue de cette hauteur de cent quarante pieds était immense, effrayante ; les rues, les places, pleines de peuple ; tout le jardin de l'arsenal comblé d'hommes armés. Mais voilà de l'autre côté une masse noire qui s'avance. C'est le faubourg Saint-Antoine.

Le gouverneur devint pâle. Il prend Thuriot au bras : " Qu'avez-vous fait ? vous m'avez trahi ! "

Tous deux étaient sur le bord, et de Launey avait une sentinelle sur la tour. Il pouvait se venger encore.

Mais ce fut tout au contraire Thuriot qui lui fit peur : " Monsieur, dit-il, un mot de plus, et je vous jure qu'un de nous deux tombera dans le fossé."

Au moment même la sentinelle approche, aussi troublée que le gouverneur, et s'adressant à Thuriot :

" De grâce, monsieur, montrez-vous, il n'y a pas de temps à perdre ; voilà qu'ils s'avancent. Ne vous voyant pas, ils vont attaquer." Il passa la tête aux créneaux, et le peuple, le voyant en vie, et fièrement monté sur la tour, poussa une immense clameur de joie et d'applaudissement.

Thuriot descendit avec le gouverneur et traversa de

nouveau la cour. Le peuple s'imaginait entrer dans la Bastille, à la sortie du parlementaire. Quand il le vit partir, l'impatience allait jusqu'à la fureur. " Que deviendrons-nous si la Bastille n'est pas prise avant la nuit ? "

Un charron, ancien soldat, se mit bravement à l'œuvre. Il avance, la hache à la main, monte sur le toit d'un petit corps de garde, voisin du premier pont-levis, et sous une grêle de balles il travaille paisiblement, coupe, abat les chaînes, fait tomber le pont. La foule passe ; elle est dans la cour. On tirait à la fois des tours et des meurtrières qui étaient au bas. Les assaillants tombaient en foule. Mais à ceux qui les rappelaient, ils disaient dans leur transport : " Nos cadavres serviront du moins à combler les fossés ! " Et ils allèrent obstinément, sans se décourager jamais, contre la fusillade.

Mais alors les gardes-françaises allèrent trouver les commandants nommés par la Ville et les obligèrent de leur donner cinq canons. Deux colonnes se formèrent, l'une d'ouvriers et de bourgeois, l'autre de gardes-françaises.

Les choses n'étaient guère avancées quand ils arrivèrent. On avait poussé, allumé trois voitures de paille, brûlé les casernes et les cuisines. Et l'on ne savait plus que faire.

Cependant la honte de cette guerre sans danger, l'horreur de verser le sang français, finirent par faire tomber les armes des mains des Invalides. Les sous-officiers, à quatre heures, prièrent, supplièrent de Launey de finir ces assassinats. Il avait perdu la tête, et ne pouvait donner l'ordre. Quand les gardes-

françaises eurent mis leurs canons en batterie, le capitaine des Suisses vit bien qu'il fallait traiter ; il écrivit, il passa un billet où il demandait à sortir avec les honneurs de la guerre.—Refusé.—Puis, la vie sauve. Ce fut promis.

La difficulté était de faire exécuter la promesse. La foule était enragée. Elle aurait voulu exterminer la Bastille ; elle brisa à coups de pierre les deux esclaves du cadran ; elle monta aux tours pour insulter les canons ; plusieurs s'en prenaient aux pierres et s'ensanglantaient les mains à les arracher. On alla vite aux cachots, délivrer les prisonniers ; deux étaient devenus fous. L'un, effarouché du bruit, voulait se mettre en défense ; il fut tout surpris quand ceux qui brisèrent sa porte se jetèrent dans ses bras en le mouillant de leurs larmes. Un autre, qui avait une barbe jusqu'à la ceinture, demanda comment se portait Louis XV ; il croyait qu'il régnait encore. A ceux qui demandaient son nom il disait qu'il s'appelait le major de l'Immensité.

Il était cinq heures et demie....Une grande clameur s'élève de la Grève : *La Bastille est prise !*

MICHELET, *Histoire de la Révolution française*

LE ROI À PARIS !

Sept ou huit mille Parisiennes affamées s'étant rassemblées le matin du 5 *octobre* (1789), *prirent la route de Versailles, et marchèrent jusqu'aux portes de l'Assemblée. Quinze à vingt femmes y entrèrent, demandèrent du pain pour elles-mêmes, pour leurs enfants. Puis elles allèrent porter leurs supplications au roi. La*

nuit étant venue, elles campèrent sur la place devant le château, allumèrent des feux. On leur distribua quelques vivres insuffisants, et elles mangèrent en s'endormant.

Pendant que ces choses se passaient à Versailles, l'exemple des femmes avait d'abord étonné, puis entraîné Paris. Des milliers d'hommes s'entassaient autour de l'Hôtel de Ville, au bruit du tocsin. Ils erraient, ils tourbillonnaient sur eux-mêmes, incertains dans leurs projets comme dans leurs mouvements. La seule résolution à laquelle ils parussent s'arrêter était de suivre les bandes du matin. Le cri : " Versailles ! Versailles ! " sortait de toutes les bouches. Les uns ajoutaient : " Du pain, et la fin des affaires ! " D'autres, en bien petit nombre, parlaient de déposer le roi.

Mais, dans ce tourbillon de rumeurs, de paroles, de cris qui se croisaient et s'étouffaient mutuellement, le seul projet dont il ne fut jamais question fut celui qui allait se réaliser le lendemain : de ramener le roi à Paris.

Le général La Fayette, à cheval sur la place de Grève, au milieu de cet essaim d'hommes, ne savait lui-même ce qu'il fallait désirer. Tantôt il s'obstinait à rester, tantôt il croyait nécessaire de suivre le mouvement avec la garde nationale pour le régler. Le corps municipal vint au secours de son indécision et lui ordonna de partir. L'armée de La Fayette s'ébranle : elle aussi prend le chemin de Versailles. . . .

Les feux qui la précédaient sur la route annonçaient de loin sa marche. Le général arrive à minuit, et,

devançant ses troupes, il court au château, seul de sa personne, parmi ses plus implacables ennemis.—" Voilà Cromwell qui entre, dit un courtisan.—Non, messieurs, interrompit La Fayette, Cromwell ne serait pas entré seul." Et il passa chez le roi.

L'armée de La Fayette eût dû bivouaquer autour du château. Il parut plus prudent de la disposer en ville, après qu'elle eut occupé tous les postes, excepté ceux des jardins et de l'intérieur du palais. La famille royale ne voulut se fier qu'à ses gardes fidèles.

Chose incroyable ! dans ce palais déjà assiégé, où la crainte devait tenir tout le monde debout, on dormit. La reine, qui se savait menacée par chacune de ces piques, se coucha. Elle n'avait pas encore appris à braver la fatigue et à écouter le tocsin pendant des nuits entières. On ne se défiait pas alors assez les uns des autres. Le roi, pleinement rassuré, fait refuser sa porte au général. Le palais redevint désert. Tout fit silence comme après la lassitude d'un jour de fête. Le jour commençait à paraître ; il était six heures.

C'était le moment où Versailles était plongé dans le plus profond repos. Une troupe d'hommes armés, qui peut-être simula une patrouille, se glisse dans le château par une des portes de la chapelle. Sans doute ils s'étaient excités les uns les autres contre la reine, pendant cette nuit où seuls ils ne dormirent pas. Les gardes du corps, qui s'opposent à leur passage, sont refoulés ; deux sont frappés à mort ; leurs têtes, mises au haut des piques, vont partout réveiller la foule. Les assaillants pénètrent jusque dans l'appartement de la reine. Au cri des gardes, elle avait pu s'élancer de son lit et fuir chez le roi. Ses ennemis allaient l'y poursuivre, quand

enfin un bataillon de la garde nationale arrive pour la protéger.

Le danger n'avait été éloigné que pour un moment. Par toutes les issues débouche la foule armée, dans la cour de marbre, sous les fenêtres du roi ; et, dans le lointain, les têtes des deux gardes, portées sur les piques, marquaient déjà le chemin de Paris. Dans cette longue nuit, la foule avait enfin appris qu'elle était la maîtresse; elle venait, résolue non plus seulement à demander du pain, mais à commander en souveraine. Un député de la Commune avait apporté le vœu que le roi vînt habiter les Tuileries. Ce vœu, dans la bouche du peuple, devint un ordre ; il se hâte de le signifier par le cri : " Le roi à Paris ! "

Le roi comprit que ce n'était plus là une prière et qu'il fallait bien obéir. Il parut sur le balcon et promit d'aller à Paris, mais " avec sa femme et ses enfants."

Oser montrer la reine à ceux qui avaient voulu la tuer, là était le péril ; elle le sentait, elle aurait voulu s'y dérober. Elle prit par la main le dauphin et s'avança près de la fenêtre : " Point d'enfant ! " crie la foule, en la couchant en joue. La reine reconduisit son enfant dans l'intérieur du palais ; elle hésitait à reparaître : " Eh bien, Madame, venez avec moi, lui dit La Fayette. — Quoi ! seule sur le balcon ! N'avez-vous pas vu les signes qu'ils m'ont faits ? — Oui, Madame, allons-y." Elle reparut alors au bord du balcon, à côté du général La Fayette. Il savait comment on parle à la foule ; il prit la main de la reine et la baisa. Les assassins mêmes furent touchés ; la foule aussi est femme, elle s'attendrit et cria : " Vive le général ! Vive la reine ! "

Le moment était venu de quitter Versailles. En sortant du palais, le roi vit bien qu'il n'y rentrerait jamais.

EDGAR QUINET, *La Révolution*

DÉFILÉ DU PEUPLE DEVANT LE ROI

Le 20 juin, anniversaire du serment du Jeu de Paume, approchait. Sous le prétexte de célébrer, par une fête civique, cette mémorable journée, et de planter un mai en l'honneur de la liberté, un rassemblement d'environ huit mille hommes armés partit, ce jour-là, des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, et se dirigea vers l'Assemblée.

Le procureur-syndic, Rœderer, vint le dénoncer à l'Assemblée, et pendant ce temps les insurgés arrivèrent aux portes de la salle. Leurs chefs demandèrent à présenter une pétition et à défiler devant l'Assemblée. De violents débats s'élevèrent entre la droite, qui ne voulait pas recevoir des pétitionnaires armés, et la gauche, qui, se fondant sur quelques usages, était d'avis de les admettre....

Il n'était pas aisé de résister aux désirs d'une multitude exaltée, immense et secondée par une partie des représentants. Le rassemblement se pressait déjà dans les corridors, lorsque l'Assemblée décida que les pétitionnaires seraient admis à la barre. La députation fut introduite. Son orateur s'exprima dans un langage menaçant. Il dit que le peuple était debout ; qu'il était prêt à se servir de grands moyens, des moyens renfermés dans la déclaration des droits, " résistance à l'oppression " ; et puis, venant au véritable objet

de cette pétition insurrectionnelle : " Le pouvoir exécutif, ajouta-t-il, n'est point d'accord avec vous ; nous n'en voulons d'autre preuve que le renvoi des ministres patriotes. C'est donc ainsi que le bonheur d'un peuple libre dépendra du caprice d'un roi ? Mais ce roi doit-il avoir d'autre volonté que celle de la loi ? Le peuple le veut ainsi, et sa tête vaut bien celle des despotes couronnés. Cette tête est l'arbre généalogique de la nation, et devant ce chêne robuste le faible roseau doit plier ! Nous nous plaignons, messieurs, de l'inaction de nos armées ; nous demandons que vous en pénétriez la cause : si elle dérive du pouvoir exécutif, qu'il soit anéanti ! "

L'Assemblée répondit aux pétitionnaires qu'elle prendrait leur demande en considération ; elle les invita ensuite au respect pour la loi et pour les autorités constituées, et leur permit de défiler dans son sein. Ce cortège, composé alors d'environ trente mille personnes, mêlé de femmes, d'enfants, de gardes nationaux, d'hommes à piques, et au milieu duquel s'élevaient des bannières et des signes tout à fait révolutionnaires, traversa la salle en chantant le fameux refrain : *Ça ira*, et en criant : Vive la nation ! vivent les sans-culottes ! à bas le véto ! Il était conduit par Santerre et par le marquis de Saint-Hurugues. En sortant de l'assemblée, il se dirigea vers le château avec les pétitionnaires en tête.

Les portes extérieures en furent ouvertes par l'ordre du roi ; la multitude se précipita alors dans l'intérieur. Elle monta dans les appartements ; et, tandis qu'elle en ébranlait les portes à coups de hache, Louis XVI ordonna de les ouvrir et se présenta à elle à peine

accompagné de quelques personnes. Le flot populaire s'arrêta un moment devant lui ; mais ceux qui étaient dehors et qui ne pouvaient pas être contenus par la présence du roi avançaient toujours. On fit prudemment placer Louis XVI dans l'embrasure d'une fenêtre. Jamais il ne montra plus de courage que dans cette déplorable journée. Entouré de gardes nationaux, qui faisaient barrière contre la multitude, assis sur une chaise, qu'on avait élevée sur une table, afin qu'il pût respirer un peu plus à l'aise et être vu du peuple, il garda une contenance calme et ferme. Il répondit constamment à ceux qui demandaient à grands cris la sanction des décrets : " Ce n'est ni la forme ni le moment de l'obtenir de moi." Ayant le courage de refuser ce qui était l'objet essentiel de ce mouvement, il ne crut pas devoir repousser un signe vain pour lui, et qui, aux yeux de la multitude, était celui de la liberté : il mit sur sa tête un bonnet rouge, qui lui fut présenté au bout d'une pique. La multitude fut très satisfaite de cette condescendance. Peu d'instants après, elle le couvrit d'applaudissements, lorsque, étouffant de chaud et de soif, il but sans hésiter dans un verre que lui présenta un ouvrier à moitié ivre.

Cependant Vergniaud, Isnard et quelques députés de la Gironde étaient accourus pour protéger le roi, pour parler au peuple et mettre un terme à ces indignes scènes. L'Assemblée, qui avait depuis peu levé sa séance, se réunit à la hâte, effrayée de cette irruption, et envoya plusieurs députations successives auprès de Louis XVI pour lui servir de sauve-garde. Enfin le maire Pétion arriva tardivement lui-même, il monta sur une chaise, harangua le peuple, l'invita à se retirer sans

tumulte, et le peuple obéit. Ces grossiers et violents insurgés, qui avaient voulu obtenir des décrets et des ministres, s'écoulèrent après avoir insulté et menacé le roi, mais sans l'avoir fait fléchir.

MIGNET, *Histoire de la Révolution française*

SIÈGE DE LILLE

En 1792, le 25 septembre, l'armée autrichienne commandée par le duc de Saxe-Teschen et forte d'environ 30,000 hommes vint mettre le siège devant Lille : elle la bombarda sans relâche du 29 septembre au 8 octobre. Mais la ville ne tarda pas à recevoir des renforts, et les Autrichiens durent enfin se retirer vers Tournai. La Convention nationale décréta que Lille avait bien mérité de la patrie.

Le duc Albert rassembla vingt-cinq mille hommes, emprunta aux arsenaux des Pays-Bas cinquante pièces de canon de siège, se présenta, le 25 septembre, devant les remparts de Lille et fit ouvrir la tranchée.

Cinq batteries, armées de trente pièces, ayant été achevées dans la nuit du 29, le baron d'Aspre vint sommer la ville de se rendre. Conduit à l'Hôtel de ville avec les égards conformes aux lois de la guerre, le parlementaire fit sa sommation au général Ruault, qui commandait la ville. Le général répondit en homme sûr de lui-même, de la bravoure de sa faible garnison et de l'enthousiasme du peuple. La foule, qui se pressait aux portes de l'Hôtel de ville, reconduisit le parlementaire jusqu'aux avant-postes autrichiens, aux cris de " Vive la République ! Vive la Nation ! " Le feu

commença à l'instant. Pendant sept jours et sept nuits, les boulets et les bombes écrasèrent sans relâche la ville, tuèrent six mille habitants, incendièrent huit cents maisons.

Les caves, où les femmes, les vieillards et les enfants cherchaient un refuge, s'écroulèrent dans plusieurs quartiers sous le poids des bombes et ensevelirent des milliers de victimes sous leurs ruines. Une population intrépide se changea en une armée aguerrie au feu, et n'éprouva pas un seul moment d'hésitation. La guerre semblait être la profession habituelle de ce peuple des frontières. Toutes les villes du Nord, dont Lille n'était pas encore coupée par un investissement complet, lui envoyèrent des vivres, des munitions, des bataillons formés de l'élite de leur jeunesse. Six membres de la Convention vinrent s'enfermer dans ses murs pour animer le courage des assiégés et montrer aux frontières que la Nation combattait avec elles dans la personne de ses représentants. En vain trente mille boulets rouges et six mille bombes du poids de cent livres, chargées de mitraille, continuèrent à pleuvoir pendant cinquante heures sur ce foyer fumant, sans cesse éteint, sans cesse rallumé ; en vain, pour ranimer la constance des assiégeants, l'archiduchesse d'Autriche, Marie-Christine, femme du duc Albert, vint elle-même allumer de sa main le feu d'une nouvelle batterie ; les Lillois s'aperçurent que les Autrichiens chargeaient leurs pièces de barres de fer, de chaînes et de pierres. Ils en conclurent que les munitions commençaient à manquer aux assiégeants, et persévérèrent avec plus de confiance dans leur héroïque impassibilité sous le feu. Le duc Albert, manquant à la fois de troupes et

de munitions et apprenant les succès de Dumouriez en Champagne, craignit le reflux de nos soldats sur le Nord et leva le siège sans être poursuivi.

La ville avait perdu un faubourg entier ; plusieurs quartiers de la ville n'étaient plus que des monceaux de briques servant de sépulcre à des monceaux de cadavres. Les débris fumaient encore, et les cicatrices de ses monuments attestaient la gloire d'une ville de guerre défendue et sauvée à la fois par ses propres habitants. Il y eut des traits antiques ; un canonnier, volontaire de la ville, servait une pièce sur les remparts. On vient l'avertir qu'une bombe a éclaté sur sa maison ; il se retourne, voit la flamme qui s'élève du toit de sa demeure : " C'est ici mon poste, répond-il. On m'a placé là pour défendre non ma maison, mais ma patrie. Feu pour feu ! " et il charge et tire sa pièce.

La délivrance de Lille excita un enthousiasme national. Les hontes de Verdun et de Longwy étaient vengées.

LAMARTINE, *Histoire des Girondins*

CONDAMNATION DU ROI

Sur ces entrefaites, Santerre reçut l'ordre de conduire Louis XVI à la barre de la Convention. Il se rendit au Temple, accompagné du maire, qui fit part au roi de sa mission et qui lui demanda s'il voulait descendre. Louis hésita un moment, puis il dit : " Ceci est encore une violence ; il faut y céder ! " Et il se décida à paraître devant la Convention.

La contenance de Louis XVI en entrant dans la salle fut ferme, il promena sur l'assemblée un regard assuré.

Il était debout à la barre, et le président lui dit d'une voix émue : " Louis, la nation française vous accuse. Vous allez entendre l'acte énonciatif des faits. Louis, asseyez-vous." Un siège avait été préparé pour lui ; il s'y plaça. Pendant un long interrogatoire il montra beaucoup de calme et de présence d'esprit ; il répondit à chaque question avec à-propos, le plus souvent d'une manière touchante et victorieuse.

Lorsqu'il fut retourné au Temple, la Convention s'occupa de la demande qu'il avait faite d'un défenseur. Ce fut en vain que quelques Montagnards s'y opposèrent, la Convention décréta que Louis aurait un conseil. Il désigna Target et Tronchet ; le premier refusa. Ce fut alors que le vénérable Malesherbes s'offrit à la Convention pour défendre Louis XVI. " J'ai été appelé deux fois, écrivit-il, au conseil de celui qui fut mon maître dans le temps où cette fonction était ambitionnée par tout le monde ; je lui dois le même service lorsque c'est une fonction que bien des gens trouvent dangereuse." Sa demande fut accordée. Louis XVI, dans son état d'abandon, fut touché de cette preuve de dévouement. Lorsque Malesherbes entra dans la chambre, il alla vers lui, le serra dans ses bras, et, les yeux humides, il lui dit : " Votre sacrifice est d'autant plus généreux que vous exposez votre vie et que vous ne sauverez pas la mienne."

Malesherbes et Tronchet s'occupèrent sans interruption de sa défense, et s'associèrent M. Desèze ; ils cherchaient à ranimer la confiance du roi ; mais ils le trouvaient peu facile à espérer. " J'en suis sûr, ils me feront périr ; mais n'importe, occupons-nous de mon procès comme si je devais le gagner ; et je le gagnerai,

en effet, puisque la mémoire que je laisserai sera sans tache."

Enfin le jour de la défense arriva. Elle fut prononcée par M. Desèze ; Louis était présent ; le plus grand silence régnait dans l'assemblée et dans les tribunes.

M. Desèze finit par ces dernières et solennelles paroles : " Entendez d'avance l'histoire, qui dira à la Renommée : Louis, monté sur le trône à vingt ans, fut l'ami constant du peuple. Le peuple voulut qu'un impôt désastreux fût détruit, Louis le détruisit ; le peuple voulut l'abolition de la servitude, Louis l'abolit ; le peuple sollicita des réformes, il les fit ; le peuple voulut changer ses lois, il y consentit ; le peuple voulut que des millions de Français recouvrassent leurs droits, il les leur rendit ; le peuple voulut la liberté, il la lui donna. On ne peut pas disputer à Louis la gloire d'avoir été au-devant du peuple par ses sacrifices ; et c'est lui qu'on vous a proposé. . . . Citoyens, je n'achève pas, je m'arrête devant l'histoire ; songez qu'elle jugera votre jugement, et que le sien sera celui des siècles."

Mais les passions étaient sourdes et incapables de prévoyance comme de justice. Il y avait sept cent vingt et un votants. La mort fut prononcée à la majorité de vingt-six voix.

Dès que le résultat du scrutin fut connu, le président dit avec l'accent de la douleur : " Je déclare au nom de la Convention que la peine qu'elle prononce contre Louis Capet est la mort."

Les défenseurs parurent à la barre ; ils étaient très émus. Malesherbes voulut parler, mais il ne le put pas. Les sanglots étouffaient sa voix, et il ne fit

entendre que quelques mots suppliants et entrecoupés. Sa douleur toucha l'assemblée. La demande d'un sursis fut refusée. L'arrêt fatal fut prononcé.

Louis s'y attendait. Lorsque Malesherbes vint tout en larmes lui annoncer l'arrêt de mort, il le trouva dans l'obscurité, les coudes appuyés sur une table, le visage dans ses mains, et livré à une profonde méditation. Au bruit qu'il fit, Louis XVI se leva, et lui dit : " Depuis deux heures je suis occupé à chercher si pendant mon règne j'ai pu mériter de mes sujets le plus petit reproche. Eh bien ! M. de Malesherbes, je vous le jure dans toute la vérité de mon cœur, comme un homme qui va paraître devant Dieu, j'ai constamment voulu le bonheur du peuple, et jamais je n'ai formé un vœu qui lui fût contraire."

MIGNET, *Histoire de la Révolution française*

EXÉCUTION DU ROI

Le roi dormit profondément la veille de l'exécution, se réveilla à cinq heures, entendit la messe à genoux. Il resta quelque temps près du poêle, ayant peine à se réchauffer. Il exprimait sa confiance dans la justice de Dieu.

Il avait promis le soir à la reine de la revoir au matin. Son confesseur obtint de lui qu'il épargnerait aux siens cette grande épreuve. A huit heures il sortit de son cabinet et s'avança vers la troupe qui l'attendait dans la chambre à coucher. Tous avaient le chapeau sur la tête ; il s'en aperçut, demanda le sien. Il donna à Cléry son anneau d'alliance, lui disant : " Vous remettrez ceci à ma femme et lui direz que je ne me sépare

d'elle qu'avec peine." Pour son fils, il donna un cachet où était l'écu de France, lui transmettant, en ce sceau, l'insigne principal de la royauté.

Il voulait remettre son testament à un homme de la Commune. Celui-ci, un furieux, Jacques Roux, des Gravilliers, se retira, sans rien dire. Un autre municipal s'en chargea.

On lui offrit sa redingote ; il dit : " Je n'en ai pas besoin." Il était en habit brun, culotte noire, bas blancs, gilet de molleton blanc. Il monta dans la voiture, une voiture verte. Il était au fond avec son confesseur, deux gendarmes sur le devant. Il lisait les Psaumes.

Il y avait peu de monde dans les rues. Les boutiques n'étaient qu'entr'ouvertes. Personne ne paraissait aux portes, ni aux fenêtres.

Il était dix heures dix minutes lorsqu'il arriva dans la place. Autour de l'échafaud, on avait réservé une grande place vide, bordée de canons ; au delà, tant que la vue pouvait s'étendre, on voyait des troupes. Les spectateurs, par conséquent, étaient extrêmement éloignés. Le roi descendit, se déshabilla lui-même, ôta sa cravate.

Les bourreaux voulaient lui lier les mains, et il résistait. Ils avaient l'air d'appeler et de réclamer la force. Le roi regardait son confesseur, et lui demandait conseil. Celui-ci restait muet d'horreur et de douleur. Enfin il fit l'effort de dire : " Sire, ce dernier outrage est encore un trait de ressemblance entre Votre Majesté et le Dieu qui va être sa récompense." Il leva les yeux au ciel, ne résista plus : " Faites ce que vous voudrez, dit-il ; je boirai le calice jusqu'à la lie."

Le corps, placé dans une manne, fut porté au cimetière de la Madeleine, jeté dans la chaux. Mais déjà, sur l'échafaud, des soldats et autres, soit outrage, soit vénération, avaient trempé leurs armes, du papier, du linge, dans le sang qui était resté. Des Anglais achetaient ces reliques du nouveau martyr.

MICHELET, *Histoire de la Révolution française*

LA MARSEILLAISE

Il y avait alors un jeune officier d'artillerie en garnison à Strasbourg. Son nom était Rouget de Lisle. Il était né à Lons-le-Saulnier, dans ce Jura, pays de rêverie et d'énergie, comme le sont toujours les montagnes. Ce jeune homme charmait par les vers et par la musique les lentes impatiences de la garnison. Recherché pour son double talent de musicien et de poète, il fréquentait familièrement la maison de Dietrich, patriote alsacien, maire de Strasbourg ; la femme et les jeunes filles de Dietrich partageaient l'enthousiasme de patriotisme et de révolution qui palpitait surtout aux frontières. Elles aimaient le jeune officier ; elles inspiraient son cœur, sa poésie, sa musique.

C'était dans l'hiver de 1792. La disette régnait à Strasbourg. La maison de Dietrich était pauvre, sa table frugale, mais hospitalière pour Rouget de Lisle. Le jeune officier s'y asseyait le soir et le matin comme un fils ou un frère de la famille. Un jour qu'il n'y avait eu que du pain de munition et quelques tranches de jambon fumé sur la table, Dietrich regarda de Lisle avec une sérénité triste et lui dit : " L'abondance manque à nos festins ; mais qu'importe si l'enthousi-

asme ne manque pas à nos fêtes civiques et le courage aux cœurs de nos soldats ! J'ai encore une dernière bouteille de vin dans mon cellier. Qu'on l'apporte, dit-il à une de ses filles, et buvons-la à la liberté et à la patrie ! Strasbourg doit avoir bientôt une cérémonie patriotique ; il faut que de Lisle puise dans ces dernières gouttes un de ces hymnes qui portent dans l'âme du peuple l'ivresse d'où il a jailli."

Les jeunes filles applaudirent, apportèrent le vin et remplirent le verre de leur vieux père et du jeune officier jusqu'à ce que la liqueur fût épuisée.

Il était minuit. La nuit était froide. De Lisle était rêveur, son cœur était ému, sa tête échauffée. Le froid le saisit ; il rentra chancelant dans sa chambre solitaire, chercha lentement l'inspiration, composant tantôt l'air avant les paroles, tantôt les paroles avant l'air, et les associant tellement dans sa pensée qu'il ne pouvait savoir lui-même lequel de la note ou du vers était né le premier. Il chantait tout et n'écrivait rien. Accablé de cette inspiration sublime, il s'endormit la tête sur son instrument et ne se réveilla qu'au jour. Les chants de la nuit lui remontèrent avec peine dans la mémoire, comme les impressions d'un rêve. Il les écrivit, les nota, et courut chez Dietrich. Il le trouva dans son jardin, bêchant de ses propres mains des laitues d'hiver. La femme et les filles du vieux patriote n'étaient pas encore levées.

Dietrich les éveilla ; il appela quelques amis. Sa fille aînée accompagnait ; Rouget chanta. A la première strophe les visages pâlirent ; à la seconde, les larmes coulèrent ; aux dernières, le délire de l'enthousiasme éclata. L'hymne de la patrie était trouvé !

Hélas ! il devait être aussi l'hymne de la terreur. L'infortuné Dietrich marcha peu de mois après à l'échafaud, au son de ces notes nées à son foyer, du cœur de son ami, de la voix de ses filles.

Le nouveau chant, exécuté quelques jours après à Strasbourg, vola de ville en ville. Marseille l'adopta pour être chanté au commencement et à la fin des séances de ses clubs. Les Marseillais le répandirent en France en le chantant sur leur route. De là lui vint le nom de *Marseillaise.*

La vieille mère de de Lisle, royaliste et religieuse, épouvantée du retentissement de la voix de son fils, lui écrivait : " Qu'est-ce donc que cet hymne révolutionnaire que chante une horde de brigands qui traverse la France et auquel on mêle notre nom ? " De Lisle lui-même, proscrit en qualité de royaliste, l'entendit, en frissonnant, retentir comme une menace de mort à ses oreilles en fuyant dans les sentiers des Hautes-Alpes. " Comment appelle-t-on cet hymne ? " demanda-t-il à son guide. " La Marseillaise," lui répondit le paysan. C'est ainsi qu'il apprit le nom de son propre ouvrage.

LAMARTINE, *Histoire des Girondins*

EXÉCUTION DES GIRONDINS

Déjà, dans l'Assemblée législative, on distinguait les Girondins, ainsi nommés parce que leurs membres principaux étaient des avocats de Bordeaux. Toujours rêveurs, toujours épris d'une république idéale dont l'établissement devenait chaque jour plus impossible, ils s'opposaient nettement aux Montagnards, hommes d'une

implacable énergie qui ne reculaient devant rien. Le 2 juin 1793, le peuple de Paris, poussé par Marat, cerna l'Assemblée et demanda l'arrestation de 21 Girondins. Peu de temps après, 76 Conventionnels, accusés de soutenir la Gironde, furent chassés de l'Assemblée et menés à l'échafaud, au milieu des huées populaires.

Au premier pas hors de la Conciergerie, les Girondins entonnèrent d'une seule voix et comme une marche funèbre la première strophe de la *Marseillaise*, en appuyant avec une énergie significative sur ces vers à double sens :

> Contre nous de la tyrannie
> L'étendard sanglant est levé.

De ce moment ils cessèrent de s'occuper d'eux-mêmes pour ne penser qu'à l'exemple de mort républicaine qu'ils voulaient laisser au peuple. Leurs voix ne retombaient un instant à la fin de chaque strophe que pour se relever plus énergiques et plus retentissantes aux premiers vers de la strophe suivante. Leur marche et leur agonie ne furent qu'un chant. Ils étaient quatre sur chaque charrette. Une seule en portait cinq. Le cadavre de Valazé était couché sur la dernière banquette. Sa tête, cahotée par les secousses du pavé, ballottait sous les regards et sur les genoux de ses amis, obligés de fermer les yeux pour ne pas voir ce livide visage. Ceux-là chantaient cependant comme les autres. Arrivés au pied de l'échafaud, ils s'embrassèrent tous en signe de communion dans la liberté, dans la vie et dans la mort. Puis ils reprirent le chant funèbre pour s'animer mutuellement au supplice et pour envoyer

jusqu'au moment suprême à celui qu'on exécutait la voix de ses compagnons de mort. Tous moururent sans faiblesse, Silléry avec ironie ; arrivé sur la plateforme, il en fit le tour en saluant à droite et à gauche le peuple, comme pour le remercier de la gloire de l'échafaud. Le chant baissait d'une voix à chaque coup de hache. Les rangs s'éclaircissaient au pied de la guillotine. Une seule voix continua la *Marseillaise* : c'était celle de Vergniaud, supplicié le dernier. Ces notes suprêmes furent ses dernières paroles. Comme ses compagnons, il ne mourait pas ; il s'évanouissait dans l'enthousiasme, et sa vie, commencée par des discours immortels, finissait par un hymne à l'éternité de la Révolution.

LAMARTINE, *Histoire des Girondins*

L'INSURRECTION EN VENDÉE

La vraie cause de l'insurrection vendéenne fut le zèle catholique des populations du Bas-Poitou (Marais et Bocage). Dès que la constitution civile du clergé, la nouvelle organisation des diocèses, etc., furent promulguées, les paysans de l'Ouest se montrèrent mécontents. Ils furent de cœur avec Louis XVI, quand celui-ci refusa de sanctionner les décrets de la Législative contre les prêtres qui avaient refusé le serment civique.

La levée des 300,000 hommes, décrétée par la Convention le 24 février 1793, détermina un soulèvement général. Au mois de juin Cathelineau fut élu généralissime : il concerta, avec Charette, une attaque sur Nantes. Mais il fut blessé à mort près de Rennes ; son armée, découragée, remonta la Loire.

La guerre ne se termina qu'en 1796, *grâce au tact et à l'habileté de Hoche qui fit respecter les prêtres catholiques et ramena les paysans à l'agriculture en leur assurant la sécurité.*

Déjà, dans la basse Vendée, autour de Machecoul, le tocsin sonnait, depuis le dimanche, dans six cents paroisses. En montant vers le Bocage, à Montaigu, à Mortagne, il sonnait dans tous les villages qui couronnent les collines. Il sonnait autour de Cholet et remplissait la ville de terreur. Les communications étaient interrompues ; les courriers ne passaient plus. Toute la masse des paysans, cent mille hommes déjà peut-être, avaient quitté les travaux. Outre la réquisition, il y avait, pour monter les têtes, les solennités du carême. Pâques approchait. Les femmes remplissaient les églises. Les hommes s'amassaient au parvis, muets. Les cloches assourdissantes ne permettaient pas de parler ; elles enivraient la foule, elles remplissaient les airs d'une électricité d'orage.

Que faisait Cathelineau ? Tout le pays semblait en mouvement, et la terre tremblait. Il commença à croire que l'affaire était sérieuse. Soit prévoyance de père pour la famille qu'il allait laisser, soit prudence militaire et pour emporter des vivres, il se mit à chauffer son four et à faire du pain.

Son neveu arrive d'abord, lui conte l'affaire de Saint-Florent. Cathelineau continuait de brasser sa pâte. Les voisins arrivent ensuite, un tailleur, un tisserand, un sabotier, un charpentier : " Eh, voisin, que ferons-nous ? " Il en vint jusqu'à vingt-sept, qui tous étaient là, à l'attendre, décidés à faire tout comme il ferait. Il

avisa alors que la chose était au point ; le levain était bien pris, la fermentation suffisante ; il n'enfourna pas, essuya ses bras et prit son fusil.

Ils sortirent vingt-sept ; au bout du village, ils étaient cinq cents. C'était toute la population. Tous bons hommes, bien solides, une population honnête, et brave immuablement, noyau des armées vendéennes, qui presque toujours fit le centre, l'intrépide vis-à-vis du canon républicain.

Ils marchèrent gaillardement vers le château de Tallais, où il y avait un peu de garde nationale commandée par un médecin. L'officier novice avait une petite pièce de canon qu'il ne savait pas pointer. Il vint à bout cependant d'en tirer un coup, un boulet, qui ne toucha à rien. Avant le second, Cathelineau et les siens se mirent à la course, enlevèrent le retranchement et saisirent la pièce. Grande joie. Ils n'avaient jamais vu ni entendu le canon. Ils emmenèrent celui-ci, le baptisant sous le nom de *Missionnaire*, ayant foi dans ses vertus, et convaincus qu'à lui seul il convertirait les républicains et leur ferait faire leurs pâques.

Une belle coulevrine, qu'ils prirent peu après par la même audace, tint compagnie au *Missionnaire* sous le nom de *Marie-Jeanne*. Toute l'armée en raffolait. On la perdit, on la reprit, avec un deuil, une joie qui ne se peut dire.

Ce qui faisait leur sécurité, c'est qu'ils étaient bien en règle, confessés, absous. De plus, la plupart, sous leurs vêtements, étaient cousus et cuirassés de petits *Sacrés-Cœurs* en laine que leur faisaient porter leurs femmes, qui devaient leur porter bonheur, et " les faire réussir dans toutes leurs entreprises."

Cette dévotion extrême avait des effets contraires, fort bizarres à observer. D'abord, ils ne volaient pas : ils tuaient plutôt. Dès qu'un prisonnier était bien confessé, ils n'hésitaient pas à le tuer, bien sûrs qu'il était sauvé. Plusieurs évitèrent la mort en refusant la confession, et disant qu'ils n'étaient pas encore en état de grâce. L'un d'eux fut épargné parce qu'il était protestant, et ne pouvait se confesser. Ils craignirent de le damner.

MICHELET, *Histoire de la Révolution française*

LES VENDÉENNES

L'idéal de Bonchamps avait toujours été l'union de la Vendée et de la Bretagne. A ce moment, il espérait justement dans le désespoir, dans les forces qu'il donnerait, quand la Vendée courrait la France, dont les forces étaient aux frontières. Cette course de sanglier voulait une rapidité, un élan terrible, une décision vigoureuse d'hommes et de soldats. Bonchamps n'avait pas calculé que dix ou onze mille femmes s'accrocheraient aux Vendéens et se feraient emmener.

Elles crurent trop dangereux de rester dans le pays. Aventureuses d'ailleurs, du même élan qu'elles avaient commencé la guerre civile, elles voulurent aussi en courir la suprême chance. Elles jurèrent qu'elles iraient plus vite et mieux que les hommes, qu'elles marcheraient jusqu'au bout du monde. Les unes, femmes sédentaires, les autres, religieuses (comme l'abbesse de Fontevrault), elles embrassaient volontiers d'imagination l'inconnu de la croisade, d'une vie libre

et guerrière. Et pourquoi la Révolution, si mal combattue par les hommes, n'aurait-elle pas été vaincue par les femmes, si Dieu le voulait ?

On demandait à la tante d'un de mes amis, jusque-là bonne religieuse, ce qu'elle espérait en suivant cette grande armée confuse où elle courait bien des hasards. Elle répondait martialement : " Faire peur à la Convention."

Bon nombre de Vendéennes croyaient que les hommes moins passionnés pourraient bien avoir besoin d'être soutenus, relevés par leur énergie. Elles voulaient faire marcher droit leurs maris et donner courage à leurs prêtres. Au passage de la Loire, les barques étant peu nombreuses, elles employaient, en attendant, le temps à se confesser. Les prêtres les écoutaient, assis sur les tertres du rivage. L'opération fut troublée par quelques volées perdues du canon républicain. Un des confesseurs fuyait. — Sa pénitente le rattrape : " Eh ! mon père ! l'absolution ! — Ah, ma fille, vous l'avez ! " — Mais elle ne le tint pas quitte ; le retenant par sa soutane, elle le fit rester sous le feu.

Tout intrépides qu'elles fussent, ces dames n'en furent pas moins d'un grand embarras pour l'armée. Outre cinquante carrosses où elles s'étaient entassées, il y en avait des milliers, ou en charrette, ou à cheval, à pied, de toutes façons.

MICHELET, *Histoire de la Révolution française*

Exécution de Robespierre

Après la proscription girondine commença le régime connu sous le nom de Terreur. Deux factions se disputent la dictature de la Montagne : les Hébertistes et les Dantonistes. Les premiers veulent accentuer encore le régime de la Terreur. Combattus par Robespierre, ils périssent sur l'échafaud (24 *mars* 1794). *A leur tour les Dantonistes, accusés de modérantisme, sont condamnés à mort* (5 *avril* 1794). *Mais Robespierre, en exagérant encore les rigueurs de la loi des suspects, finit par soulever l'indignation de l'Assemblée : craignant pour leur propre vie, plusieurs membres formèrent une coalition contre lui. Accusé de tyrannie, il fut envoyé au Luxembourg, comme prisonnier d'État. La foule l'y délivra et l'entraîna à l'Hôtel de Ville, où, cerné par la garde nationale, il eut la mâchoire fracassée d'un coup de pistolet. On le traîna mourant à l'échafaud* (27 *juillet* 1794).

De cinq à six heures eut lieu dans la lugubre et lente promenade des charrettes, par l'étroite rue Saint-Denis, par la rue de la Ferronnerie, par toute la rue Saint-Honoré, la hideuse exhibition.

Hideuse dans plusieurs sens. C'étaient des morts et des mourants, de misérables corps sanglants qu'on livrait aux joies de la foule. Pour les faire tenir debout, on avait attaché avec des cordes, aux barreaux des charrettes, leurs jambes, leurs troncs, leurs têtes branlantes. Les cahots du rude pavé de Paris devaient les briser à chaque pas.

Robespierre, la tête enveloppée d'un linge sale taché

d'un sang noir, qui soutenait sa mâchoire détachée, dans cette horrible situation que nul vaincu n'eut jamais, portant l'effroyable poids de la malédiction d'un peuple, gardait sa raide attitude, son ferme maintien, son œil sec et fixe. Son intelligence était tout entière, planant sur sa situation et démêlant sans nul doute ce qu'il y avait de vrai et de faux dans les fureurs qui le poursuivaient.

Le flot de la réaction montait si vite et si fort, que les Comités crurent devoir tripler les postes des prisons. Sur tout le passage des condamnés se précipitaient de prétendus parents des victimes de la Terreur, pour aboyer à Robespierre, jouer dans cette triste pompe le chœur de la Vengeance antique.

L'horrible, c'étaient les fenêtres, louées à tout prix. Des figures inconnues, qui depuis longtemps se cachaient, étaient sorties au soleil. Un monde de riches, de femmes paradait à ces balcons. Accoudées sur le velours, penchées à mi-corps sur la rue Saint-Honoré, elles criaient d'une voix aigre : " A mort ! à la guillotine ! "

Les gendarmes de l'échafaud, qui, la veille, dans le faubourg, sous les ordres d'Henriot, dispersaient à coups de sabre ceux qui criaient : " Grâce ! " aujourd'hui faisaient leur cour à la nouvelle puissance, et, de la pointe du sabre sous le menton des condamnés, les montraient aux curieux : " Le voilà, ce fameux Couthon ! le voilà, ce Robespierre ! "

Robespierre avait bu du fiel tout ce que contient le monde. Il toucha enfin le port, la place de la Révolution. Il monta d'un pas ferme les degrés de l'échafaud.

Faut-il dire une chose infâme ? Un valet de la

guillotine, voyant dans la place cette fureur, cet emportement de vengeance contre Robespierre, lâche et misérable flatteur de la foule, arracha brutalement le bandeau qui soutenait sa pauvre mâchoire brisée. Il poussa un rugissement. — On le vit un moment pâle, hideux, la bouche ouverte toute grande et ses dents brisées qui tombaient. — Puis il y eut un coup sourd. Ce grand homme n'était plus.

MICHELET, *Histoire de la Révolution française*

V

L'EMPIRE

DEVENU l'arbitre de la France, Bonaparte ne pensa qu'à consolider son despotisme, et tout était calculé en vue de ce résultat dans la *Constitution consulaire* ou *de l'an VIII* qu'il donna alors à la France. Le pouvoir exécutif fut confié à trois consuls, mais le *premier consul* avait seul la réalité du pouvoir, l'initiative des lois, le commandement des armées, la nomination des fonctionnaires ; ce fut Bonaparte qui se donna ce titre ; il choisit comme collègues Cambacérès et Lebrun. Le pouvoir législatif fut exercé par quatre assemblées, le Conseil d'État qui préparait les lois sur l'ordre du premier consul, le Tribunat qui les discutait, le Corps législatif qui les acceptait ou les rejetait, le Sénat qui les contrôlait. En réalité, ces quatre assemblées ne représentaient que le premier consul, car c'était son influence qui faisait nommer les sénateurs, et c'était le Sénat qui choisissait les membres des trois autres assemblées sur des listes des notabilités.

Le gouvernement consulaire annula la liberté, mais il répara les maux de la guerre civile, organisa l'administration départementale, la justice, les finances. En 1801, le Concordat signé avec le pape rétablit la paix religieuse en réconciliant l'Église et l'État : le catholicisme fut reconnu la religion de la majorité des Français ;

mais l'Église dut se conformer aux lois : les évêques devaient être nommés par le premier consul.

L'Autriche, vaincue à Marengo et à Hohenlinden, fut contrainte de signer la paix de Lunéville (1801). L'Angleterre, restée seule, posa les armes à son tour à la paix d'Amiens (1802).

La France donna alors à Bonaparte le consulat à vie ; mais cette paix si désirée dura à peine une année ; dès 1803, les efforts du premier consul pour relever la puissance coloniale de la France amenèrent une rupture nouvelle avec l'Angleterre. Pendant qu'il organisait le camp de Boulogne, des conspirations contre sa puissance ou contre sa vie lui fournirent l'occasion de rendre son autorité monarchique et héréditaire. L'empire fut établi le 18 mai 1804.

Napoléon se crut au moment de réaliser son projet de descente en Angleterre. Mais la flotte française fut détruite à Trafalgar ; l'Angleterre forma avec l'Autriche et la Russie la troisième coalition, que Napoléon vainquit à Ulm et à Austerlitz, et que termina le traité de Presbourg (1805).

L'Empereur, cependant, ne sut pas contenir son ambition ; il s'entoura de royautés vassales, et forma une Confédération du Rhin sans la Prusse et sans l'Autriche. Aussi la Prusse et la Russie entrèrent-elles dans une quatrième coalition. La Prusse fut écrasée à Iéna (1806), la Russie vaincue à Eylau et à Friedland (1807) ; elles traitèrent à Tilsitt.

Napoléon voulut alors ruiner l'Angleterre par le blocus continental. Les nécessités de ce blocus le forcèrent à rompre avec le pape et à chasser les rois de Portugal et d'Espagne ; une insurrection éclata contre

les Français dans la péninsule ibérique (1808). L'Autriche saisit cette occasion pour former avec l'Angleterre la cinquième coalition (1809). Vaincue à Eckmühl, à Essling, à Wagram, elle dut signer la paix de Vienne, et en 1810 Napoléon épousa la fille de l'empereur d'Autriche. L'Empire français ne laissait alors en dehors de lui que deux États vraiment indépendants, l'Angleterre et la Russie.

En 1812, les nécessités du blocus continental obligèrent l'Empereur à déclarer la guerre au tsar. La campagne de Russie, commencée par la victoire de la Moskowa et la prise de Moscou, se termina par une retraite désastreuse. Les nations européennes formèrent contre la France la sixième coalition. En 1813, dans la campagne d'Allemagne, Napoléon ne put la dissoudre : l'Autriche se joignit à ses ennemis, et, vaincu à Leipzig, il dut repasser le Rhin.

La France fut envahie (1814). Malgré le génie que Napoléon déploya dans la campagne de France, il succomba : Paris fut pris, et l'Empereur relégué à l'île d'Elbe. Louis XVIII, héritier de Louis XVI, fut alors rétabli sur le trône ; c'est la première Restauration, marquée par l'*octroi* d'une Charte constitutionnelle et l'établissement du régime parlementaire.

Mais les Bourbons multiplièrent les fautes et devinrent vite impopulaires. Napoléon se décida à tenter encore une fois la fortune. Le 1er mars 1815, il débarqua près de Cannes : le 20 mars, il rentra au palais des Tuileries, d'où Louis XVIII s'était enfui. Ce fut le commencement des Cent Jours.

Cette grande et audacieuse tentative échoua. Vaincu à Waterloo, Napoléon fut envoyé captif à l'île de

Sainte-Hélène, pendant que Louis XVIII remontait sur le trône. Le traité de Paris et les traités de Vienne réglèrent alors l'État territorial de l'Europe après ces longs bouleversements. La France perdit tout ce qu'elle avait acquis depuis 1789 ; la Russie, la Prusse et l'Autriche prédominèrent sur le continent, l'Angleterre sur les mers.

Le dix-neuf Brumaire (1799)

La Constitution de l'an III confiait le pouvoir exécutif à un Directoire *composé de cinq membres, et le pouvoir législatif à deux chambres, le* Conseil des Anciens, *formé de* 250 *membres âgés au moins de* 40 *ans, et le* Conseil des Cinq-Cents, *formé de* 500 *membres ayant au moins* 30 *ans. Bonaparte, voulant se rendre maître de la France, s'entendit avec un des Directeurs, Siéyès, pour renverser le gouvernement. Il fit transférer les deux Conseils à Saint-Cloud, où il les entoura de troupes qui lui étaient dévouées. Le coup d'État réussit : Bonaparte, Siéyès et Roger-Ducos furent nommés* consuls provisoires, *chargés de rédiger une constitution nouvelle.*

Bonaparte, trompé par le succès facile de sa démarche auprès des Anciens, croit que sa présence seule apaisera le conseil orageux des Cinq-Cents. Il s'y rend à la tête de quelques grenadiers, qu'il laisse à la porte, mais du côté intérieur de la salle, et il s'avance seul, le chapeau bas. A l'apparition des baïonnettes, tout le conseil se lève d'un mouvement subit. Les législateurs, croyant que son entrée est le signal de la violence militaire, poussent en même temps le cri de : " Hors la

loi ! à bas le dictateur ! " Plusieurs membres s'élancent à sa rencontre ; et le républicain Bigonet, le saisissant par le bras : " Que faites-vous ? lui dit-il, téméraire ! Retirez-vous ; vous violez le sanctuaire des lois." Bonaparte pâlit, se trouble, recule, et il est enlevé par les grenadiers qui lui avaient servi d'escorte.

Son éloignement ne fit point cesser la tumultueuse agitation du conseil. Tous les membres parlaient à la fois, tous proposaient des mesures de salut public et de défense. On accablait Lucien Bonaparte de reproches ; celui-ci justifiait son frère, mais avec timidité. Il parvint, après de longs efforts, à monter à la tribune pour inviter le conseil à juger son frère avec moins de rigueur. Il assura qu'il n'avait aucun dessein contraire à la liberté ; il rappela ses services. Mais aussitôt plusieurs voix s'élevèrent et dirent : " Il vient d'en perdre tout le prix : à bas le dictateur ! à bas les tyrans ! " Le tumulte devint plus violent que jamais, et l'on demanda " la mise hors la loi du général Bonaparte. — Quoi ! dit Lucien, vous voulez que je prononce la mise hors la loi contre mon frère ! — Oui, oui, le hors-la-loi, voilà pour les tyrans."

Lucien, étourdi, remonta de la tribune au fauteuil, et dit dans la plus grande agitation : " Puisque je n'ai pu me faire entendre dans cette enceinte, je dépose, avec un sentiment profond de dignité outragée, les marques de la magistrature populaire." Il se dépouilla en même temps de sa toque, de son manteau et de son écharpe.

Cependant Bonaparte avait eu quelque peine, au sortir du conseil des Cinq-Cents, à se remettre de son trouble. Ses officiers l'entouraient. Le général

Lefèvre donna l'ordre d'enlever Lucien du conseil. Un détachement entra dans la salle, se dirigea vers le fauteuil qu'occupait de nouveau Lucien, le prit dans ses rangs, et retourna avec lui au milieu des troupes. Dès que Lucien fut sorti, il monta à cheval à côté de son frère, et, quoique dépouillé de son caractère légal, il harangua les troupes comme président. De concert avec Bonaparte, il dit alors que des poignards avaient été levés sur le général dans le conseil des Cinq-Cents, et il s'écria : " Citoyens soldats, le président du conseil des Cinq-Cents vous déclare que l'immense majorité de ce conseil est dans ce moment sous la terreur de quelques représentants à stylets qui assiègent la tribune, présentent la mort à leurs collègues, et enlèvent les délibérations les plus affreuses ! Ces brigands ne sont plus représentants du peuple, mais les représentants du poignard."

Après cette furieuse provocation adressée aux troupes par le président d'une assemblée, qui tournait contre elle les pouvoirs qu'il avait reçus d'elle, Bonaparte prit la parole : " Soldats, dit-il, je vous ai menés à la victoire ; puis-je compter sur vous ?—Oui ! oui ! vive le général !—Soldats, on avait lieu de croire que le conseil des Cinq-Cents sauverait la patrie ; il se livre, au contraire, à des déchirements ; des agitateurs cherchent à le soulever contre moi ! Soldats, puis-je compter sur vous ? — Oui ! oui ! vive Bonaparte ! — Eh bien ! je vais les mettre à la raison." Il donne aussitôt à quelques officiers supérieurs qui l'entouraient l'ordre de faire évacuer la salle des Cinq-Cents.

Une troupe de grenadiers entre dans la salle, y pénètre lentement, et l'officier qui la commandait

notifie au conseil l'ordre de se disperser. Le député Prudhon rappelle l'officier et ses soldats au respect des élus du peuple. Cette troupe reste un moment indécise ; mais un renfort entre en colonne serrée. Le général Leclerc s'écrie : " Au nom du général Bonaparte, le corps législatif est dissous : que les bons citoyens se retirent. Grenadiers, en avant ! " Des cris d'indignation s'élèvent de tous les bancs de la salle, mais ils sont étouffés par le bruit des tambours. Les grenadiers s'avancent dans toute la largeur de l'Orangerie, avec lenteur et en présentant la baïonnette. Ils chassent ainsi devant eux les législateurs, qui font entendre encore en sortant le cri de *vive la République* ! A cinq heures et demie, le 19 brumaire an VIII (10 novembre 1799), il n'y eut plus de représentation.

MIGNET, *Histoire de la Révolution française*

PASSAGE DU SAINT-BERNARD (1800)

La guerre recommença avec l'Autriche au printemps de 1800. *Une première armée autrichienne menaçait le Rhin ; une seconde, avec Mélas, assiégeait Masséna dans Gênes. Masséna fut forcé de capituler le* 5 *juin, mais sa résistance permit à Bonaparte de réaliser ses plans. Moreau franchit le Rhin et rejeta dans Ulm l'armée autrichienne ; Bonaparte passa les Alpes au col du Grand Saint-Bernard, tomba sur Milan, et surprit la seconde armée autrichienne au sud du Pô. Mélas fut battu à Marengo. Moreau remporta sur les Autrichiens la belle victoire de Hohenlinden, la* 3 *décembre* 1800 *: la route de Vienne était ouverte. L'Autriche signa la paix de Lunéville* (*février* 1801).

On se mit en route, entre minuit et deux heures du matin, pour devancer l'instant où la chaleur du soleil, faisant fondre les neiges, précipitait des montagnes de glace sur la tête des voyageurs téméraires qui s'engageaient dans ces gorges affreuses. Il fallait huit heures pour parvenir au sommet du col, à l'hospice même du Saint-Bernard, et deux heures seulement pour redescendre à Saint-Remy. On avait donc le temps de passer avant le moment du plus grand danger.

Les soldats surmontèrent avec ardeur les difficultés de cette route. Ils étaient fort chargés, car on les avait obligés à prendre du biscuit pour plusieurs jours, et avec du biscuit une grande quantité de cartouches. Ils gravissaient ces sentiers escarpés, chantant au milieu des précipices. Pour les fantassins la peine était moins grande que pour les cavaliers. Ceux-ci faisaient la route à pied, conduisant leur monture par la bride. C'était sans danger à la montée, mais à la descente, le sentier fort étroit les obligeant à marcher devant le cheval, ils étaient exposés, si l'animal faisait un faux pas, à être entraînés avec lui dans les précipices. Il arriva, en effet, quelques accidents de ce genre, mais en petit nombre, et il périt quelques chevaux, mais presque point de cavaliers.

Vers le matin, on parvint à l'hospice, et là, une surprise ménagée par le Premier Consul ranima les forces et la bonne humeur de ces braves troupes. Les religieux, munis d'avance des provisions nécessaires, avaient préparé des tables, et servirent à chaque soldat une ration de pain, de vin et de fromage. Après un moment de repos, on se remit en route, et on descendit à Saint-Remy sans événement fâcheux.

Chaque jour il devait passer l'une des divisions de l'armée. L'opération devait donc durer plusieurs jours, surtout à cause du matériel qu'il fallait faire passer avec les divisions. On se mit à l'œuvre pendant que les troupes se succédaient. On fit d'abord voyager les vivres et les munitions. Pour cette partie du matériel, qu'on pouvait diviser, placer sur le dos des mulets, dans de petites caisses, la difficulté ne fut pas aussi grande que pour le reste. On s'occupa enfin de l'artillerie. Les affûts et les caissons avaient été démontés, et placés sur des mulets. Restaient les pièces de canon elles-mêmes. On imagina de partager par le milieu des troncs de sapin, de les creuser, d'envelopper avec deux de ces demi-troncs une pièce d'artillerie, et de la traîner ainsi enveloppée le long des ravins. Grâce à ces précautions, aucun choc ne pouvait l'endommager. Des mulets furent attelés à ce singulier fardeau, et servirent à élever quelques pièces jusqu'au sommet du col. Mais la descente était plus difficile : on ne pouvait l'opérer qu'à force de bras, et en courant des dangers infinis, parce qu'il fallait retenir la pièce, et l'empêcher en la retenant de rouler dans les précipices. Malheureusement les mulets commençaient à manquer. Les muletiers surtout, dont il fallait un grand nombre, étaient épuisés. On offrit aux paysans des environs jusqu'à mille francs par pièce de canon, qu'ils consentiraient à traîner de Saint-Pierre à Saint-Remy. Il fallait cent hommes pour en traîner une seule, un jour pour la monter, un jour pour la descendre.

Quelques centaines de paysans se présentèrent, et transportèrent en effet quelques pièces de canon, conduits par les artilleurs qui les dirigeaient. Mais

l'appât même du gain ne put pas les décider à renouveler cet effort. Ils disparurent tous, et malgré les officiers envoyés à leur recherche, et prodiguant l'argent pour les ramener, il fallut y renoncer, et demander aux soldats des divisions de traîner eux-mêmes leur artillerie.

On pouvait tout obtenir de ces soldats dévoués. Pour les encourager, on leur promit l'argent que les paysans épuisés ne voulaient plus gagner, mais ils le refusèrent, disant que c'était un devoir d'honneur pour une troupe de sauver ses canons ; et ils se saisirent des pièces abandonnées. Des troupes de cent hommes, sorties successivement des rangs, les traînaient chacune à son tour. La musique jouait des airs animés dans les passages difficiles, et les encourageait à surmonter ces obstacles d'une nature si nouvelle. Arrivé au faîte des monts, on trouvait les rafraîchissements préparés par les religieux du Saint-Bernard, on prenait quelque repos, pour recommencer à la descente de plus grands et de plus périlleux efforts. On vit même deux divisions, à qui l'heure avancée ne permettait pas de descendre dans la même journée, aimer mieux bivouaquer dans la neige que de se séparer de leurs canons. Heureusement le ciel était serein, et on n'eut pas à braver, outre les difficultés des lieux, les rigueurs du temps.

Bonaparte se mit en marche, pour traverser le col, le 20, avant le jour. Les arts l'ont dépeint franchissant les neiges des Alpes sur un cheval fougueux ; voici la simple vérité. Il gravit le Saint-Bernard monté sur un mulet, revêtu de cette enveloppe grise qu'il a toujours portée, conduit par un guide du pays, montrant dans les passages difficiles la distraction d'un esprit

occupé ailleurs, entretenant les officiers répandus sur la route, et puis, par intervalles, interrogeant le conducteur qui l'accompagnait, se faisant conter sa vie, ses plaisirs, ses peines, comme un voyageur oisif qui n'a pas mieux à faire.

Le conducteur, qui était tout jeune, lui exposa naïvement les particularités de son obscure existence, et surtout le chagrin qu'il éprouvait de ne pouvoir, faute d'un peu d'aisance, épouser l'une des filles de cette vallée. Le Premier Consul, tantôt l'écoutant, tantôt questionnant les passants dont la montagne était remplie, parvint à l'hospice, où les bons religieux le reçurent avec empressement. A peine descendu de sa monture, il écrivit un billet, qu'il confia à son guide, en lui recommandant de le remettre, exactement, à l'administrateur de l'armée resté de l'autre côté du Saint-Bernard. Le soir, le jeune homme, retourné à Saint-Pierre, apprit avec surprise quel puissant voyageur il avait conduit le matin, et sut que le général Bonaparte lui faisait donner un champ, une maison, les moyens de se marier enfin, et de réaliser tous les rêves de sa modeste ambition.

THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire*

A L'ARMÉE, AVANT LA BATAILLE D'AUSTERLITZ

SOLDATS,—L'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm. Ce sont ces mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrunn, et que depuis vous avez constamment poursuivis jusqu'ici.

Les positions que nous occupons sont formidables ;

et, pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc.

Soldats, je dirigerai moi-même vos bataillons. Je me tiendrai loin du feu, si, avec votre bravoure accoutumée, vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis. Mais, si la victoire était un moment incertaine, vous verriez votre Empereur s'exposer aux premiers coups ; car le victoire ne saurait hésiter, dans cette journée surtout où il s'agit de l'honneur de l'infanterie française, qui importe tant à l'honneur de toute la nation.

Que, sous prétexte d'emmener les blessés, on ne dégarnisse pas les rangs, et que chacun soit bien pénetré de cette pensée, qu'il faut vaincre ces stipendiés de l'Angleterre, qui sont animés d'une si grande haine contre notre nation.

Cette victoire finira la campagne, et nous pourrons reprendre nos quartiers d'hiver, où nous serons joints par les nouvelles armées qui se forment en France, et alors la paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de moi. NAPOLÉON

APRÈS LA BATAILLE

SOLDATS,—Je suis content de vous : vous avez à la journée d'Austerlitz justifié ce que j'attendais de votre intrépidité. Vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Une armée de cent mille hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été en moins de quatre heures ou coupée ou dispersée. Ce qui a échappé à votre fer s'est noyé dans les lacs.

Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent vingt pièces de canon, vingt

généraux, plus de trente mille prisonniers sont le résultat de cette journée à jamais célèbre. Cette infanterie tant vantée, et en nombre supérieur, n'a pu résister à votre choc, et désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter. Ainsi, en deux mois, cette troisième coalition a été vaincue et dissoute. La paix ne peut plus être éloignée ; mais, comme je l'ai promis à mon peuple avant de passer le Rhin, je ne ferai qu'une paix qui nous donne des garanties, et assure des récompenses à nos alliés.

Soldats, lorsque le peuple français plaça sur ma tête la couronne impériale, je me confiai à vous pour la maintenir toujours dans ce haut état de gloire qui seul pouvait lui donner du prix à mes yeux ; mais, dans le même moment, nos ennemis pensaient à la détruire et à l'avilir ; et cette couronne de fer, conquise par le sang de tant de Français, ils voulaient m'obliger à la placer sur la tête de nos plus cruels ennemis ; projets téméraires et insensés que, le jour même de l'anniversaire du couronnement de votre empereur, vous avez anéantis et confondus. Vous leur avez appris qu'il est plus facile de nous braver et de nous menacer que de nous vaincre.

Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je vous amènerai en France : là, vous serez l'objet de mes tendres sollicitudes. Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire : " J'étais à la bataille d'Austerlitz," pour que l'on vous réponde : " Voilà un brave ! "

NAPOLÉON

Passage du Niémen

L'alliance franco-russe, scellée à Tilsitt en 1807, *se refroidissait depuis* 1810. *La Russie souffrait du blocus continental. Le* 31 *décembre* 1810, *Alexandre ouvrit ses ports aux Anglais : ce fut la cause principale de la guerre. Le* 1er *juin* 1812, *la Grande Armée, échelonnée entre la Vistule et le Niémen, comptait* 678,000 *hommes, dont* 350,000 *Français ;* 533,000 *entrèrent en Russie.*

Le 23 juin, avant le jour, la colonne impériale atteignit le Niémen. Napoléon, qu'une voiture avait transporté jusque-là, monta à cheval à deux heures du matin. Il reconnut le fleuve russe, en se couvrant de la nuit pour franchir cette frontière, que, cinq mois après, il ne put repasser qu'à la faveur d'une même obscurité. Comme il paraissait devant cette rive, son cheval s'abattit tout à coup, et le précipita sur le sable. Une voix s'écria : " Ceci est d'un mauvais présage ; un Romain reculerait ! " On ignore si ce fut lui, ou quelqu'un de sa suite, qui prononça ces mots.

Sa reconnaissance faite, il ordonna qu'à la chute du jour suivant trois ponts fussent jetés sur le fleuve, près du village de Poniémenz, puis il se retira dans son quartier, où il passa toute la journée.

Dès que la nuit fut revenue, il se rapprocha du fleuve. Ce furent quelques sapeurs, dans une nacelle, qui le traversèrent d'abord. Étonnés, ils abordent, et descendent, sans obstacle, sur la rive russe ! Là ils trouvent la paix ; c'est de leur côté qu'est la guerre. Cependant un simple officier de Cosaques, comman-

dant une patrouille, se présente bientôt à eux. Il est seul, il semble se croire en pleine paix, et ignorer que l'Europe entière en armes est devant lui. Il demande à ces étrangers qui ils sont. " Français ! " lui répondirent-ils. " Que voulez-vous ? reprit cet officier, et pourquoi venez-vous en Russie ? " Un sapeur lui répliqua brusquement : " Vous faire la guerre ; prendre Vilna ! délivrer la Pologne ! " Et le Cosaque se retire ; il disparaît dans les bois, sur lesquels trois de nos soldats, emportés d'ardeur, et pour sonder la forêt, déchargent leurs armes.

Ainsi le faible bruit de trois coups de feu, auxquels on ne répondit pas, nous apprit qu'une nouvelle campagne s'ouvrait, et qu'une grande invasion était commencée !

Trois cents voltigeurs passèrent aussitôt le fleuve, pour protéger l'établissement des ponts. Alors sortirent des vallons et de la forêt les colonnes françaises. Elle s'avancèrent silencieusement jusqu'au fleuve, à la faveur d'une profonde obscurité. On défendit les feux et jusqu'aux étincelles. On se reposa les armes à la main, comme en présence de l'ennemi.

Le jour parut. A trois cents pas du fleuve, sur la hauteur la plus élevée, on apercevait la tente de l'Empereur. Autour d'elle, toutes les collines, leurs pentes, les vallées, étaient couvertes d'hommes et de chevaux. Le signal fut donné, et aussitôt cette multitude commença à s'écouler en trois colonnes vers les trois ponts. On les voyait serpenter en descendant la courte plaine qui les séparait du Niémen, s'en approcher, gagner les trois passages, s'allonger, se rétrécir pour les traverser, et atteindre enfin ce sol étranger qu'ils allaient dévaster, et qu'ils devaient bientôt couvrir de leurs vastes débris.

Ce jour-là même, le sort ou le ciel nous donna un terrible présage. Au delà de Kowno, Napoléon s'irrite contre la Vilna, dont les Cosaques ont rompu le pont, et qui s'oppose au passage d'Oudinot. Il affecte de la mépriser, comme tout ce qui lui faisait obstacle, et il ordonne à un escadron des Polonais de sa garde de se jeter dans cette rivière. Ces hommes d'élite s'y précipitèrent sans hésiter.

D'abord ils marchèrent en ordre, et quand le fond leur manqua ils redoublèrent d'efforts. Bientôt ils atteignirent à la nage le milieu des flots. Mais ce fut là que le courant plus rapide les désunit. Alors leurs chevaux s'effrayent : ils dérivent, et sont emportés par la violence des eaux. Ils ne nagent plus, ils flottent dispersés. Leurs cavaliers luttent et se débattent vainement, la force les abandonne ; enfin ils se résignent. Leur perte est certaine, mais c'est à leur patrie, c'est devant elle, c'est pour leur libérateur qu'ils se sont dévoués, et près d'être engloutis, suspendant leurs efforts, ils tournent la tête vers Napoléon et s'écrient : *Vive l'Empereur* ! On en remarqua trois surtout, qui ayant encore la bouche hors de l'eau, répétèrent ce cri, et périrent aussitôt. L'armée était saisie d'horreur et d'admiration.

DE SÉGUR, *Mémoires*

SUR LA ROUTE DE MOSCOU

Après avoir établi d'immenses magasins de ravitaillement à Vilna, l'Empereur s'enfonça dans la Russie à la poursuite d'un ennemi qui toujours se dérobait. La tactique des Russes fut d'éviter toute grande bataille rangée,

puis de dévaster le pays que devaient traverser les ennemis. Avant d'arriver à la Moskowa, Napoléon avait déjà perdu plus de 150,000 *hommes.*

Au sortir de Vilna, nous nous trouvons engouffrés dans des forêts. Je quitte la tête de mon bataillon pour me porter derrière et faire suivre tous ces traînards en plaçant mon petit musicien à la droite pour marquer le pas. La nuit venue, je vois de mes déserteurs se glisser dans le fourré sans pouvoir les faire rentrer, vu l'obscurité. Je me disais : " Que faire seul avec 700 traînards ? Ils vont tous déserter ! "

Enfin, j'arrivai dans des bois très éloignés des villes, des parties considérables se trouvaient détruites par les flammes. Une forêt incendiée longeait ma droite, et je m'aperçois qu'une partie de mes troupes prend à droite dans ce bois brûlé. Je pars au galop pour les faire rentrer sur la route. Quelle est ma surprise de voir ces soldats faire volte-face et tirer sur moi ! Je suis contraint de lâcher prise. C'était un complot des soldats de Joseph-Napoléon, tous Espagnols. Ils étaient 133 ; pas un seul Français ne s'était mêlé avec ces brigands. Arrivé près de mon détachement, je leur fais former le cercle, et leur dis : " Je suis forcé de faire mon rapport ; soyez Français et suivez-moi. Je ne ferai plus l'arrière-garde, cela vous regarde. Par le flanc droit ! "

Je sors de cette maudite forêt le même soir, et j'arrive près d'un village où était une station de cavalerie avec un colonel qui gardait l'embranchement pour diriger les troupes de passage. Arrivé près de lui, je fais mon rapport ; il fait camper mon bataillon, et, sur

les indications que je lui donne, il fait venir des juifs et son interprète ; il juge par la distance de mes déserteurs du village où ils ont pu tomber ; il fait partir 50 chasseurs à cheval et les juifs pour les conduire. A moitié chemin, ils rencontrèrent les paysans opprimés qui venaient chercher du secours. Ils arrivèrent à minuit et entourèrent le village, où ils surprirent les Espagnols endormis ; ils les saisirent, les désarmèrent, mirent leurs fusils dans une charrette. Les hommes furent attachés dans de petites charrettes bien escortées.

Le matin, à 8 heures, les 133 Espagnols arrivaient et étaient déliés de leurs entraves. Le colonel les fit mettre sur un rang et leur dit : " Vous vous êtes mal conduits, je vais vous former par ordinaires ; y a-t-il parmi vous des sergents ou des caporaux pour former vos ordinaires ? "

Voilà deux sergents qui font voir leurs galons cachés par leurs capotes : " Mettez-vous là. Y a-t-il des caporaux ? "

En voilà trois qui se font connaître : " Mettez-vous là ! Il n'y en a plus ? C'est bien ! Maintenant, vous autres, tirez un billet ! "

Celui qui tirait un billet blanc était mis d'un côté, et celui qui tirait noir était mis de l'autre. Lorsque tout fut fini, il leur dit : " Vous avez volé, vous avez mis le feu, vous avez fait feu sur votre officier ; la loi vous condamne à la peine de mort ; vous allez subir votre peine, je pouvais vous faire tous fusiller ; j'en épargne la moitié. Que cela leur serve d'exemple ! Commandant, faites charger les armes à votre bataillon. Mon adjoint va commander le feu."

On en fusilla soixante-deux. Dieu ! quelle scène ! Je partis de suite, le cœur navré. Voilà mon étrenne de lieutenant !

LE CAPITAINE COIGNET, *Cahiers*

LES FRANÇAIS DEVANT MOSCOU

Koutousoff, le général russe, avait voulu, sur les bords de la Moskowa, barrer à Napoléon la route de Moscou. Le 7 septembre 1812 *fut livrée la bataille de Borodino. Après avoir perdu* 50,000 *hommes, les Russes durent battre en retraite ; mais Napoléon en avait laissé* 30,000 *sur le champ de bataille. Le* 14 *septembre, la Grande Armée entra dans la ville. Mais ils ne devaient trouver qu'une cité en flammes.*

Enfin, arrivée au sommet d'un coteau, l'armée découvrit tout à coup au-dessous d'elle, et à une distance assez rapprochée, une ville immense, brillante de mille couleurs, surmontée d'une foule de dômes dorés resplendissants de lumière, mélange singulier de bois, de lacs, de chaumières, de palais, d'églises, de clochers, ville à la fois gothique et byzantine, réalisant tout ce que les contes orientaux racontent des merveilles de l'Asie. Tandis que des monastères flanqués de tours formaient la ceinture de cette grande cité, au centre s'élevait sur une éminence une forte citadelle, espèce de Capitole où se voyaient à la fois les temples de la Divinité et les palais des empereurs, où au-dessus des murailles crénelées surgissaient des dômes majestueux, portant l'emblème qui représente toute l'histoire de la Russie et toute son ambition, la croix sur le croissant renversé. Cette citadelle, c'était le Kremlin, ancien séjour des

czars. A cet aspect magnifique, l'imagination, le sentiment de la gloire, s'exaltant à la fois, les soldats s'écrièrent tous ensemble : Moscou ! Moscou ! — Ceux qui étaient restés au pied de la colline se hâtèrent d'accourir; pour un moment tous les rangs furent confondus, et tout le monde voulut contempler la grande capitale où nous avait conduits une marche si aventureuse....

On ne pouvait se rassasier de ce spectacle éblouissant et fait pour éveiller tant de sentiments divers. Napoléon survint à son tour, et saisi de ce qu'il voyait, lui qui avait, comme les plus vieux soldats de l'armée, visité successivement le Caire, Memphis, le Jourdain, Milan, Vienne, Berlin, Madrid, il ne put se défendre d'une profonde dévotion. Arrivé à ce faîte de sa grandeur, après lequel il allait descendre d'un pas si rapide vers l'abîme, il éprouva une sorte d'enivrement, oublia tous les reproches que son bon sens, seule conscience des conquérants, lui adressait depuis deux mois, et pour un moment crut encore que c'était une grande et merveilleuse entreprise que la sienne, que c'était une grande et heureuse témérité justifiée par l'événement que d'avoir osé courir de Paris à Smolensk, de Smolensk à Moscou ! Certain de sa gloire, il crut encore à son bonheur, et ses lieutenants, émerveillés comme lui, ne se souvenant plus de leurs mécontentements fréquents dans cette campagne, retrouvèrent pour lui ces effusions de la victoire auxquelles ils ne s'étaient pas livrés à la fin de la sanglante journée de Borodino. Ce moment de satisfaction, vif et court, fut l'un des plus profondément sentis de sa vie ! Hélas ! il devait être le dernier !

THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire*

L'Incendie de Moscou

Dès la première nuit, celle du 14 au 15, un globe enflammé s'était abaissé sur le palais du prince Troubetskoï, et l'avait consumé ; c'était un signal. Aussitôt le feu avait été mis à la Bourse ; on avait aperçu des soldats de police russes l'attiser avec des lances goudronnées. Ici des obus venaient d'éclater dans les poêles de plusieurs maisons ; ils avaient blessé les militaires qui se pressaient autour. Alors, se retirant dans des quartiers encore debout, ils étaient allés se choisir d'autres asiles ; mais, près d'entrer dans ces maisons toutes closes et inhabitées, ils avaient entendu en sortir une faible explosion ; elle avait été suivie d'une légère fumée, qui aussitôt était devenue épaisse et noire, puis rougeâtre, enfin couleur de feu, et bientôt l'édifice entier s'était abîmé dans un gouffre de flammes !

Tous avaient vu des hommes d'une figure atroce, couverts de lambeaux, et des femmes furieuses errer dans ces flammes, et compléter une épouvantable image de l'enfer. Ces misérables, enivrés de vin et du succès de leurs crimes, ne daignaient plus se cacher ; ils parcouraient triomphalement ces rues embrasées ; on les surprenait armés de torches, s'acharnant à propager l'incendie ; il fallait leur abattre les mains à coup de sabre pour leur faire lâcher prise. On se disait que ces bandits avaient été déchaînés par les chefs russes pour brûler Moscou.

Aussitôt l'ordre fut donné de juger et de fusiller sur place tous les incendiaires. L'armée était sur pied.

Pendant que nos soldats luttaient encore avec l'incendie, et que l'armée disputait au feu cette proie, Napoléon, dont on n'avait pas osé troubler le sommeil pendant la nuit, s'était éveillé à la double clarté du jour et des flammes. Dans son premier mouvement il s'irrita, et voulut commander à cet élément ; mais bientôt il fléchit et s'arrêta devant l'impossibilité. Alors une extrême agitation s'empara de lui. A chaque instant il se lève, marche, se rassied brusquement. Il parcourt ses appartements d'un pas rapide ; il quitte, reprend, et quitte encore un travail pressé, pour se précipiter à ses fenêtres et contempler les progrès de l'incendie. De brusques et brèves exclamations s'échappent de sa poitrine oppressée. " Quel effroyable spectacle ! Ce sont eux-mêmes ! Tant de palais ! Quelle résolution extraordinaire ! Quels hommes ! Ce sont des Scythes ! "

Entre l'incendie et lui se trouvait un vaste emplacement désert, puis la Moskowa et ses deux quais ; et pourtant les vitres des croisées contre lesquelles il s'appuie sont déjà brûlantes, et le travail continuel des balayeurs, placés sur les toits de fer du palais, ne suffit pas pour écarter les nombreux flocons de feu qui cherchent à s'y poser.

En cet instant le bruit se répand que le Kremlin est miné ; quelques domestiques en perdent la tête d'effroi ; les militaires attendent impassiblement, et l'Empereur ne répond à cette alarme que par un sourire d'incrédulité. Mais il marche encore convulsivement, il s'arrête à chaque croisée, et regarde le terrible élément victorieux dévorer avec fureur sa brillante conquête, se saisir de tous les ponts, de tous les passages de sa

forteresse, le cerner, l'y tenir comme assiégé, envahir à chaque minute les maisons environnantes, et, le resserrant de plus en plus, le réduire enfin à la seule enceinte du Kremlin.

Déjà nous ne respirons plus que de la fumée et des cendres. La nuit approchait. Tout à coup un cri : " Le feu est au Kremlin ! " passe de bouche en bouche L'Empereur sort pour juger le danger. La tour de l'arsenal brûle. Un soldat de police vient d'y être trouvé. On l'amène, et Napoléon le fait interroger devant lui. C'est ce Russe qui est l'incendiaire : il a exécuté sa consigne au signal donné par son chef.

L'Empereur fit un geste de mépris et d'humeur ; on emmena ce misérable dans la première cour, où les grenadiers, furieux, le firent expirer sous leurs baïonnettes.

Cet incident avait décidé Napoléon. Il descend rapidement l'escalier du nord, et ordonne qu'on le guide hors de la ville. Mais nous étions assiégés par un océan de flammes : elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Enfin on découvrit, à travers les rochers, une poterne qui donnait sur la Moskowa. Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et sa garde parvinrent à s'échapper du Kremlin.

Il fallait se hâter. A chaque instant croissait autour de nous le mugissement des flammes. Une seule rue étroite, tortueuse et toute brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'Empereur s'élança à pied, et sans hésiter, dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers du pétille-

ment de ces brasiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des poutres brûlantes et des toits de fer ardent qui croulaient autour de lui. Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu !

Dans cette inexprimable détresse, et quand une course rapide paraissait notre seul moyen de salut, notre guide, incertain et troublé, s'arrêta. Là se serait peut-être terminée notre vie aventureuse, si des pillards du premier corps n'avaient point reconnu l'Empereur au milieu de ces tourbillons de flammes ; ils accoururent, et le guidèrent vers les décombres fumants d'un quartier réduit en cendres dès le matin.

Le lendemain matin, 17 septembre, Napoléon tourna ses premiers regards sur Moscou, espérant voir l'incendie se calmer. Il le revit dans toute sa violence ; toute cette cité lui parut une vaste trombe de feu qui s'élevait en tourbillonnant jusqu'au ciel, et le colorait fortement. Absorbé par cette funeste contemplation, il ne sortit d'un morne et long silence que pour s'écrier : " Ceci nous présage de grands malheurs ! "

De Ségur, *Mémoires*

Passage de la Bérésina

Napoléon avait songé à passer le terrible hiver russe à Moscou. Ce n'était plus possible. Se diriger vers Saint-Pétersbourg, c'était marcher vers un froid plus rigoureux encore ; Koutousoff défendait l'accès des provinces du sud ; il ne restait donc que la retraite. Elle fut épouvantable. Le froid, la fatigue et la faim firent beaucoup de victimes. Les Russes poursuivaient

la Grande Armée, la forçaient continuellement à combattre. Quand Napoléon arriva à Smolensk (13 *novembre*), *il n'avait plus que* 40,000 *hommes valides. L'épisode le plus désastreux fut le passage de la Bérésina. L'armée passa en désordre, laissant derrière elle* 15,000 *traînards qui furent tués par l'ennemi. C'est seulement le* 16 *décembre que les restes de la Grande Armée repassèrent le Niémen, laissant près de* 250,000 *cadavres sur le sol glacé de la Russie.*

Le 26 novembre, au point du jour, nous étions à Studianka, et l'on n'apercevait, à la rive opposée, aucun préparatif de défense, de sorte que, si l'Empereur eût conservé l'équipage de ponts qu'il avait fait brûler avant, à Orcha, l'armée eût pu franchir la Bérésina sur-le-champ.

L'Empereur, étant arrivé le 26, vers midi, ordonna qu'un des deux ponts serait établi par l'artillerie et l'autre par le génie. On arracha à l'instant les poutres et les voliges des masures du village, et les sapeurs, ainsi que les artilleurs, se mirent à l'ouvrage. Ces braves soldats donnèrent alors une preuve de dévouement dont on ne leur a pas assez tenu compte. On les vit se jeter tout nus dans les eaux froides de la Bérésina et y travailler constamment pendant six ou sept heures, bien qu'on n'eût pas une seule goutte d'eau-de-vie à leur donner et qu'ils ne dussent avoir pour lits, la nuit suivante, qu'un champ couvert de neige. Aussi presque tous périrent-ils lorsque les grandes gelées arrivèrent.

Pendant qu'on travaillait à la construction des ponts, et que mon régiment, ainsi que toutes les troupes

du 2e corps, attendait sur la rive gauche l'ordre de traverser la rivière, l'Empereur, se promenant à grands pas, allait d'un régiment à l'autre, parlant aux soldats comme aux officiers.

Cependant, les sapeurs du génie et les artilleurs ayant enfin terminé les deux ponts de chevalets, on fit passer l'infanterie et l'artillerie du corps d'Oudinot. Le 27 au soir, l'Empereur passa les ponts avec sa garde.

On a beaucoup parlé des désastres qui eurent lieu sur la Bérésina ; mais ce que personne n'a dit encore, c'est qu'on eût pu en éviter la plus grande partie si l'état-major général, comprenant mieux ses devoirs, eût profité de la nuit du 27 au 28 pour faire traverser les ponts aux bagages et surtout à ces milliers de traînards qui le lendemain obstruèrent le passage. En effet, après avoir bien établi mon régiment au bivouac de Zawniski, je m'aperçus de l'absence d'un cheval de bât qui, portant la caisse et les pièces de comptabilité des escadrons de guerre, n'avait pu être risqué dans le gué. Inquiet sur les cavaliers qui l'escortaient aussi bien que sur le dépôt précieux qui leur était confié, je veux aller en personne favoriser leur passage, car je croyais les ponts encombrés. Je m'y rends donc au galop, et quel est mon étonnement de les trouver complètement déserts ! Personne n'y passait en ce moment, tandis qu'à cent pas de là et par un beau clair de lune j'apercevais plus de cinquante mille traînards. Ces hommes, tranquillement assis devant des feux immenses, préparaient des grillades de chair de cheval, sans se douter qu'ils étaient devant une rivière dont le passage coûterait le lendemain la

vie à un grand nombre d'entre eux, tandis qu'en quelques minutes ils pouvaient le franchir sans obstacles dès à présent et achever les préparatifs de leur souper sur l'autre rive.

Ce fut dans ce camp désordonné que je vis pour la première fois des militaires revenant de Moscou. Mon âme en fut navrée ! Tous les grades étaient confondus : plus d'armes, plus de tenue militaire. Des soldats, des officiers et même des généraux couverts de haillons et n'ayant pour chaussures que des lambeaux de cuir ou de drap mal réunis au moyen de ficelles ! Une cohue immense dans laquelle étaient pêle-mêle des milliers d'hommes de nations diverses, parlant bruyamment toutes les langues du continent européen, sans pouvoir se comprendre mutuellement.

Les masses d'hommes isolés qui avaient deux jours et deux nuits pour traverser les ponts et qui par apathie n'en avaient pas profité, voulurent tous passer à la fois, lorsque les boulets de Wittgenstein vinrent tomber au milieu d'eux. Cette multitude immense d'hommes, de chevaux et de chariots s'entassa complètement à l'entrée des ponts, qu'elle obstruait sans pouvoir les gagner. Un très grand nombre, ayant manqué cette entrée, furent poussés par la foule dans la Bérésina, où presque tous se noyèrent.

Pour comble de malheur, un des ponts s'écroula sous le poids des pièces et des lourds caissons qui les suivaient. Tout se porta alors vers le second pont, où le désordre était déjà si grand que les hommes les plus vigoureux ne pouvaient résister à la pression. Un grand nombre furent étouffés. En voyant l'impossibilité de traverser les ponts ainsi encombrés, beau-

coup de conducteurs de voitures poussèrent leurs chevaux dans la rivière ; mais, poussant leurs chariots tumultueusement, ils s'entrechoquaient et se renversaient les uns les autres. Cependant plusieurs parvinrent à la rive opposée ; mais, comme on n'avait pas préparé de sortie en abattant les talus des berges, peu de voitures parvinrent à les gravir, et il périt encore là bien du monde.

Dans la nuit du 28 au 29, le canon des Russes vint augmenter ces horreurs en foudroyant les malheureux qui s'efforçaient de franchir la rivière. Le 29, au point du jour, on mit le feu à toutes les voitures restant encore sur la rive gauche, et lorsque enfin le général Éblé vit les Russes s'approcher du pont, il le fit aussi incendier ! Quelques milliers de malheureux restés devant Studianka tombèrent aux mains de Wittgenstein. Ainsi se termina le plus horrible épisode de la campagne de Russie. L'armée perdit dans ce passage vingt à vingt-cinq mille hommes.

De Marbot, *Mémoires*

Les Dépêches

L'Empereur me fit appeler : " Pars de suite, porte ces ordres sur la route de Vilna ; voilà un guide sûr qui te conduira. Fais tous tes efforts pour arriver demain au petit jour." Il fit interroger mon guide ; récompense lui fut donnée devant moi, et on nous donna à chacun un bon cheval russe. Je partis sur une belle route blanche de neige, mais ce n'était que peu de chose encore, nos chevaux ne glissaient pas. Arrivés dans un bois à la nuit, pour plus de sûreté, je passai une

forte ficelle autour du cou de mon guide, de crainte qu'il s'échappât. Il me dit : " Bac, tac." Cela veut dire : C'est bon. Enfin j'eus le bonheur d'arriver sans aucune mauvaise rencontre. Je mis pied à terre, et mon guide me fit connaître au maire qui fit conduire nos chevaux dans la grange. Je lui remis mes dépêches, il présenta un verre de schnapps et il en but le premier : " Buvez ! " me dit-il en français. Il décachette mon paquet et me dit : " Il n'est pas possible que je fasse apprêter les immenses quantités de rations que votre souverain me demande à trois lieues d'ici. Il faudrait un mois pour cela. — Cela ne me regarde pas. — C'est bien, me dit-il, je ferai mon possible."

Mais il n'en put dire davantage. Celui qui venait de conduire mon cheval à la grange se mit à crier : " Cosaques ! Cosaques ! " Je me voyais pris. Ce brave maire me fait sortir de son cabinet dans l'antichambre, tourner de suite à droite, et me prenant par les épaules, me fait baisser la tête et me pousse dans le four ; je n'ai pas le temps de la réflexion ; ce four est au ras de terre, sous voûte, très haut et long ; il avait déjà été allumé, mais il n'était pas trop chaud, c'était supportable. Je n'eus pas le temps de me retourner ; je mis le genou droit à terre et restai. J'étais dans une grande anxiété. Cet aimable maire avait eu la présence d'esprit de prendre du bois qu'il mit devant l'entrée de son four pour me cacher. Sitôt fait, des officiers parurent chez le maire, mais ils passaient devant la gueule du four où j'attendais mon sort ; les minutes étaient des siècles, mes cheveux se dressaient, je me croyais perdu !

J'entendis enfin sortir du cabinet tous ces officiers qui passèrent devant mon refuge. Ils s'étaient emparés

de mes dépêches et partirent rejoindre leur régiment au bout du village, pour se porter sur le point indiqué dans mes dépêches. Je sus plus tard que l'Empereur m'avait sacrifié pour faire prendre mes dépêches et pour détourner l'ennemi. Ce digne maire vint près de moi : " Sortez, me dit-il, les Russes sont partis avec vos dépêches, et vont pour arrêter votre armée. Votre route est libre."

Sorti de ce four, je saute au cou de cet homme généreux, je le serre dans mes bras, je lui dis : " Je rendrai compte à mon souverain de votre action." Après avoir pris un verre de schnapps, il me présenta du pain que je mis dans ma poche. Je trouve mon cheval à la porte, je pars au galop. Je ne m'occupai plus de mon guide qui resta dans le village. Lorsque j'eus atteint nos éclaireurs, quelle joie ! je respirais en criant : gare ! gare ! et je mis alors la main sur mon morceau de pain que je dévorai. L'armée marchait silencieusement ; les chevaux glissaient, car les routes étaient unies par les troupes qui frayaient le chemin. Le froid devenait de plus fort en plus fort ; enfin je rencontrai l'Empereur, son état-major ; j'arrive près de lui, chapeau bas : " Comment ! te voilà ! et ta mission ? — Elle est faite, Sire. — Comment ! tu n'es pas pris ? et tes dépêches, où sont-elles ? — Entre les mains des cosaques. — Comment ? approche, que dis-tu ? — La vérité ! arrivé chez le maire, je lui donne mes dépêches, et un instant après, les cosaques sont arrivés, et le maire m'a caché dans son four. — Dans son four ! — Oui, Sire, et je n'étais pas à mon aise ; ils ont passé près de moi pour entrer dans le cabinet du maire, ils ont pris mes dépêches et se sont sauvés. — C'est

curieux, mon vieux grognard, tu devais être pris. — Le brave maire m'a sauvé. — Je le verrai, ce Russe."

Le soir, arrivé à une lieue de l'endroit où mes dépêches avaient été prises par les cosaques, il fit appeler le maire et eut une conférence avec lui. Ce maire le conduisit à une lieue de son village, et je lui donnai en passant près de lui une bonne poignée de main : " J'aime les Français, me dit-il. Adieu, brave officier." Je bénis encore cet homme qui me sauva la vie.

LE CAPITAINE COIGNET, *Cahiers*

MIL HUIT CENT QUATORZE

C'était en 1814 ; c'était le commencement de l'année, et la fin de cette sombre guerre où notre pauvre armée défendait l'Empire et l'Empereur. Nous devions attaquer Reims, que l'Empereur voulait reprendre. Le temps était sombre et la pluie continuelle. Nous avions perdu, la veille, un officier supérieur qui conduisait des prisonniers. Les Russes l'avaient surpris et tué dans la nuit précédente, et ils avaient délivré leurs camarades. Notre colonel voulut prendre sa revanche. Nous étions près d'Épernay ; le soir venait ; nous passions près d'un joli château blanc à tourelles, nommé Boursault, lorsque le capitaine m'appela. Il m'emmena à part, et me dit de sa vieille voix enrouée :

" Vous voyez bien là-haut une grange, sur cette colline coupée à pic ; là où se promène ce grand nigaud de factionnaire russe avec son bonnet d'évêque ? — Oui, oui, dis-je, je vois parfaitement le grenadier et la grange. — Eh bien, vous qui êtes un ancien, il faut que vous sachiez que c'est là le point que les Russes ont

pris, avant-hier, et qui occupe le plus l'Empereur pour le quart d'heure. Il dit que c'est la clef de Reims, et ça pourrait bien être. En tout cas, nous allons jouer un tour à Woronsoff. A onze heures du soir, vous prendrez deux cents de vos lapins, vous surprendrez le corps de garde qu'ils ont établi dans cette grange. Mais, de peur de donner l'alarme, vous enlèverez ça à la baïonnette."

Il prit et m'offrit une prise de tabac, et, jetant le reste peu à peu, il me dit, en prononçant un mot à chaque grain semé au vent :

" Vous sentez bien que je serai par là, derrière vous, avec ma colonne. Vous n'aurez guère perdu que soixante hommes, vous aurez les six pièces qu'ils ont placées là. Vous les tournerez du côté de Reims. A onze heures, onze heures et demie, la position sera à nous. — Ça suffit," lui dis-je ; et je m'en allai préparer un peu notre soirée. L'essentiel était de ne pas faire de bruit. Je passai l'inspection des armes et je fis enlever, avec le tire-bourre, les cartouches de toutes celles qui étaient chargées.

A dix heures et demie, je leur fis mettre leur capote sur l'habit, et le fusil caché sous la capote ; car, quelque chose qu'on fasse, la baïonnette se voit toujours, et quoi qu'il fît bien sombre, je ne m'y fiais pas. J'avais observé les petits sentiers bordés de haies qui conduisaient au corps de garde russe, et j'y fis monter les plus déterminés gaillards que j'aie jamais commandés. Ils avaient l'habitude des Russes, et savaient comment les prendre. Les factionnaires que nous rencontrâmes en montant disparurent sans bruit, comme des roseaux que l'on couche par terre avec la main. Celui qui

était devant les armes demandait plus de soin. Il était immobile, l'arme au pied et le menton sur son fusil ; le pauvre diable se balançait comme un homme qui s'endort de fatigue et va tomber. Un de mes grenadiers le prit dans ses bras, en le serrant à l'étouffer, et deux autres, l'ayant bâillonné, le jetèrent dans les broussailles.

J'arrivai lentement, et je ne pus me défendre, je l'avoue, d'une certaine émotion que je n'avais jamais éprouvée au moment des autres combats. C'était la honte d'attaquer des gens couchés. Je les voyais, roulés dans leurs manteaux, éclairés par une lanterne sourde, et le cœur me battit violemment. Mais tout à coup, au moment d'agir, je craignis que ce ne fût une faiblesse qui ressemblât à celle des lâches ; prenant mon sabre caché sous mon bras, j'entrai le premier, brusquement, donnant l'exemple à mes grenadiers.

Je leur fis un geste qu'ils comprirent ; ils se jetèrent d'abord sur les armes, puis sur les hommes, comme des loups sur un troupeau. Oh ! ce fut une boucherie sourde et horrible ! la baïonnette perçait, la crosse assommait, le genou étouffait, la main étranglait. Tous les cris, à peine poussés, étaient éteints sous les pieds de nos soldats, et nulle tête ne se soulevait sans recevoir le coup mortel.

. . . . . .

Quand je me trouvai au grand air, j'eus la force d'essuyer mon front rouge et mouillé. Mes grenadiers étaient à leurs rangs ; chacun essuyait froidement sa baïonnette dans le gazon et raffermissait sa pierre à feu dans la batterie. Mon sergent-major, suivi du fourrier, marchait devant les rangs, tenant sa liste à

la main, et, lisant à la lueur d'un bout de chandelle, planté dans le canon de son fusil comme dans un flambeau, il faisait paisiblement l'appel. Je m'appuyai contre un arbre, et le chirurgien-major vint me bander le front. Une large pluie de mars tombait sur ma tête et me faisait quelque bien. Je ne pus m'empêcher de pousser un profond soupir : " Je suis las de la guerre, dis-je au chirurgien. — Et moi aussi," dit une voix grave que je connaissais.

Je soulevai le bandage de mes sourcils et je vis, non Napoléon empereur, mais Bonaparte soldat. Il était seul, triste, à pied, debout devant moi, ses bottes enfoncées dans la boue, son habit déchiré, son chapeau ruisselant par les bords ; il sentait ses derniers jours venus et regardait autour de lui ses derniers soldats.

Il me considérait attentivement. " Je t'ai vu quelque part, dit-il, grognard ? "

A ce dernier mot, je sentis qu'il ne me disait là qu'une phrase banale ; je savais que j'avais vieilli de visage plus que d'années, et que fatigues, moustaches et blessures me déguisaient assez.

" Je vous ai vu partout, sans être vu, répondis-je. — Veux-tu de l'avancement ? " Je dis, " Il est bien tard."

Il croisa les bras un moment, sans répondre, puis : " Tu as raison, va ; dans trois jours, toi et moi nous quitterons le service."

Il me tourna le dos, et remonta sur son cheval, tenu à quelques pas. En ce moment, notre tête de colonne avait attaqué et l'on nous lançait des obus. Il en tomba un devant le front de ma compagnie, et quelques hommes se jetèrent en arrière, par un premier mouve-

ment dont ils eurent honte. Bonaparte s'avança seul, sur l'obus qui brûlait et fumait devant son cheval, et lui fit flairer cette fumée. Tout se tut et resta sans mouvement ; l'obus éclata et n'atteignit personne.

Les grenadiers sentirent la leçon terrible qu'il leur donnait ; moi, j'y sentais de plus quelque chose qui tenait du désespoir. La France lui manquait, et il avait douté un instant de ses vieux braves. Je me levai avec effort, et, m'approchant de lui, je pris et serrai la main qu'il tendait à plusieurs d'entre nous.—On battit le charge, et, le lendemain, au jour, Reims fut repris par nous. Mais, quelques jours après, Paris l'était par d'autres.

DE VIGNY, *La Canne de Jonc*

DÉPART DE NAPOLÉON POUR L'ÎLE D'ELBE

Enfin, le 20 avril au matin, Napoléon se décida à quitter Fontainebleau. Le bataillon de sa garde destiné à le suivre à l'île d'Elbe était déjà en route. La garde elle-même était campée à Fontainebleau. Il voulut lui adresser ses adieux. Il la fit ranger en cercle autour de lui, dans la cour du château, puis, en présence de ses vieux soldats profondément émus, il prononça les paroles suivantes : " Soldats, vous, mes vieux compagnons d'armes, que j'ai toujours trouvés sur le chemin de l'honneur, il faut enfin nous quitter. J'aurais pu rester plus longtemps au milieu de vous, mais il aurait fallu prolonger une lutte cruelle, ajouter peut-être la guerre civile à la guerre étrangère, et je n'ai pu me résoudre à déchirer plus longtemps le sein de la France. Jouissez du repos que vous avez si justement acquis,

et soyez heureux. Quant à moi, ne me plaignez pas. Il me reste une mission, et c'est pour la remplir que je consens à vivre, c'est de raconter à la postérité les grandes choses que nous avons faites ensemble. Je voudrais vous serrer tous dans mes bras, mais laissez-moi embrasser ce drapeau qui vous représente."

Alors, attirant à lui le général Petit, qui portait le drapeau de la vieille garde, et qui était le modèle accompli de l'héroïsme modeste, il pressa sur sa poitrine le drapeau et le général, au milieu des cris et des larmes des assistants, puis il se jeta dans le fond de sa voiture, les yeux humides, et ayant attendri les commissaires eux-mêmes chargés de l'accompagner.

THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire*

LA VIEILLE GARDE À WATERLOO

Notre armée, après avoir déployé dans cette journée un courage surhumain, tombe tout à coup dans l'abattement qui suit les violentes émotions. Se défiant de ses chefs, ne se fiant qu'à Napoléon, et par comble d'infortune ne le voyant plus depuis que les ténèbres enveloppent le champ de bataille, elle le demande, le cherche, ne le trouve pas, le croit mort, se livre à un vrai désespoir. Il est blessé, disent les uns ; il est tué, disent les autres, et, à cette nouvelle qu'elle a faite, notre malheureuse armée fuit en tous sens, prétextant qu'on l'a trahie, et que, Napoléon mort, elle n'a plus rien à faire en ce monde. Si un corps entier restait en arrière, qui pût la rallier, l'éclairer, lui montrer Napoléon vivant, elle s'arrêterait, prête encore à combattre et à mourir.

Mais jusqu'au dernier homme, tout a donné, et quatre ou cinq carrés de la garde, au milieu de cent cinquante mille hommes victorieux, sont comme trois ou quatre cimes de rocher que l'Océan furieux couvre de son écume. L'armée n'aperçoit pas même ces carrés, noyés au milieu des flots de l'ennemi, et elle fuit en désordre sur la route de Charleroi. Là elle trouve les équipages de l'artillerie qui, ayant épuisé leurs munitions, ramenaient leurs caissons vides. La confusion s'en accroît, et cette chaussée de Charleroi devient bientôt un vrai chaos, où règnent le tumulte et la terreur.

Les débris des bataillons de la garde, poussés pêle-mêle dans le vallon, se battent toujours sans vouloir se rendre. A ce moment, on entend ce mot qui traversera les siècles, proféré, selon les uns, par le général Cambronne, selon les autres, par le colonel Michel : *La garde meurt et ne se rend pas !* — Cambronne, blessé presque mortellement, reste étendu sur le terrain, ne voulant pas que ses soldats quittent leurs rangs pour l'emporter. Le deuxième bataillon du troisième régiment de grenadiers, demeuré dans le vallon, réduit de cinq cents à trois cents hommes, ayant sous ses pieds ses propres camarades, devant lui des centaines de cavaliers abattus, refuse de mettre bas les armes et s'obstine à combattre. Serrant toujours ses rangs à mesure qu'ils s'éclaircissent, il attend une dernière attaque, et, assailli sur ses quatre faces à la fois, fait une décharge terrible qui renverse des centaines de cavaliers. Furieux, l'ennemi amène de l'artillerie et tire à outrance sur les quatre angles du carré. Les angles de cette forteresse vivante abattus, le carré se

resserre, ne présentant plus qu'une forme irrégulière, mais persistante. Il dédouble ses rangs pour occuper plus d'espace, et protéger ainsi les blessés qui ont cherché asile dans son sein. Chargé encore une fois, il demeure debout, abattant par son feu de nouveaux ennemis. Trop peu nombreux pour rester en carré, il profite d'un répit afin de prendre une forme nouvelle, et se réduit alors à un triangle tourné contre l'ennemi, de manière à sauver, en rétrogradant, tout ce qui s'est réfugié derrière ses baïonnettes. Il est bientôt assailli de nouveau. — *Ne nous rendons pas* ! s'écrient ces braves gens, qui ne sont plus que cent cinquante.—Tous alors, après avoir tiré une dernière fois, se précipitent sur la cavalerie acharnée à les poursuivre, et avec leurs baïonnettes tuent des hommes et des chevaux, jusqu'à ce qu'enfin ils succombent dans ce sublime et dernier effort. Dévouement admirable, et que rien ne surpasse dans l'histoire des siècles !

THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire*

PORTRAIT DE NAPOLÉON

Napoléon était né avec un esprit juste, pénétrant, vaste, universel, et surtout prompt, avec un caractère aussi prompt que son esprit. Toujours en toutes choses il allait droit et sans détour au but. S'agissait-il d'un raisonnement, il trouvait à l'instant l'argument péremptoire ; d'une bataille à livrer, il découvrait la manœuvre décisive. En lui, concevoir, vouloir, agir, était un seul acte indivisible, d'une rapidité incroyable, de manière qu'entre la pensée et l'action il n'y avait pas un instant perdu pour réfléchir et se résoudre. A

un génie ainsi constitué, opposer une objection médiocre, une résistance de tiédeur, de faiblesse ou de mauvaise volonté, c'était le faire bondir comme le torrent qui jaillit et vous couvre de son écume, si vous lui opposez un obstacle inattendu. S'il eût embrassé l'une de ces carrières civiles où l'on ne parvient qu'en persuadant les hommes, en les gagnant à soi, peut-être il se fût appliqué à modérer, à ralentir les mouvements de son humeur fougueuse ; mais jeté dans la carrière de la force, c'est-à-dire dans celle des armes, y apportant la faculté souveraine de découvrir d'un coup d'œil ce qu'il fallait faire pour vaincre, il arriva d'un premier élan à la domination de l'Italie, d'un second à la domination de la République française, d'un troisième à la domination de l'Europe. Si hors du champ de bataille il se prêtait quelquefois aux ménagements qu'exigent les affaires civiles, c'était au sein du conseil d'État, et là même il tranchait les questions avec une sagacité, une sûreté de jugement qui étonnaient, subjuguaient ses auditeurs. Tout avait donc concouru, la nature et les événements, pour faire de ce mortel le plus absolu, le plus impétueux des hommes.

Maintenant, si l'on considère Napoléon sous le rapport des qualités morales, il est plus difficile à apprécier, parce qu'il est difficile d'aller découvrir la bonté chez un soldat toujours occupé à joncher la terre de morts, l'amitié chez un homme qui n'eut jamais d'égaux autour de lui, la probité enfin chez un potentat qui était maître des richesses de l'univers. Toutefois, quelque en dehors des règles ordinaires que fût ce mortel, il n'est pas impossible de saisir ça et là certains traits de sa physionomie morale.

La promptitude était son caractère en toutes choses. Il s'emportait, mais revenait avec une facilité merveilleuse, presque honteux de son emportement, en riant même s'il le pouvait sans manquer de maintien, et rappelant, caressant du geste ou de la voix l'officier qu'il avait désolé par un éclat de sa colère. Quelquefois aussi ses colères étaient feintes et destinées à intimider les subalternes infidèles à leur devoir. Mais sincères, elles n'avaient que la durée d'un éclair ; feintes, la durée du besoin. Dès qu'il cessait de commander et d'avoir à contenir ou à exciter les hommes, il devenait doux, simple, équitable. A Sainte-Hélène, dépouillé de tout prestige, ne pouvant plus rien pour personne, n'ayant sur ses compagnons d'infortune que l'ascendant de son esprit et de son caractère, Napoléon ne cessa de les dominer d'une manière absolue, se les attacha par une bonté inaltérable, à ce point qu'après l'avoir craint la plus grande partie de leur vie, pendant l'autre ils l'aimèrent.

Sur les champs de bataille il s'était fait une insensibilité, on peut dire effroyable, jusqu'à voir sans émotion la terre couverte de cent mille cadavres, car jamais le génie de la guerre n'avait poussé aussi loin l'effusion du sang humain. Mais cette insensibilité était de profession, si on ose ainsi parler. Souvent en effet, après avoir rempli un champ de bataille de toutes les horreurs de la guerre, Napoléon le parcourait le soir pour faire lui-même ramasser les blessés, se jetant quelquefois à bas de cheval pour s'assurer si dans un mort apparent il ne restait pas un être prêt à revivre. A Wagram, apercevant un beau jeune homme, revêtu de l'armure des cuirassiers, étendu par terre, le visage presque

couvert d'un caillot de sang, il descendait vivement de cheval, soulevait la tête du blessé, l'appuyait sur son genou, et avec un spiritueux actif réveillant la vie près de s'éteindre : " Il en reviendra, disait-il en souriant, c'est autant de sauvé ! " Ce ne sont pas là, certes, les mouvements d'une âme impitoyable.

Ordonné jusqu'à l'avarice, disputant un centime à des comptables, il distribuait des millions à ses serviteurs, à ses amis, à des malheureux. Découvrait-il qu'un de ses anciens compagnons d'Égypte, savant distingué, était dans la gêne sans le dire, il lui envoyait une somme considérable, en se plaignant du secret gardé à son égard. En 1813, ayant épuisé toutes ses économies, et apprenant qu'une dame de grande naissance, et jadis de grande opulence, manquait presque du nécessaire, il lui envoyait sur sa cassette 24,000 francs de pension (en valant bien 50,000 aujourd'hui), puis informé qu'elle avait quatre-vingts ans : " Pauvre femme, ajoutait-il, qu'on lui compte quatre années d'avance ! " Ce ne sont pas là, nous le répétons, les traits d'une âme sans bonté.

THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire*

NOTES

I

1.17. **Il lui plaisait me donner :** note the construction ; modern French would require *il lui plaisait de me donner.*

6.6. **Tout cela n'était rien si on ne fermait la mer :** observe this use of *ne* alone in the second and negative term of a negative or interrogative sentence ; *cf. avez-vous un ami qui ne soit des miens ?*

8.11. **Dont j'en étais un :** modern French *dont j'étais un.*

17.28. *Cf.* note 6.6.

23.1. **Il l'obligea de retourner :** we should now say *il l'obligea à retourner.*

23.18. **Personne ne dirait cela qu'il ne le fît périr :** note the idiomatic use of *que*, with *ne* and subjunctive, equivalent to *sans que.*

23.21. **Des grandes compagnies :** see Vocab. under *compagnie.*

23.22. **Des guerres de religion :** the reference is to the wars between Catholic and Protestant which first desolated France in the 16th century, and which were concluded when Henry of Navarre became King of France.

25.8. **S'il n'avait la bouche fort arrêtée :** note this use of *ne* alone in a *si* clause.

26.30. **L'archiduc :** Léopold d'Autriche.

27.13. **S'il n'eût montré la chose :** *cf.* note 25.8.

II

31.16. **On était prêt d'aller :** we should now say *prêt à aller* ; in the 17th century the two constructions *près d'aller, prêt à aller,* were often confused.

32.8. **Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire :** notice this use of *que* to translate *when* after *à peine.*

33.19. **Ses gens l'allaient reprendre :** in French of the classic period it was still customary to place before the auxiliary the pronoun governed by the following infinitive. *Cf.* 34.7, *Saint-Mars l'alla prendre.*

38.2. **Il était rendu qu'elle ne l'était pas :** note this idiomatic use of *que*, equivalent to *cependant, et néanmoins* ; *rendu* here means

"exhausted," "spent." *Cf.* La Fontaine, *Fables*, *Le Coche et la Mouche*: "L'attelage suait, soufflait, était rendu."

46.11. **S'y faire retenir à force**: we should now say *s'y faire retenir de force*.

46.28. *Cf.* note to 33.19.

47.3. **Les fêtes . . . à lui plaire**: the syntax of Saint-Simon's sentences is often difficult to reconcile with the strict requirements of grammar; and while the student cannot fail to admire the vividness and strength of his style, he must be very guarded in his imitation of it. The present extract contains sentences which might well serve as illustrations of how *not* to write French.

51.9. **Le roi plantait-il un bosquet**: notice this use of inversion to represent condition.

III

60.23. **Les forçaient de travailler**: *cf.* 23.1.

64.18. **Pour qui se souvenait**: note this use of *qui* to translate "him who," equivalent to *celui qui*, or to *quiconque*.

64.23. **Le refuge, les fils des protestants**: this use of *le refuge* to denote "the refugees" is unusual.

66.14. **Charger d'ensemble**, for the usual *charger ensemble*.

67.28. **Qu'y faire?** a common use of the infinitive in exclamations or exclamatory questions.

68.28. **Dit s'intéresser aux Calas**: this infinitive construction after verbs like *dire*, *avouer*, etc., is common in Michelet.

69.8. **Avoue avoir dit cela**: *cf.* preceding note.

69.22. **Le bureau de cassations** was the office at Paris where all appeals from judgments given by local authorities, as the parliaments, had to be lodged.

69.31. **Le grand roi . . .** refers to the decorative paintings at Versailles, executed by Lebrun; here Louis XIV has been represented as triumphing over the recalcitrant Protestants. Cf. *Les Dragonnades* and *Les Forçats protestants*.

70.18. **Arracher de Louis XIV**: it is more usual to say *arracher à Louis XIV*.

76.27. **Il ne se trouve**: *cf.* note to 6.6.

IV

90.26. **De ne pas se séparer que la Constitution ne fût établie**: note this idiomatic use of *que*, for *avant que*, followed by *ne* and the subjunctive.

94.19. **Les obligèrent de leur donner**: *cf.* note to 23.1.

100.23. **Les sans-culottes**: see Vocab. under *culotte*.

101.13. **La sanction des décrets :** the decrees in question had been passed against emigrants and against priests who had refused to take the constitutional oath ; the King had steadfastly refused to sanction these decrees.

V

126.14. **Enlèvent les délibérations les plus affreuses :** this use of *enlever* to denote "carry off," "carry through with a high hand," associated with *délibérations*, is unusual.

137.10. **Que faire seul ?** *cf.* note to 67.28.

139.2. **Étrenne de lieutenant :** these events took place on the 15th July, 1812 ; Coignet had been raised to the rank of lieutenant just two days before.

148.24. **Récompense lui fut donnée :** the *Cahiers* of Coignet did not pretend to be a finished literary production ; one must therefore be prepared for carelessness in construction.

150.12. **Après avoir pris un verre de schnapps** does not, as it should do, refer to *il*, the subject of the sentence, but obviously to Coignet himself—an example of the hasty style in which many of the sentences were jotted down. *Cf.* note above, 148.24.

158.22. **S'agissait-il . . . :** *cf.* note to 51.9.

LEXIQUE DES NOMS PROPRES

Pour la géographie de la France se reporter aux cartes qui constituent les gardes de ce livre, et surtout à la carte de la France sous l'ancien régime, avec la division en trente-deux provinces qui fut remplacée en 1790 par la division actuelle en départements.

Aboukir, rade et petite ville fortifiée, sur la côte du Delta égyptien, à 21 km. N.-E. d'Alexandrie.

Académie française (L') fut fondée en 1635 par Richelieu. Les statuts fixèrent à quarante le nombre des membres, qui se recrutent eux-mêmes par élection. Créée pour fixer la langue, elle a publié un dictionnaire dont la première édition parut en 1694.

Agen (Guyenne-et-Gascogne), ville sur la rive droite de la Garonne.

Aix-la-Chapelle, ville importante de la Prusse rhénane, jadis ville impériale, à 66 km. O.-S.-O. de Cologne. Fondée, selon la tradition, par le Romain Granus, sous Hadrien, vers 124 de J.-C., et agrandie par Charlemagne, qui, vers 773, en découvrit les eaux dans une partie de chasse, et y fit construire une chapelle, d'où son nom.

Alais (Languedoc), ville à 45 km. N.-O. de Nîmes.

Alexandre Ier, tsar de Russie, fils de **Paul Ier,** et petit-fils de **Catherine II,** né en 1777, monta sur le trône en 1801, et mourut en 1825.

Alsace (L'), ancienne province de la France, située entre les Vosges et le Rhin.

Amiens, place forte, ancienne capitale de la Picardie, sur la Somme.

Anjou, ancienne province de France, entre la Normandie, le Poitou, le Maine, la Bretagne, et la Touraine ; avait pour capitale Angers.

Anne d'Autriche, reine de France, 1602-66, fille de Philippe III, roi d'Espagne, épousa Louis XIII en 1615, et devint mère de Louis XIV en 1638. Nommée régente à la mort de Louis XIII (1643), elle donna toute sa confiance au cardinal Mazarin.

Antin (Louis de Gondrin, duc d'), seul fils de M. et de Madame de Montespan, 1665-1736, devint lieutenant général en 1702, et gouverneur de l'Orléanais.

Ardennes, vaste région de plateaux boisés qui couvrent en partie le Hainaut, le Luxembourg belge et hollandais et le N. de la Champagne.

Arques (Normandie), ville à 7 km. S.-E. de Dieppe. Jadis fortifiée. Victoire de Henri IV sur les forces de la Ligue (1589).

Arras, capitale de l'ancien Artois, à 192 km. N. de Paris. Victoire de Turenne sur Condé (1654).

Artois (L'), ancienne province de France, forme aujourd'hui la plus grande partie du département du Pas-de-Calais.

Artois, Le comte d'. Titre donné à un des petits-fils de Louis XV, Charles-Philippe, depuis Charles X. *V. Charles X.*

Attila, roi des Huns (peuple barbare d'origine asiatique), commença par ravager l'empire d'Orient, puis traversa la Germanie et entra dans la Gaule (451). Il pénétra jusqu'à Paris, que sauva la confiance courageuse de Sainte-Geneviève, mais fut repoussé et vaincu par les troupes réunies des Romains, des Francs, et des Goths. Il mourut en 453.

Augsbourg, très ancienne ville du royaume de Bavière, à 59 km. N.-O. de Munich. La *Ligue d'Augsbourg* fut formée en 1686 entre l'Autriche, la Suède, la Saxe, la Bavière, etc., dans le but d'arrêter les empiétements de Louis XIV : ce fut le début de la guerre que termina la paix de Ryswick.

Austerlitz, ville d'Autriche-Hongrie, sur la Littava, à 20 km. E. de Brunn.

Bailly (Silvain), né à Paris en 1736, se livra à l'étude de l'astronomie, fut admis à l'Académie française en 1784. En 1789, il fut député aux États généraux ; puis devint président de cette assemblée ; il fut nommé maire de Paris le 16 juillet 1789. Mais il perdit bientôt sa popularité, se démit de ses fonctions de maire et quitta la capitale (1791). Accusé devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort, et exécuté le 11 nov. 1793.

Barbaroux (Charles), 1767-94, avocat de Marseille, fut envoyé à Paris, et y devint l'âme des Marseillais. Il fut nommé député à la Convention, entra dans le parti des Girondins et fut proscrit. Il se réfugia dans la Gironde, mais fut arrêté, et décapité à Bordeaux le 25 juin 1794.

Bas-Poitou, *v. Vendée.*

Bastille (La), *v.* p. 91.

Bayard (Pierre du Terrail, seigneur de), 1476-1524, surnommé le "chevalier sans peur et sans reproche," et "le dernier des chevaliers," fut renommé pour ses hauts faits pendant les guerres d'Italie, sous les règnes de Louis XII et de François I.

Bayonne (Guyenne-et-Gascogne), ville située sur la Nive et l'Adour, à 6 km. de l'Océan.

Beaufort (François de Vendôme, duc de), 1616-69, petit-fils de Henri IV, jouit d'abord de la faveur d'Anne d'Autriche ; mais fut disgracié, pris et jeté en prison. Il réussit à s'échapper, et joua un rôle dans la Fronde. S'étant soumis, il fut chargé ensuite de plusieurs expéditions importantes.

Belzunce (H.-François-Xavier de), évêque, 1671-1755, fut

promu en 1709 au siège de Marseille, qu'il ne voulut jamais quitter, même pour l'archevêché de Bordeaux. Pendant la peste qui désola Marseille en 1720 et 1721, il se signala par son zèle à secourir les malades et par son courage héroïque.

Bérésina (La), rivière de Russie, prend sa source dans le gouvernement de Minsk, passe à Stoudianka, Borisov, Bobrouïsk, et tombe dans le Dniéper. Le passage des Français eut lieu près du gué de Stoudianka.

Blancménil (Nicolas de Novion de), 1618-93, joua un rôle dans la Fronde et fut arrêté en 1648 avec Broussel. Il se réconcilia dans la suite avec Mazarin, et devint premier président en 1678.

Bleiau, ville de France, sur le Loing, à 56 km. O. d'Auxerre.

Bocage (Le), *v. Vendée.*

Boileau (Nicolas), surnommé Despréaux (1636-1711), fut plutôt un versificateur habile et un critique sensé qu'un poète. Il laissa des *Épîtres*, des *Satires*, l'*Art poétique*, le *Lutrin*.

Bonaparte (Joseph), frère aîné de Napoléon Ier, né en 1768, fut député de la Corse aux Cinq-Cents, reçut le titre de prince impérial quand Napoléon eut été couronné, fut placé par lui en 1806 sur le trône de Naples, qu'il échangea en 1808 contre celui d'Espagne ; dut rentrer en France en 1813. Après Waterloo, il se réfugia aux États-Unis ; plus tard, il revint en Angleterre et en Italie. Il mourut en 1844 à Florence.

Bonaparte (Lucien), 1775-1840, né à Ajaccio, fut élu membre du conseil des Cinq-Cents (1797). Devenu président de cette assemblée, il assura le succès du 18 Brumaire. Napoléon l'appela au ministère de l'intérieur (1799) ; puis l'envoya comme ambassadeur en Espagne. En 1804, il se retira à Rome, s'étant brouillé avec Napoléon. En 1810, il s'embarqua pour les États-Unis, mais fut pris en mer par les Anglais, qui le retinrent jusqu'en 1814. Après le départ de Napoléon pour Ste-Hélène, il retourna en Italie, où il vécut en simple particulier.

Bonchamp (Charles-Artus, marquis de), né en 1759 dans l'Anjou, servit en Amérique, fut choisi en 1793 pour commander les Vendéens insurgés, fut mortellement blessé en combattant devant Cholet le 17 octobre 1793.

Borodino, village de Russie, à 110 km. O.-S.-O. de Moscou. Les Russes ont donné le nom de ce village à la bataille du 7 sept. 1812, que les Français désignent du nom de la Moskowa.

Bossuet (Jacques-Bénigne), né à Dijon en 1627, fut évêque de Condom, puis précepteur du Grand Dauphin, fils aîné de Louis XIV, enfin évêque de Meaux. Il écrivit le *Traité de la connaissance de Dieu*, le *Discours sur l'histoire universelle*, prononça des *Sermons*, et des *Oraisons* funèbres. Mort en 1704.

Boulogne (Picardie), ville à l'embouchure de la Liane, sur la Manche. En 1803, Bonaparte y forma un camp célèbre, et y équipa une

flottille destinée à opérer une descente en Angleterre.

Bourbon (Louis-Henri, duc de), prince de Condé, 1692-1740, fut nommé chef du conseil de régence pendant la minorité de Louis XV, et devint premier ministre à la mort du duc d'Orléans (1723). Il brouilla la France avec l'Espagne, se rendit odieux par la création d'impôts vexatoires, et dut se retirer en 1726.

Bourgogne (Louis, duc de), fils aîné du Dauphin et petit-fils de Louis XIV, né en 1682, devint Dauphin à la mort de son père (1711). Il mourut l'année suivante. Il avait épousé en 1697 Adélaïde de Savoie, qui mourut peu de jours avant lui.

Bouvines, village de Flandre, sur la Marque, à 12 km. S.-E. de Lille. Célèbre victoire de Philippe-Auguste de France sur l'empereur Othon IV, le comte de Flandre et leurs alliés, le 27 août 1214.

Bretagne (La), province de l'ancienne France, avait pour bornes à l'O. l'Océan, au N. la Manche et la Normandie, au S. le Poitou, à l'E. l'Anjou et la Touraine. Aujourd'hui la Bretagne forme cinq départements: Loire-Inférieure, Ille-et-Vilaine, Morbihan, Côtes-du-Nord, Finistère.

Brissot (Pierre), né en 1754, était au service du duc d'Orléans en 1789; il fut nommé membre de la Commune de Paris. Il obtint une grande influence et devint le chef d'un parti dit des *Brissotins* qui combattit les excès des Montagnards; il s'attira la haine de Robespierre qui le fit proscrire avec les autres Girondins; il fut exécuté le 31 octobre 1793.

Broussel (Pierre), conseiller au parlement depuis 1637, fit une vive opposition au gouvernement d'Anne d'Autriche; son arrestation (1648) amena la *Journée des Barricades*. Plus tard, il fut exilé de Paris par Louis XIV.

Brunswick-Lunebourg (Charles-Guillaume, duc de), général au service de la Prusse, né en 1735, se distingua dans la guerre de Sept Ans (1756-63), fut choisi comme général en chef des armées coalisées contre la France en 1792. Après avoir lancé un manifeste menaçant, il entra en Champagne; mais après l'échec de Valmy, il traita avec Dumouriez. Il fut blessé à mort à Auerstaedt (1806).

Buckingham (George Villiers, duc de), favori de Jacques Ier et de Charles Ier, 1592-1628, fut envoyé en France pour demander la main de la princesse Henriette, fille de Henri IV, pour son maître Charles I. Il s'attira la haine de Louis XIII et de Richelieu. Pour se venger, il alla porter des secours aux protestants insurgés, mais il échoua dans ses tentatives sur la Rochelle et sur l'île de Ré (1627). Il fut assassiné l'année suivante.

Cambacérès (J.-J. Régis de), jurisconsulte, 1753-1824, fut député à la Convention, présida en 1794 le Comité de salut public. Il devint second consul en 1799, prince de l'Empire (1804) et duc de Parme. Il eut la part principale dans

la rédaction du *Code civil*. Exilé par les Bourbons en 1816, il fut rappelé en 1818.

Cambronne (P.-J.-Étienne, baron de), général, 1770-1842, s'enrôla en 1792, fit les campagnes de la République et de l'Empire ; fut nommé général en 1813, devint major de la garde impériale en 1814, accompagna Napoléon à l'île d'Elbe, revint avec lui en 1815 et commanda une division de la vieille garde à Waterloo. Il tomba aux mains des Anglais, après avoir été laissé pour mort sur le champ de bataille. Traduit en 1816 devant un conseil de guerre, il fut absous à l'unanimité, et fut nommé plus tard commandant de Lille.

Campo-Formio, ville d'Italie, à 7 km. S.-O. d'Udine. Traité de paix entre la France et l'Autriche, 1797.

Cannes, ville de Provence, sur la Méditerrannée, à 18 km. S.-E. de Grasse. Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, débarqua au Golfe Jouan, à 6 km. à l'E. de Cannes.

Capet, surnom de Hugues, 1er roi de la 3e race des rois de France, qui prit de lui le nom de *capétienne*, et qui succéda à celle des Carolingiens.

Cathelineau (Jacques), chef des Vendéens, né en 1759 au Pin-en-Mauges (Maine-et-Loire) ; il y exerçait la profession de tisserand lorsqu'en 1793 une insurrection éclata parmi les jeunes gens de St.-Florent appelés à tirer au sort. Cathelineau se mit à leur tête, et fut nommé général en chef des armées vendéennes. Il attaqua Nantes (29 juin 1793), mais il fut repoussé et blessé à mort.

Cévennes (Les), montagnes qui s'étendent au centre et au midi de la France, de la Côte-d'Or au col de Naurouze. Elles séparent le bassin du Rhône de ceux de la Loire et de la Garonne.

Chamillart (Michel de), ministre de Louis XIV, 1651-1721, fut nommé en 1699 contrôleur général des finances, et en 1701 ministre de la guerre ; se retira en 1708.

Champ de Mars, vaste place, destinée dès 1770 aux exercices militaires, située entre l'École militaire et la Seine ; occupée aujourd'hui par divers bâtiments, des jardins et par la tour Eiffel.

Champagne (La), ancienne province de France, ainsi nommée à cause de ses vastes plaines (Champagne = campagne), était bornée au N. par la Flandre française et les Pays-Bas autrichiens, à l'E. par la Lorraine, au S.-E. par la Franche-Comté, au S. par la Bourgogne, à l'E. par l'Île-de-France et la Picardie. Elle forme aujourd'hui les départements de la Marne, de la Haute-Marne, de l'Aube et des Ardennes.

Charenton, petite ville sur la rive droite de la Seine, à 8 km. E.-E.-S. du centre de Paris.

Charette (François-Athanase), chef vendéen, né à Couffé, en Bretagne, en 1763, fut d'abord lieutenant de vaisseau. En 1793, lorsque la Vendée se souleva, il se mit à la tête d'une armée de paysans, se joignit à Cathelineau et prit part au siège de Nantes,

Après le désastre de Quiberon, Hoche le traqua dans les bois et les marais de la Vendée et le fit prisonnier. Il fut fusillé à Nantes en 1796.

Charlemagne, 742-814, devint roi des Francs en 768. Il soumit d'abord les Aquitains. Au-delà des Pyrénées, il combattit les Arabes ; c'est au retour de cette guerre que son neveu Roland périt avec toute l'arrière-garde, écrasée à Roncevaux par les Basques. Puis, pendant 33 ans il fit la guerre aux Saxons. En 800, il fut couronné empereur d'Occident par le pape Léon III. Charlemagne eut une grande influence sur la civilisation : il favorisa l'agriculture et le commerce, créa des écoles, appela en Gaule des savants de tous pays.

Charleroy, ville de Belgique, sur la Sambre, à 50 km. S. de Bruxelles.

Charles V, roi de France, 1337-80, fils aîné du roi Jean, gouverna la France en qualité de régent pendant la captivité de son père (1356-60) ; il succéda à son père en 1364.

Charles VII, roi de France, né 1403, se vit déshérité au traité de Troyes (1420). Il dut ses succès à Jeanne d'Arc, qui délivra Orléans (1429) et le fit sacrer à Reims ; il entra dans Paris en 1436. Sous son règne l'armée fut réformée et l'impôt royal établi.

Charles X, roi de France, frère de Louis XVI et de Louis XVIII, né en 1757, émigra en 1789, et rentra en France à la suite des alliés (1814). La mort de Louis XVIII l'appela au trône en 1824. Sa politique réactionnaire fit éclater la Révolution de 1830 : Charles X abdiqua, se retira d'abord au château d'Holyrood, en Écosse, puis à Goeritz, en Illyrie, où il mourut en 1836.

Charles II, roi d'Espagne (1661-1700) laissa un testament par lequel il déclarait héritier de toute la monarchie espagnole Philippe de France, duc d'Anjou et petit-fils de Louis XIV, ce qui donna lieu à la guerre de la succession d'Espagne.

Charonne, commune de la banlieue, annexée à Paris, forme aujourd'hui deux quartiers du XX^e^ arrondissement.

Chauvelin (Henri-Philippe de), chanoine de Notre-Dame et conseiller au parlement de Paris, 1716-70, détermina le parlement à faire des remontrances contre les lettres de cachet (1753), et fut enfermé au Mont St-Michel (1753-61).

Choiseul (Ét.-Francois, duc de), 1719-85, devint ministre des affaires étrangères (1758), ministre de la guerre (1761), ministre de la marine (1763). En 1770 il fut disgracié et se retira dans sa terre de Chanteloup.

Cholet (Anjou) ville située près de la Moine, à 58 km. S.-O. d'Angers.

Cléry (J.-B. Canthanet), valet de chambre de Louis XVI, montra à son maître au milieu de ses malheurs une constante fidélité. Il rejoignit la famille royale en 1794, et mourut à Vienne en 1809. On a de lui un *Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple*

pendant la captivité de Louis XVI.

Clovis, 465-511, chef de la tribu franque des Saliens, guerrier ambitieux et hardi, sut étendre son royaume et mourut maître de toute la Gaule. Il s'était fait baptiser en 496.

Coignet (Jean-Roch, capitaine), né en 1776 dans un village du département de l'Yonne, fut d'abord pâtre, puis garçon d'écurie ; il ne sut pas lire avant 35 ans. Il s'enrôla comme simple soldat en 1798, assista au coup d'état du 18 brumaire ; fut blessé à Marengo ; passa le St-Bernard avec sa division ; combattit à Austerlitz, à Iéna et à Wagram. Il fut nommé lieutenant à l'état-major de l'empereur en 1812 ; fit la campagne de Russie ; et dut voir la défaite, à Leipzic et à Waterloo, de son Empereur. Renvoyé en demi-solde en 1816, le capitaine Coignet revint à Auxerre, où il se maria. Ce ne fut qu'en 1842, à l'âge de 71 ans, qu'il songea à retracer sa vie. Un avocat d'Auxerre prépara pour l'impression ses *Souvenirs*, publiés en 1851. Retrouvé vers 1880, le manuscrit original, composé de neuf grands *cahiers*, fut imprimé "sans arrangement ni substitution."

Coigny (Henri, duc de), 1737-1821, fit partie de la société intime de Marie-Antoinette, émigra, ne rentra en France qu'en 1814, et fut en 1816 nommé maréchal et gouverneur des Invalides.

Commune de Paris (La), municipalité qui après la prise de la Bastille (14 juillet 1789), se substitua à l'ancien Conseil de ville et siégea à l'hôtel de ville. Après l'insurrection du 10 août 1792 fut organisée la Commune révolutionnaire, qui arracha à la Législative d'importantes concessions, surtout en matière de police. Les véritables meneurs de la Commune furent Robespierre et Danton, et la chute de Robespierre (1794) entraîna celle de la Commune.

Conciergerie (La), prison située derrière le Palais de justice à Paris, un peu à l'O. de l'île. La Conciergerie a été rendue célèbre par les massacres de septembre 1792, où périrent 288 prisonniers ; Mme Roland, Danton, Robespierre y furent incarcérés avant de monter à l'échafaud.

Concini, maréchal d'Ancre, né à Florence, vint en France en 1600 avec Marie de Médicis. Après la mort de Henri IV (1610), il devint premier ministre du roi Louis XIII. En 1617, le roi, poussé par de Luynes, ordonna sa mort ; il fut tué par Vitry dans la cour du Louvre.

Condé (Louis, prince de), 1621-86, porta jusqu'à la mort de son père le nom de duc d'Enghien. Nommé général en chef, il défit les Espagnols à Rocroi ; avec Turenne, il gagna la bataille de Fribourg (1644), et défit Mercy à Nordlingen (1645). Il remporta la victoire de Lens sur les Autrichiens (1648). Pendant la *Vieille Fronde*, il avait soutenu la cour. Mais il ne s'estima pas suffisamment récompensé de ses services ; il

dirigea donc la Fronde '*des Petits-Maîtres*,' et fut arrêté par ordre de Mazarin (1650). Remis en liberté (1651), il commença la guerre civile ; entré à Paris il fit massacrer un certain nombre de magistrats (incendie de l'Hôtel-de-ville). Il fut alors obligé de quitter Paris ; il passa dans les Pays-Bas espagnols, et jusqu'à la paix combattit contre la France à la tête d'une armée étrangère. Rentré en France (1659), il fut bien reçu du roi, et commanda des troupes françaises pendant les guerres de Flandre et de Hollande.

Condorcet (Marie-Joseph, marquis de), né en 1743, se fit un nom comme géomètre et devint secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Il embrassa avec ardeur la cause de la Révolution, fut nommé à la Législative, puis à la Convention, vota avec les Girondins, et fut enveloppé dans leur ruine. Mis hors la loi, il fut recueilli pendant huit mois chez une amie ; mais, craignant d'exposer sa bienfaitrice, il sortit de sa retraite, fut arrêté, et s'empoisonna dans sa prison (1794).

Convention (La), assemblée politique de la France qui succéda à l'Assemblée législative et qui dura du 21 septembre 1792 au 26 octobre 1795.

Corday d'Armont (Marie-Charlotte de), 1768-93, née près d'Argentan (Orne), résolut de tuer Marat, qu'elle considérait comme un tyran. Elle l'assassina le 13 juillet 1793, fut aussitôt arrêtée, condamnée à mort, et exécutée le 17 juillet.

Corneille (Pierre), né à Rouen, 1606-84, fut le père de la tragédie française. *Le Cid* (1636) excita un enthousiasme universel ; le poète donna ensuite *Horace* et *Cinna* (1640), *Polyeucte* (1643), *Rodogune* (1644), et un grand nombre de pièces de moindre mérite. Corneille fut admis à l'Académie en 1647.

Couthon (Georges), né en 1756, était avocat à Clermont lorsque éclata la Révolution. Député à la Législative et à la Convention, il se lia avec Robespierre et Saint-Just, et fut envoyé à Lyon, où il établit la Terreur. Il tomba avec Robespierre, fut condamné à mort et exécuté (1794). Couthon était paralysé des jambes.

Cromwell (Olivier), 1599-1658, gentilhomme campagnard, membre du Parlement pour Huntingdon, lieutenant général de cavalerie, décida le succès des combats de Marston Moor (1644) et de Naseby (1645), qui amenèrent la ruine du parti royaliste et la mort du roi Charles Ier ; devint Lord Protecteur de l'Angleterre en 1653.

Culmon (Champagne), commune sur le Salon, à 14 km. de Langres.

Cumberland (William-Augustus, duc de), second fils de Georges II, 1721-65, battit à Culloden (1746) le prétendant Charles-Édouard. Après Fontenoy il se fit encore battre à Lawfeld (1747) et à Hastenbeck (1757) : il cessa alors de commander.

Danton (Georges-Jacques), 1759-1794, avocat et un des membres les plus influents du club des Cordeliers ; il obtint bientôt un grand ascendant sur le peuple, et devint, après la déchéance du roi, ministre de la justice. Député de Paris à la Convention, il fit d'inutiles efforts pour se réconcilier avec les Girondins. Il inspira une haine violente à Robespierre et surtout à Saint-Just : celui-ci demanda l'arrestation de Danton, Desmoulins, Hérault, qui furent tous envoyés à l'échafaud le 5 avril 1794.

De Launay (Jourdan), 1740-89, gouverneur de la Bastille depuis 1776, défendit cette forteresse contre les Parisiens au 14 juillet 1789. Il fut massacré sur la place de Grève.

Denain, ville située à 7 km. O. de Valenciennes. Victoire de Villars sur les Impériaux et les Hollandais (1712).

De Pontis (Louis), 1593-1670, né au château de Pontis (Basses-Alpes). Après avoir servi longtemps, il se retira à Port-Royal. Ses *Mémoires*, publiés en 1676, ont été plus d'une fois réimprimés.

Descartes (René), philosophe français, 1596-1650. En 1637 il publia le *Discours de la Méthode* ; il y exposait une méthode nouvelle qui fait date dans l'histoire de la philosophie.

De Ségur (Le général comte Philippe), 1780-1873, fut aide de camp de Napoléon ; général à trente ans, il publia son *Histoire de Napoléon et de la Grande Armée* en 1824 ; il fut élu membre de l'Académie française en 1830, et laissa des *Mémoires*, qui furent publiés après sa mort, en 1873.

Desèze (Raymond), célèbre avocat, né à Bordeaux, 1748-1828, fut le conseil de Marie-Antoinette dans l'affaire du *Collier* ; il prononça la défense du roi Louis XIV en 1792 ; arrêté ensuite comme suspect, il ne sortit de prison qu'après le 9 Thermidor.

Desmoulins (Camille), 1760-94, devint membre du club des Cordeliers et ami de Danton. Député de Paris à la Convention (1792), il siégea avec les Montagnards, mais s'attacha bientôt au parti des *indulgents* et combattit les Terroristes. Il fut exécuté avec Danton le 5 avril 1794.

Despréaux, *v. Boileau.*

Dévolution (Guerre de). On donne ce nom à la guerre que Louis XIV déclara à l'Espagne en 1667 pour faire valoir les prétentions qu'il formait au nom de son épouse, Marie-Thérèse, sur une partie des Pays-Bas espagnols. Ces prétentions étaient fondées sur le *droit de dévolution* en usage dans les Pays-Bas, d'après lequel l'héritage passait aux filles nées d'un premier mariage de préférence aux fils issus d'une seconde union. L'Espagne dut céder à la France une partie de la Flandre (1668).

Dietrich (Frédéric de), maire de Strasbourg sous la Révolution, fut décapité à Paris (décembre 1793).

Ducos (le comte Roger-), 1754-1861, fut avocat, député à la Convention, et président du

Conseil des Anciens (1796). Au 18 Brumaire, il se réunit à Bonaparte et à Sieyès et fut proclamé 3e consul provisoire. Sous l'Empire, il devint sénateur et comte. Au retour des Bourbons il fut envoyé en exil.

Du Guesclin (Bertrand), 1320-80, connétable de France. Chevalier breton, il se fit remarquer dès son enfance par sa force et sa bravoure. Sous le règne de Charles V il fit aux Anglais une guerre de surprises et d'escarmouches, leur reprit Poitiers, la Rochelle, et les battit en détail en différentes rencontres.

Dumouriez (Charles Duperrier, dit), 1739-1823, fut commandant de la garde nationale en 1789, lieutenant général en 1792, et chargé du commandement de l'armée du Nord. Il arrêta l'invasion prussienne à Valmy, remporta la victoire de Jemmapes sur les Autrichiens, et conquit toute la Belgique (1792). En 1793 il eut le commandement des troupes en Hollande, et songea à trahir son pays. Ses projets ayant transpiré, la Convention envoya plusieurs députés pour le suspendre; Dumouriez les fit arrêter. Mais, abandonné de ses soldats, il dut s'enfuir; il finit par se fixer en Angleterre, où il mourut.

Dunkerque, ville forte et port important de France, sur la mer du Nord, à 79 km. N.-O. de Lille. Pendant les guerres des XVIe et XVIIe siècles, les corsaires de Dunkerque infligèrent de grandes pertes aux marines ennemies.

Dupleix (Joseph-François, marquis), 1697-1763, fut nommé en 1721 membre du Conseil supérieur de l'Inde française à Pondichéry. Il acquit une immense fortune, et fut nommé en 1742 gouverneur général des possessions françaises. Dupleix voulut donner à la France un grand empire colonial, mais il lui fallut lutter contre le mauvais vouloir des autorités coloniales. Rappelé en 1754, il mourut pauvre après avoir vu la ruine de tous ses projets.

Éblé (T.-B.), général d'artillerie, 1758-1812, fut promu à ce grade en 1793. Commandant en chef l'équipage des ponts, il établit sur la Bérésina, malgré la proximité de l'ennemi et au milieu des glaces, les ponts qui sauvèrent une partie de l'armée, et mourut victime de son dévouement.

Eckmühl, village de Bavière, à 19 km. S. de Ratisbonne.

Édit de Nantes (L'), publié par Henri IV en 1598, et révoqué en 1685 par Louis XIV, accordait aux calvinistes la liberté de conscience, l'exercice de leur culte, et l'admission aux charges et aux fonctions publiques.

Elbe (L'Île d'), île située au N.-E. de la Corse, dans la mer Méditerranée, et appartenant à l'Italie.

Encyclopédistes (Les). C'est le nom qu'on a donné aux rédacteurs de l'*Encyclopédie*, vaste publication conçue par Diderot, et dirigée par lui et par d'Alembert. Avec ceux-ci, les principaux rédacteurs

furent Buffon, Condillac, Grimm, Helvétius, d'Holbach, Marmontel, Raynal, Turgot. L'*Encyclopédie*, ou *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et métiers*, fut publiée de 1751 à 1772.

Enghien (Duc d'), *v.* Condé.

Épernay (Champagne), ville située sur la rive gauche de la Marne, à 31 km. N.-O. de Châlons.

Essling, village d'Autriche-Hongrie, à 12 km. E. de Vienne.

États généraux, nom donné jusqu'en 1789 aux assemblées générales de la nation française, composées de la réunion des députés des trois ordres, c'est-à-dire de la noblesse, du clergé et du tiers état.

Eugène de Savoie-Cavignan, dit *le Prince Eugène*, 1663-1736, né à Paris, entra au service de l'Autriche (1683), et se signala avec Marlborough dans la guerre de la succession d'Espagne. Il a beaucoup fait pour les progrès de l'art militaire au XVIII^e^ siècle.

Eylau, ville des États prussiens, à 38 km. S.-S.-E. de Kœnigsberg.

Fédération. En 1790, les gardes nationales formèrent des associations pour défendre la loi. Sur la demande de Bordeaux et de la Bretagne, une fédération nationale fut organisée à Paris le 14 juillet ; 26,000 hommes, représentant les gardes nationales et les armées de terre et de mer, se réunirent au champ de Mars.

Feillet (Alphonse), historien, 1824-1874. Auteur de *La Misère au temps de la Fronde et de saint Vincent de Paul* (1862).

Fénelon (François de Salignac de la Mothe-), 1651-1715, fut le précepteur du duc de Bourgogne et devint archevêque du diocèse de Cambrai. Il écrivit des *Sermons*, le *Traité de l'Existence de Dieu*, et le *Télémaque*.

Ferney (Ain), ville de France, sur les dernières pentes du versant E. du Jura, à 7 km. N.-O. de Genève. Voltaire y résida 20 ans (1758-78).

Ferrières (Charles-Élie, marquis de), 1741-1804, né à Poitiers, député aux États généraux, a laissé, entre autres ouvrages, des *Mémoires* imprimés pour la première fois en 1799.

Fleury (André-Hercule de), prélat et homme d'État, 1653-1743, fut aumônier de Louis XIV, évêque de Fréjus (1698), et fut nommé en 1715 précepteur de Louis XV. Il devint premier ministre en 1726, et, peu après, cardinal.

Fontainebleau (Île-de-France), ville située à 61 km. S.-E. de Paris, dans une vaste forêt. Beau palais, qui a été une résidence royale dès le temps de Louis VII.

Fontenoy, village de Belgique, à 7 km. S.-E. de Tournai.

Fontevrault (Anjou), ville située dans une forêt, à 8 km. S.-E. de Saumur. Célèbre par un riche couvent de Bénédictines, fondé en 1099, et gouverné par une abbesse. Depuis 1804, l'abbaye a été transformée en une maison de détention ; une colonie agricole y est annexée.

Forbin (Claude, comte de), brave marin, 1656-1733, se signala de bonne heure, et seconda Jean Bart dans ses luttes contre

les Anglais. En 1707, il fut nommé chef d'escadre. Chargé en 1708 de conduire à Édimbourg le chevalier de St-Georges, il ne put y réussir, et comme on le rendait responsable de cet échec, il se retira du service (1710).

Franche-Comté, ancienne province frontière de la France orientale, entre la Champagne au N.-O., la Lorraine au N., l'Alsace au N.-E., la Suisse à l'E., la Bresse au S., la Bourgogne à l'O. La capitale était Besançon.

François Ier, roi de France, fils de Charles d'Orléans, 1494-1547, succéda en 1515 à Louis XII, dont il avait épousé la fille Claude. Il se signala par sa bravoure dans les guerres d'Italie.

Frédéric II, *le Grand*, roi de Prusse, 1712-86, était fils de Frédéric-Guillaume Ier.

Fréjus (Provence), ville très ancienne, sur un monticule dominant l'embouchure de l'Argens, à 30 km. S.-E. de Draguignan.

Fribourg, ville du grand-duché de Bade, à 120 km. S.-S.-O. de Carlsruhe. Condé y défit les Impériaux en 1644.

Friedland, ville des États prussiens, sur l'Alle, à 43 km. S.-E. de Koenigsberg.

Fronde (La), *v.* p. 15.

Gallicane (Église), c'est-à-dire Église de France. Cette Église, tout en restant attachée à la foi catholique et au Saint-Siège, réclamait certaines franchises, connues sous le nom de *libertés gallicanes*, qui devaient assurer l'indépendance de l'Épiscopat français à l'égard du Saint-Siège.

Gassion (Jean de), maréchal de France, né en 1609, servit en Piémont, en Suède, puis en Allemagne sous Gustave-Adolphe. Il se signala à Rocroy (1643). En 1647, il reçut un coup de mousquet au siège de Lens, et mourut cinq jours après.

Gien (Orléanais), ville située sur la rive droite de la Loire, à 63 km. E.-S.-E. d'Orléans.

Gironde (La), département de la France, sur le golfe de Gascogne ; chef-lieu, Bordeaux.

Gironde (La) ; **Girondins** (Les). Nom donné à un groupe de la Convention parce qu'on y remarquait principalement des députés du département de la Gironde.

Godefroy de Bouillon, un des chefs de la première Croisade (1095-9). Il fut nommé chef du royaume de Jérusalem établi par les croisés victorieux.

Grève (La), place de Paris, sur le bord de la Seine, à côté de l'Hôtel de ville, où se faisaient les exécutions juridiques.

Grignan (Françoise-Marguerite de Sévigné, comtesse de), fille de Mme de Sévigné, 1646-1705, était l'idole de sa mère. Elle épousa en 1669 le comte de Grignan, lieutenant-général de Provence, et fut pendant de longues années éloignée de sa famille ; cette séparation donna lieu à la célèbre correspondance de Mme de Sévigné avec sa fille.

Guillaume le Conquérant, 1027-1087, duc de Normandie depuis 1035, entreprit la conquête

de l'Angleterre, gagna sur les Anglo-Saxons la bataille de Senlac ou d'Hastings (1066), et par suite de cette victoire devint roi de l'Angleterre.

Guillaume III, 1650-1702, fils de Guillaume II de Nassau, prince d'Orange, et de Henriette-Marie, fille de Charles Ier, roi d'Angleterre. Il fut élu stathouder de Hollande en 1672. Guillaume III avait épousé Marie, fille de Jacques II d'Angleterre, auquel il succéda lui-même en 1689.

Guiton (Jean), armateur de la Rochelle, né en 1585, fut nommé en 1621, par ses compatriotes insurgés, amiral de leur flotte, et soutint avec gloire la lutte contre les troupes royales. Il reprit les armes en 1627, et fut pendant le siège élu maire de la Rochelle. Il prit dans la suite du service dans la marine royale, et assista à la bataille navale perdue par les Français devant Orbitello en 1646. On pense qu'il y périt.

Gustave-Adolphe, roi de Suède, 1594-1632, fit alliance avec les princes protestants d'Allemagne contre l'empereur Ferdinand II, et se mit à la tête du parti protestant (1630). Il remporta plusieurs victoires sur les généraux de l'empereur, mais périt en 1632 dans une grande bataille livrée contre Wallenstein à Lutzen.

Hamilton (Antoine, comte d'), 1646-1720, fut amené jeune en France par son père qui avait émigré après l'exécution de Charles Ier, rentra en Angleterre avec Charles II (1660), revint en France avec Jacques II, et mourut à Saint-Germain. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages en français, dont le plus connu est celui qu'il publia sous le titre de *Mémoires du comte de Gramont*.

Hautes-Alpes (Département des), un des départements les plus montueux de la France ; formé d'une partie du Haut-Dauphiné.

Havre (Le) (Normandie), port de mer important à l'embouchure de la Seine.

Hébert (Jacques-René), né en 1755 d'une famille pauvre, fut employé comme domestique chez un médecin et chassé à la suite de vols. En 1789 il se fit connaître dans le Club, et devint substitut du procureur-syndic de la Commune. Arrêté sur l'ordre de Robespierre, il fut exécuté avec ses principaux partisans, les *Hébertistes*, le 24 mai 1794.

Hébertistes, *v. Hébert.*

Henri IV, 1553-1610, descendait par son père de Robert de France, cinquième fils de saint Louis, et devint roi de France à la mort du roi Henri III (1589). Avec lui la France retrouva le calme après les longues guerres de religion. Il fut aidé dans son administration par son célèbre ministre Sully (1560-1641).

Henriot (François), 1761-94, prit part aux massacres de septembre 1792, obtint de la Commune le commandement général de la force armée, et fut élu en 1793 commandant supérieur de la garde nationale. Il fut exécuté avec Robespierre le 28 juillet 1794.

Hoche (Lazare), né en 1768, était simple sergent dans les gardes-françaises lorsque la Révolution éclata. Ayant reçu le commandement en chef de l'armée de la Moselle, il vainquit les Autrichiens à plusieurs reprises et les chassa de toute l'Alsace (1793-94). Envoyé ensuite dans la Vendée, il y rétablit le calme et mérita le glorieux titre de *Pacificateur de la Vendée*. Chargé ensuite du commandement en chef des armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin, il remporta plusieurs brillantes victoires, mais il mourut peu après, emporté par la phtisie (sept. 1797).

Hochstett, ville de Bavière, sur le Danube, à 35 km. N.-O. d'Augsbourg. Victoire du Prince Eugène et de Marlborough sur les Français et les Bavarois (1704). Les Anglais ont donné à cette bataille le nom de *Blenheim*, village situé dans la même plaine qu'Hochstett.

Hocquincourt (Charles de Monchy, maréchal d'), 1599-1658, se distingua sous Louis XIII dans les différentes campagnes contre les Espagnols. Pendant la Fronde, il abandonna la cour et se joignit aux Espagnols (1655). Ceux-ci lui confièrent la défense de Dunkerque, mais il fut tué devant cette place.

Hohenlinden, village de Bavière (Haute-Bavière), à 33 km. E. de Munich.

Hollabrunn, village d'Autriche-Hongrie, à 28 km. N.-O. de Kornneubourg. Masséna y battit les Autrichiens le 10 juillet 1809.

Iéna, ville du grand-duché de Saxe-Weimar, à 20 km. S.-E. de Weimar, au confluent de la Leutra et de la Saale.

Isnard (Maximin), 1755-1830, fut député du Var à la Législative. Républicain énergique, il fut réélu membre de la Convention, où il voulut résister à l'ascendant de Robespierre et de la Commune de Paris. Mis hors la loi en octobre 1793, il n'échappa qu'en se cachant. Plus tard il fit partie du Conseil des Cinq-Cents.

Ivry (Normandie), petite ville située sur l'Eure, à 16 km. S.-E. de Pacy-sur-Eure. Ancienne place forte. Victoire de Henri IV sur les forces de la Ligue (1590).

Jacobins (Club des), fut le premier en date des clubs de l'époque révolutionnaire. Dès 1789, à Versailles, les députés bretons partisans de la Révolution se réunissaient entre eux pour s'entendre à l'avance sur les propositions soumises à l'Assemblée nationale. Quand l'Assemblée se transporta à Paris, les députés bretons et ceux qui pensaient comme eux continuèrent leurs réunions et les tinrent dans la bibliothèque de l'ancien couvent des Jacobins, rue Saint-Honoré. Le club fut fermé après la chute de Robespierre (1794).

Jansénistes (Les), disciples de Jansenius, évêque d'Ypres (1585-1638), qui dans son livre, *l'Augustinus*, exposait ses vues sur la grâce, le libre arbitre et la prédestination.

Sa doctrine s'opposait nettement à celle des Jésuites.

Jeanne d'Arc, simple paysanne de Domrémy, sur les bords de la Meuse, crut entendre des 'voix' qui lui disaient d'aller délivrer Orléans, alors assiégé par les Anglais. Elle alla trouver le roi Charles VII à Chinon, et parvint à le convaincre de sa mission. On lui confia une armée et elle délivra Orléans en quelques jours (1429), vainquit les Anglais à Patay et fit sacrer le roi à Reims. Peu de temps après elle fut prise dans une sortie, livrée aux Anglais, condamnée comme hérétique et brûlée vive à Rouen (1431).

Jemmapes, village de Belgique, à 5 km. O. de Mons, sur la Haine.

Jura (Le), département frontière de l'E. de la France, formé de la partie S. de l'ancienne Franche-Comté.

Koutousoff, (Michel Harionovitch), feld-maréchal des armées russes, né en 1745, se distingua dans les guerres contre les Polonais et contre les Turcs, mais participa à la défaite d'Austerlitz. Nommé généralissime des armées russes, il fit contre Napoléon la campagne de Russie, et mourut en 1813.

Kovno, ville de Russie, chef-lieu du gouvernement de même nom, au confluent du Niémen et de la Vilna.

Kremlin. Ce mot, qui veut dire *forteresse*, désigne le palais et la citadelle de Moscou, ancienne résidence des tsars.

La Bruyère (Jean de), moraliste français, 1645-96, fut chargé d'enseigner l'histoire au petit-fils du grand Condé, et passa le reste de ses jours auprès de ce prince en qualité d'homme de lettres. Il publia ses célèbres *Caractères* en 1688.

Lafayette (Marie-Joseph du Motier, marquis de), 1757-1834, se signala en Amérique, combattit à la Brandywine, et vainquit Cornwallis à Yorktown (1781). Revenu en France, il fut envoyé aux États généraux par la noblesse d'Auvergne (1789). Le 15 juillet 1789, il fut proclamé chef de la garde nationale, à qui il donna la cocarde tricolore. Il commanda une des trois armées formées contre la coalition. Après le 10 août 1792, il essaya de défendre la Constitution, mais fut obligé de se réfugier en pays neutre. Plus tard, il fut membre de l'Assemblée pendant les Cent Jours; après la révolution de 1830 il fut commandant de la garde nationale.

La Feuillade (Louis de), maréchal de France à partir de 1724.

La Fontaine (Jean de), le meilleur des fabulistes (1621-95), eut pour amis Racine, Molière et Boileau. Ses fables, que tout le monde sait par cœur, forment 12 livres, qui parurent de 1668 à 1690.

Lally-Tollendal (Thomas-Arthur, comte de), baron de Tollendal en Irlande, né en 1702 d'une famille irlandaise qui avait suivi Jacques II en France, se signala dans plusieurs combats, et décida la victoire à Fontenoy (1745). En 1756 il fut nommé gouverneur des possessions

françaises dans l'Inde ; il fut d'abord vainqueur, mais échoua devant Madras et fut contraint de se rendre aux Anglais. A son retour en France, il fut accusé d'avoir trahi les intérêts du roi dans l'Inde, et condamné à mort (1766).

Lamartine (Alphonse - Marie-Louis de), poète et homme politique, 1790-1869, né à Mâcon, publia en 1820 les *Méditations poétiques*, ouvrage plein de lyrisme, qui eut un immense succès. Secrétaire d'ambassade à Florence (1821), il donna sa démission en 1830, et partit en voyage. Il publia en 1847 une *Histoire des Girondins*, et en 1848, il fut quelque temps chef du gouvernement provisoire. L'Empire le chassa de la politique, et les dernières années de ce grand poète furent passées dans l'oubli.

Lamoignon (Guillaume de), célèbre par son savoir et son intégrité, 1617-77, fut successivement conseiller au Parlement (1635), maître des requêtes (1644), premier président au Parlement de Paris (1658).

Langres (Champagne), très ancienne ville et place forte de France, à 35 km. S.-E. de Chaumont.

Languedoc, ancien grand gouvernement de la France, formant aujourd'hui les départements de l'Ardèche, de l'Aude, du Gard, de la Haute-Garonne, de l'Hérault, de la Haute-Loire, de la Lozère et du Tarn. C'est à partir du 13e siècle que l'on désigna cette province sous le nom de Languedoc, nom qui s'étendait d'abord aux pays où l'on parlait la langue d'*oc*, par opposition aux pays situés au N. de cette contrée et où l'on parlait la langue d'*oïl* (ces deux mots *oc* et *oïl* sont les manières dont s'exprimait le mot *oui* dans les deux langues).

La Rochefoucault (François, duc de), moraliste, 1613-80, fut d'abord du parti d'Anne d'Autriche ; puis entra dans le parti de la Fronde. Rentré en grâce, il fut fait par Louis XIV chevalier de l'ordre du Saint-Esprit (1662) ; il passa son âge mûr dans le repos. Il a laissé un célèbre livre de *Maximes*, imprimé pour la première fois en 1665.

Law (John), né à Édimbourg, 1671-1729, banquier, vint en France en 1715 offrir ses services au Régent ; fonda une *banque privée* au capital de 6 millions. La banque réussit, et en 1717 fut convertie en *banque royale*. Law fonda alors une *Compagnie d'Occident*, au capital de 100 millions, pour l'exploitation de la Louisiane et du Canada ; cette *Compagnie* devint la *Compagnie des Indes* en 1719. En 1720 Law devint contrôleur général ; mais bientôt le public fut pris de panique ; les demandes de remboursement en espèces amenèrent une effroyable banqueroute. Law s'enfuit de France et alla mourir dans la misère à Venise.

Lebrun (Charles), peintre français, 1619-90, fut en 1662 nommé peintre de Louis XIV et directeur de l'Académie de peinture. Ses principaux tableaux sont au Louvre. C'est lui qui a exécuté les

peintures de la grande galerie de Versailles.

Lebrun (Ch.-François), duc de Plaisance, 1739-1824, fut député aux États généraux, incarcéré pendant la Terreur, élu membre des Cinq-Cents, et nommé deuxième consul par Napoléon. Dans ce poste il s'occupa des finances. En 1810 il fut nommé administrateur général de la Hollande. Il adhéra au rappel des Bourbons et fut élevé en 1819 à la pairie.

Leclerc (Victor - Emmanuel), général, 1772-1802, était fils d'un marchand de farines. Il s'engagea comme volontaire en 1791, se lia avec Bonaparte ; épousa Pauline Bonaparte (sœur de Napoléon), fut nommé général en récompense de ses services au 18 Brumaire. En 1802 il commanda l'expédition destinée à faire rentrer St-Domingue sous la domination française ; il mourut à la fin de la même année.

Lefèvre (Fr.-Joseph), duc de Dantzig, maréchal de France, 1756-1820, né à Rouffach (Haut-Rhin), était fils d'un meunier, servit sous Hoche, fut nommé général en 1794. Attaché à Bonaparte, il fit réussir le coup d'État du 18 Brumaire. Nommé maréchal en 1804, il fit les campagnes d'Allemagne, d'Espagne, d'Autriche, de France, et fut créé pair de France en 1814.

Leipzic, ville du royaume de Saxe, à 107 km. O.-N.-O. de Dresde.

Lens (Pas-de-Calais), ville de France, situé à 18 km. S.-E. de Béthune. Jadis place forte. Victoire de Condé sur l'archiduc Léopold d'Autriche (1648).

L'Hospital (François du Hallier, maréchal de), 1583-1660, se distingua dans les campagnes de la Rochelle, de Savoie et de Lorraine, et servit fidèlement le roi pendant la Fronde.

Ligue (La), confédération du parti catholique en France, fut formée en 1576. Son chef fut Henri de Guise, qui visait à la royauté. Henri III fit assassiner Henri de Guise (1588) et s'allia avec Henri de Navarre, chef du parti huguenot. En 1589, Henri III fut assassiné et Henri de Navarre devint roi de France ; il vainquit les Ligueurs à plusieurs reprises, se convertit (1593) à la foi catholique, entra dans Paris, et triompha définitivement de la Ligue.

Limoges (Limousin) ville située sur la rive droite de la Vienne.

Longwy (Meurthe-et-Moselle), ville de France à 5 km. de la frontière de Belgique. Prise par les Prussiens en 1792, après un siège opiniâtre.

Lons - le - Saunier (Franche-Comté), ville située sur la Vallière ; aujourd'hui chef-lieu du département du Jura.

Lorraine (La), ancien duché de la France, ayant comme frontières naturelles les Vosges à l'E., les monts Faucilles au S., les monts de Meuse et l'Argonne à l'O. Au N. la Lorraine s'ouvrait sur le plateau du Luxembourg.

Louis IX, roi de France, 1226-70, conduisit en 1248 la 7ième croisade. De retour en France (1254), il s'appliqua tout entier à remettre partout la paix et

l'ordre. Sur la fin de son règne il entreprit la 8ième croisade et débarqua en Afrique, mais la peste s'étant mise dans son armée, il en fut atteint et mourut. Louis IX était un modèle de piété et de justice; sa popularité ne fit que s'accroître après sa mort; et son histoire ne tarda pas à s'enrichir d'une foule de traditions légendaires. Il fut canonisé en 1297.

Louis XI, 1423-83, fils de Charles VII, devint roi de France à la mort de son père (1461). Il fut l'adversaire implacable du régime féodal et tout particulièrement de la puissante maison de Bourgogne, dont le chef, Charles le Téméraire, forma une ligue contre lui. Louis XI agrandit le domaine royal, et par sa politique rusée avança dans la voie de l'absolutisme.

Louis XIII, 1601-43, fils de Henri IV, succéda à son père en 1610.

Louis XIV, le Grand, né en 1638, était fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche. Il succéda à son père en 1643, gouverna par lui-même à partir de 1661, et mourut en 1715.

Louis XV, arrière-petit-fils de Louis XIV, né en 1710, fut déclaré roi en 1715, devint majeur en 1723, mourut en 1774.

Louis XVI, petit-fils et successeur de Louis XV, né en 1754, monta sur le trône en 1774; il fut exécuté le 21 janvier 1793.

Louis XVIII, 1755-1824, frère de Louis XVI, émigra en 1791, prit le titre de roi après la mort de Louis XVII (fils de Louis XVI, 1785-95). Appelé au trône par le Sénat sous la pression des Alliés, après la chute de Napoléon, il rentra en France (1814); se retira à Gand lors du retour de Napoléon (1815); rentra de nouveau en France après Waterloo; mourut en 1824.

Louis-Philippe, roi des Français, descendant de Philippe d'Orléans (frère de Louis XIV), était fils de Philippe-Égalité, duc d'Orléans. Né en 1773, il adopta, comme son père, les principes de la Révolution, et combattit en sa faveur à Valmy et à Jemmapes (1792). Il conspira avec Dumouriez contre la Convention (1793); revint en France à l'avènement de Louis XVIII (1814). A la chute de Charles X, il le remplaça sur le trône (1830), mais sa résistance aux plus simples projets de réforme amena la révolution de 1848. Chassé de France, il se réfugia en Angleterre, où il mourut en 1850.

Lunéville (Lorraine), ville située à 26 km. S.-E. de Nancy.

Luxembourg (Le), palais et jardin de Paris, construit de 1615 à 1620 par Marie de Médicis, sur l'emplacement d'un hôtel qui avait appartenu au duc de Luxembourg-Piney, dont il retint le nom. Le palais fut donné par Marie de Médicis à son fils Gaston d'Orléans, après la mort duquel il revint à Louis XIV. Après la chute de la monarchie, il devint propriété nationale, et fut converti en prison pendant la Terreur. C'est au palais du Luxembourg qui siège aujourd'hui le Sénat. On a con-

struit dans le jardin un musée pour les œuvres des artistes vivants.

Luynes (Ch. d'Albert, duc de), né en 1578, fut d'abord page de Henri IV, qui le plaça auprès de son fils, depuis Louis XIII. De Luynes sut prendre un grand ascendant sur l'esprit de son jeune maître, et organisa le complot qui fit périr Concini (1617). Il fut premier ministre de Louis XIII jusqu'à sa mort (1621).

Machecoul (Bretagne), petite ville sur la rive droite du Falleron, à 41 km. S.-O. de Nantes.

Madeleine (La), église de Paris, à l'extrémité O. des boulevards du Nord.

Maintenon (Françoise d'Aubigné, marquise de), fille de Constant d'Aubigné et petite-fille de Théodore-Agrippa d'Aubigné, ami de Henri IV, naquit en 1635 dans la prison de Niort, où ses parents étaient détenus. Restée orpheline, elle vivait à Paris, lorsque le poète Scarron, touché de ses infortunes, l'épousa en 1652. Devenue veuve dès 1660, elle fut chargée par Louis XIV d'élever les enfants de Mme de Montespan (1669). Elle acquit beaucoup de crédit auprès du roi et influença fortement sa politique. Louis XIV s'unit avec Mme de Maintenon par un mariage secret en 1684. A la mort du roi (1715) elle se retira à la maison religieuse qu'elle avait fondée à St-Cyr, et y resta jusqu'à sa mort (1719).

Malesherbes (Guillaume de Lamoignon de), magistrat et homme d'État, né à Paris en 1721, remplit plusieurs fonctions importantes sous Louis XV et sous Louis XVI, se montrant toujours juste, éclairé, et d'une intégrité absolue ; il jouit de la plus grande popularité. A l'âge de 72 ans, il réclama le dangereux honneur d'assister Louis XIV comme conseil. Il fut lui-même arrêté en 1794, traduit devant le tribunal révolutionnaire et envoyé à l'échafaud avec toute sa famille.

Malplaquet, village (Nord), à 28 km. N.-O. d'Avesnes.

Marais (Le). V. *Vendée*.

Marat (Jean-Paul), 1744-93, vint à Paris exercer la profession de médecin. Il se posa comme l'*Ami du Peuple*, ou plutôt du pauvre contre le riche. Devenu par là l'idole du peuple, il s'immisça dans la Commune et prit la plus grande part aux massacres de septembre 1792. Élu député à la Convention, il siégea aux bancs les plus élevés de la Montagne. Le 13 juillet 1793, il fut assassiné par Charlotte Corday, qui croyait délivrer sa patrie de la tyrannie.

Marbot (Marcellin de), général, 1782-1854, s'engagea en 1799 dans un régiment de hussards. Il assista à la bataille d'Austerlitz ; fut blessé à Eylau ; fut envoyé en Espagne, prit part à la campagne de Russie et à celle d'Allemagne. Exilé par les Bourbons, il passa quelques années en Allemagne, puis revint en France, où Louis-Philippe lui confia l'instruction militaire de son fils aîné. Il quitta l'armée après

la révolution de 1848. Il a laissé des *Mémoires* fort intéressants.

Marengo, village d'Italie (Lombardie), à 4 km. S.-E. d'Alexandrie.

Marie-Antoinette d'Autriche, fille de l'empereur François Ier et de Marie-Thérèse, née en 1755, épousa en 1770 Louis XVI, alors Dauphin de France. Après l'avènement de son mari (1774), Marie-Antoinette prit peu à peu une grande influence sur son esprit ; elle contribua au renvoi de Turgot et de Necker, et chercha à pousser Louis XVI dans la politique autrichienne. Au cours de la Révolution, elle fut enfermée au Temple, puis à la Conciergerie, et exécutée le 16 octobre 1793.

Marie-Christine, archiduchesse d'Autriche, *v. Saxe-Teschen*.

Marie de Médicis, fille du grand-duc de Toscane François Ier et de Jeanne, archiduchesse d'Autriche, née à Florence en 1573, épousa Henri IV en 1600, et fut régente pendant la minorité de son fils Louis XIII. Elle donna le pouvoir à Concini (1611) ; plus tard elle fit entrer au ministère Richelieu (1624). Après la *Journée des Dupes* (1630), elle fut exilée et dut quitter la France. Elle mourut à Cologne (1642).

Marie Leczinska, fille de Stanislas, roi de Pologne, 1703-68, épousa Louis XV en 1725.

Marie-Thérèse d'Autriche, fille de Philippe IV, roi d'Espagne, 1638-83, épousa Louis XIV en 1660.

Marie-Thérèse d'Autriche, impératrice d'Allemagne et reine de Hongrie, fille de l'empereur Charles VI, née en 1717, épousa en 1736 François duc de Lorraine. Son père crut lui assurer sa succession par la *Pragmatique Sanction* ; mais à la mort de ce prince elle se vit attaquée de tous côtés : toute l'Europe se trouva entraînée dans la lutte (v. p. 58). Elle mourut en 1780, et laissa la couronne à son fils Joseph II.

Marillac (Louis de), maréchal de France, 1573-1632, servit d'abord sous Henri IV, accomplit plusieurs ambassades en Italie et en Allemagne (1611-16) ; fut employé au siège de la Rochelle, contribua à l'achèvement de la digue, et signa la capitulation de la ville (1628). Il fut condamné à mort à la suite de la *Journée des Dupes* (1630) et exécuté (1632).

Marlborough (John Churchill, duc de), 1650-1722, se signala dans la guerre de la succession d'Espagne.

Marly-le-Roi (Île-de-France), petite ville sur la rive gauche de la Seine, à 9 km. N. de Versailles. Site d'un superbe château royal, détruit pendant la Révolution. Marly est connu surtout par une machine hydraulique, inventée sous Louis XIV, et qui élevait l'eau de la Seine à une hauteur de 162 m. pour alimenter Versailles.

Marseillais (Les), bataillon de fédérés de Marseille qui arriva à Paris le 30 juillet 1792. C'étaient des révolutionnaires violents qui avaient traversé la France en chantant, entre autres chants républicains,

l'hymne auquel on a donné leur nom, la *Marseillaise*. La plupart des Marseillais regagnèrent le Midi sans avoir combattu sur les frontières menacées.

Marseillaise (La), V. *Rouget de l'Isle* et *Marseillais*

Marseille (Provence), le plus important des ports de mer de la France, sur la mer Méditerranée, et la deuxième ville de France par sa population. Marseille fut fondée 600 ans av. J.-C. par une colonie de Grecs phocéens. C'est aujourd'hui le chef-lieu du département des Bouches-du-Rhône.

Marteilhe (Jean), écrivain protestant, né à Bergerac vers 1672, fut condamné comme huguenot aux galères à perpétuité. Il endura les plus vives souffrances de 1702 à 1713, date de sa mise en liberté. Il a laissé d'intéressants *Mémoires*.

Masséna (André), prince d'Essling, maréchal de France, 1758-1817, nommé en 1792 chef de bataillon, devint le principal lieutenant de Bonaparte, qui l'envoya à l'armée d'Italie, alors vaincue : il s'enferma dans Gênes et défendit cette ville jusqu'à la dernière extrémité. Napoléon le créa maréchal en 1804. Il prit part aux victoires d'Eckmühl et d'Essling ; combattit en Espagne ; revint en France en 1813. Louis XVII lui accorda sa confiance, et aux Cent-Jours, Masséna lui resta fidèle. Il mourut en 1817.

Mazarin (Jules), 1602-61, cardinal, ministre de France de 1643 à 1661.

Mélas (Le baron de), général autrichien, 1730-1806, commandait en chef l'armée autrichienne contre l'armée française d'Italie en 1796. Il perdit contre Napoléon la bataille de Marengo (1800).

Mercy (François, baron de) général, né en 1590 à Longwy, entra au service de l'Électeur de Bavière, et se signala dans la guerre de Trente Ans. Vaincu par Condé à Nordlingen, il mourut de ses blessures le lendemain de la bataille (1645).

Metz, ville d'Alsace-Lorraine, au confluent de la Moselle et de la Seille, perdue pour la France en 1871.

Michelet (Jules), né à Paris en 1798, mort à Hyères en 1874, se consacra à des travaux historiques, donna en 1833 le Ier volume de son *Histoire de France*, suivi depuis de 15 autres publiés par intervalles jusqu'en 1867. Son *Histoire de la Révolution* fut publiée en 7 volumes, de 1847 à 1853.

Mignet (François-Auguste), 1796-1884, historien français, compatriote et ami de Thiers, devint avocat et conseiller d'État. Il abandonna les fonctions publiques en 1848. Son ouvrage principal est l'*Histoire de la Révolution française*, publiée en 1824.

Minorque, une des îles Baléares.

Mirabeau (Honoré - Gabriel Riquetti, comte de), 1749-91, entra au service militaire (1767), mais quitta son poste et fut enfermé à l'île de Ré. Plus tard, son père le fit enfermer au château d'If (1774). Il fut emprisonné en 1777 à

Vincennes, où il passa quatre ans ; puis se retira à Londres, d'où il ne revint qu'en 1785. En 1789, il fut élu aux États généraux par le tiers état d'Aix ; il devint rapidement le premier orateur et la personnalité la plus éminente de l'Assemblée. Il mourut au moment où seule son influence eût pu sauver le roi et la couronne.

Molière (J.-B. Poquelin, dit), 1622-73, le plus grand des poètes comiques, né à Paris, donna à Lyon en 1653 sa première comédie, l'*Étourdi*. Revenu à Paris, il devint le comédien en titre du roi, et donna *les Précieuses ridicules*, *la Misanthrope*, *Tartufe*, *l'Avare*, *Les Femmes Savantes*, etc.

Montagne (La) ; **Montagnards** (Les). Nom donné au parti le plus avancé de la Convention, parce qu'il siégeait sur les gradins les plus élevés de la salle.

Montaigu (Poitou), petite ville au confluent de la Maine et de l'Asson, à 38 km. N.-N.-E. de La Roche-sur-Yon.

Montcalm (L.-Joseph, marquis de), né en 1712, fut chargé en 1756 du commandement en chef des troupes françaises au Canada. Mais ne recevant aucun secours de France, malgré ses réclamations pressantes, il fut battu par le général Wolf, et périt sous les murs de Québec (1759).

Montesquieu (Charles de Secondat, baron de), publiciste et philosophe, 1689-1755, fut nommé en 1714 conseiller au parlement de Bordeaux ; il y devint en 1716 président à mortier, mais vendit sa charge en 1726, afin de se livrer tout entier à son goût pour les lettres. Il visita l'Autriche, l'Italie, la Hollande, enfin l'Angleterre, où il resta deux ans. En 1734 il donna les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains* ; en 1748, l'*Esprit des Lois*.

Moreau (J.-Victor), général, 1763-1813, s'enrôla en 1792, servit sous Dumouriez, se signala en 1796 à la tête de l'armée de Rhin-et-Moselle. Chargé en 1800 du commandement de l'armée du Rhin, il mit le comble à sa gloire par la belle victoire de Hohenlinden. Il était le seul général dont la réputation pût être opposée à celle de Bonaparte. Impliqué dans une conspiration contre Napoléon il fut arrêté et exilé aux États-Unis (1804). En 1813, il entra au service de la Russie, résolu à porter les armes contre son pays ; il arriva au quartier général des alliés, devant Dresde, mais fut blessé mortellement 4 semaines plus tard.

Mortagne (Poitou), petite ville à 55 km. N.-E. de La Roche-sur-Yon.

Moselle, ancien département du N.-E. de la France ; la portion de son territoire qui n'a pas été annexée à l'Allemagne fait partie du département de Meurthe-et-Moselle.

Moskowa (La), rivière de la Russie, prend sa source dans le gouvernement de Smolensk, coule à l'E., entre dans le gouvernement de Moscou, passe à Moscou, puis se dirige

au S.-E. et se jette dans l'Oka, près de Kolomna.

Mounier (Joseph), 1758-1806, né à Grenoble, devint avocat, et fut élu député aux États généraux. En 1790, il quitta la France et n'y rentra qu'en 1799.

Nantes (Bretagne), ville importante sur la rive droite de la Loire ; accessible aux vaisseaux d'un faible tonnage.

Napoléon Ier (Napoléon Bonaparte), 1769-1821, empereur des Français, né à Ajaccio, entra en 1784 à l'École militaire. Capitaine en 1793, il fut chargé de réduire l'insurrection fédéraliste dans le Midi, et se distingua au siège de Toulon, ville qui était alors au pouvoir des Anglais. En 1796 il fut placé à la tête de l'armée d'Italie. Voy. pp. 85, etc.

Napoléon III (Louis-Napoléon Bonaparte), empereur des Français, né en 1808, était le 3e fils de Louis Bonaparte, frère de Napoléon Ier. Par la mort du duc de Reichstadt (fils de Napoléon I, qui s'il avait régné aurait porté le titre de Napoléon II), il devint le représentant direct de la dynastie napoléonienne. Élu président de la République proclamée en 1848, il s'empara de la dictature par le coup d'État du 2 décembre 1851. Il prit le titre d'empereur l'année suivante. En 1870, il déclara la guerre à la Prusse ; il capitula avec plus de 100,000, hommes à Sedan. A la nouvelle de ce désastre, la République fut proclamée de nouveau (1870). Napoléon III mourut en Angleterre en 1873.

Necker (Jacques), né à Genève, 1732-1804, fonda une maison de banque à Paris (1762), fut nommé directeur général des finances (1776), mais dut se retirer devant l'opposition de la cour à ses réformes (1781). Rappelé en 1788, il fit signer à Louis XVI la convocation des États généraux. Il fut encore renversé (1789) : ce fut le signal d'une insurrection qui aboutit à la prise de la Bastille. Necker se retira à Coppet, en Suisse, en 1790.

Nemours (Charles, duc de), joua un rôle assez actif sous la Fronde et commanda l'armée des princes avec le duc de Beaufort, son beau-frère, mais il se brouilla avec celui-ci, et fut tué par lui en duel (1652).

Niémen (Le), ou Memel, fleuve de la Russie, forme la limite entre la Pologne russe et la Courlande, et tombe dans le Curische Haff. Son principal affluent est la Vilia.

Nimègue, ville forte des Pays-Bas, sur le Waal, à 21 km. S.-S.-O. d'Arnhem.

Noailles (Anne-Jules de), duc et pair, maréchal de France, 1650-1708, se signala dans la campagne de Hollande (1672), fut envoyé contre les Calvinistes révoltés après la révocation de l'Édit de Nantes, et montra dans cette mission un rare esprit de conciliation et de clémence.

Nordlingen, ville de Bavière, à 61 km. N.-O. d'Augsbourg. Victoire de Condé et de

Turenne sur Mercy, qui y fut tué (1645).

Notre-Dame (La cathédrale de). Entreprise en 1163, Notre-Dame de Paris était terminée vers 1220; mais elle fut remaniée de 1240 à 1310 environ.

Notre-Dame, église de Versailles, *v. Saint-Louis* (Église de).

Orangerie (L'), *v. Saint-Cloud.*

Orcha, ville de Russie, dans le gouvernement de Mohilev, sur le Dniéper et l'Orchitza, à 69 km. N. de Mohilev. Dernière station des bateaux à vapeur qui remontent le Dniéper au printemps.

Orléans (Gaston, duc d'), 3e fils de Henri IV et frère de Louis XIII, passa sa vie dans les intrigues et les révoltes; joua un rôle déplorable pendant la Fronde (1649-53), passant sans cesse d'un parti à l'autre. Il mourut en 1660, ne laissant que des filles, entre autre la célèbre *Mademoiselle*, duchesse de Montpensier (1627-93).

Ostende, ville forte et port de Belgique, sur la mer du Nord, à 22 km. O.-N.-O. de Bruges.

Oudenarde, ville forte de Belgique, sur l'Escaut, à 25 km. S.-S.-O. de Gand.

Oudinot (Charles), duc de Reggio, maréchal de France, 1767-1847, né à Bar-le-Duc, devint en 1792 chef de bataillon, et fut mis en 1805 à la tête du corps des *grenadiers-réunis*, qui devint bientôt célèbre. Il figura glorieusement à Austerlitz, à Friedland, et à Wagram, commanda le 2e corps dans la campagne de Russie, et fut blessé à Leipzic. Sous la Restauration il fut commandant en chef de la garde nationale, et il fut nommé par Louis-Philippe, en 1842, gouverneur des Invalides. D'une bravoure à toute épreuve, il a été nommé le *Bayard moderne*.

Palais-Royal, palais de Paris, élevé pour Richelieu, porta d'abord le nom de *Palais-Cardinal*. Richelieu en fit don à Louis XIII en 1640. Plus tard Anne d'Autriche vint l'habiter avec le jeune roi Louis XIV, ce qui valut au palais le nom de *Palais-Royal*. Il est aujourd'hui le siège du Conseil d'État et de la Cour des Comptes.

Palatinat, nom commun à deux pays de l'ancien empire d'Allemagne :—le Haut-Palatinat, ou Palatinat de la Bavière, et le Bas-Palatinat, ou Palatinat du Rhin.

Parlement, nom donné sous l'ancien régime aux cours instituées par la couronne pour rendre la justice. La cour suprême de justice royale siégeait à Paris: ce fut le Parlement central. De ce Parlement étaient nés à des dates diverses tous les Parlements qui existaient en France à la fin de l'ancien régime, et qu'abolit définitivement l'Assemblée constituante (7 septembre 1790).

Pavie, ville forte d'Italie (Lombardie). En 1525, François Ier, roi de France, perdit sous les murs de Pavie une bataille célèbre et fut fait prisonnier.

Pétion (Jérôme), maire de Paris,

né en 1753, était avocat en 1789. Député à l'Assemblée nationale, il fut élu maire de Paris le 14 novembre 1791. A la Convention, qu'il présida, il prit rang parmi les Girondins et fut proscrit avec eux le 31 mai 1793. Il se réfugia à Caen, puis à St-Émilion (Gironde), où il vécut caché dans des grottes. Son cadavre fut retrouvé dans des bois voisins.

Petit (Jean-Martin, baron), 1772-1856, général, fit avec distinction les campagnes de la République et de l'Empire. Il combattit à Waterloo, fut nommé général en 1831, et commandant en second de l'Hôtel des Invalides en 1840.

Petit-Bourg, château (Seine-et-Oise), à 5 km. N.-O. de Corbeil; appartint d'abord à Lauzun, puis à Mme de Montespan.

Philippe V, roi d'Espagne, 1683-1746, second fils du dauphin Louis de France, et petit-fils de Louis XIV, fut appelé au trône d'Espagne en 1700 par le testament de Charles II.

Picardie, ancienne province de France, bornée au N. par l'Artois, au S. par l'Île-de-France, à l'E. par la Champagne, à l'O. par la Manche et la Normandie; avait pour capitale Amiens.

Pierre l'Ermite, simple moine de Picardie qui, après avoir fait le pèlerinage de la Terre-Sainte en 1093, se fit l'apôtre de la première Croisade. Sous sa conduite, toute une armée de paysans partit pour Jérusalem, mais n'ayant ni vivres ni argent, elle fut en partie détruite par les Hongrois, et le reste périt massacré par les Turcs (1095-9).

Pignerol, ville forte d'Italie (Piémont), à 34 km. O.-S.-O. de Turin. Prise en 1630 par Richelieu, cédée à la France en 1632, elle fut rendue à l'Italie en 1696.

Plaine (La), partie de la Convention qui siégeait en bas des gradins et au-dessous de *la Montagne*. C'était la fraction la plus modérée de l'assemblée.

Poitiers (Poitou), très ancienne ville de France. C'est à 15 kil. au N. de Poitiers que se livra la fameuse bataille où le roi de France Jean II fut battu et pris par le prince Noir en 1356.

Presbourg, ville d'Autriche-Hongrie, sur la rive gauche du Danube, à 170 kil. N.-O. de Budapest.

Provence, ancienne province de France, avait pour bornes à l'Est le Piémont et le comté de Nice, au S. la Méditerrannée, à l'O. le Languedoc, au N. le Dauphiné, et pour capitale Aix.

Quinet (Edgar), 1803-75, né à Bourg, fut nommé en 1842 à la chaire de langues et littératures de l'Europe méridionale au Collège de France. Il la perdit au coup d'État et se retira en Suisse (1852). Il fut député en 1870 à l'Assemblée nationale. Il publia pendant son exil *La Révolution*, *La République*, etc.

Racine (Jean), 1639-99, né à la Ferté-Milon, poète tragique français, fut élevé par les savants de Port-Royal; se révéla au public par sa tra-

gédie d'*Andromaque* en 1667. Ses autres chefs-d'œuvre sont *Britannicus*, *Mithridate*, *Phèdre*, *Esther* et *Athalie*.

Ramillies, village de Belgique, à 22 km. S.-E. de Louvain.

Rastatt, ville du grand-duché de Bade, à 25 km. S.-O. de Carlsruhe.

Ravaillac (François), assassin de Henri IV, né à Angoulême en 1578, supplicié à Paris en 1610. Son crime fut le résultat d'une monomanie religieuse : il était poursuivi par l'idée de sauver l'Église catholique en tuant le roi.

Ré ou Rhé (Île de), île de la France, sur la côte du département de la Charente-Inférieure, en face de la Rochelle.

Régale (La), droit qu'exerçait le roi de France de percevoir les revenus des évêchés et monastères vacants, et de pourvoir pendant la vacance aux bénéfices qui étaient à la collation des évêques.

Reims (Champagne), sur la Vesle, à 43 km. N.-O. de Châlons.

Rennes (Ille-et-Vilaine), ancienne capitale de la Bretagne, au confluent de la Vilaine et de l'Ille. En 1720, cette ancienne ville fut détruite par un grand incendie : elle a été reconstruite depuis.

Retz (J.-F.-Paul de Gondi, cardinal de), 1613-79, se distingua comme prédicateur, et fut nommé en 1643 coadjuteur de l'archevêque de Paris. Il se rendit très populaire ; contribua à faire éclater les troubles de la Fronde (1649), et réussit à faire éloigner Mazarin. Arrêté après la Fronde (1652), il réussit à s'évader, mais ne put rentrer en France qu'après s'être démis de son archevêché ; on lui donna l'abbaye de St-Denis (1664), où il finit ses jours. Ses *Mémoires* furent publiés en 1717.

Richelieu (Armand du Plessis, duc de), maréchal de France, petit-neveu du cardinal, 1696-1788, acquit une grande influence sur le roi Louis XV. Il se signala à la bataille de Fontenoy, et, plus tard pendant la guerre contre les Anglais (1756). Il fut l'ami et le protecteur de Voltaire.

Robespierre (Maximilien de), 1759-94, né à Arras, devint avocat, et député de l'Artois aux États généraux (1789). Il se fit connaître dans les clubs, aux Cordeliers et aux Jacobins, fut élu député de Paris à la Convention, et fut un des principaux organisateurs du régime de la Terreur. Il périt sur l'échafaud le 28 juillet 1794.

Rochelle, (La) (Poitou), place forte, située au fond d'une anse abritée par les îles de Ré et d'Oléron.

Rocroi (Champagne), place forte de France, sur un plateau, à 31 km. N.-O. de Mézières, à 2 ou 3 km. de la frontière belge. Victo re du jeune duc d'Enghien (le grand Condé) sur l'infanterie espagnole (1643).

Roederer (P.-Louis, comte), 1754-1835, fut conseiller au parlement de Metz, puis député du tiers aux États généraux, et procureur syndic du département de la Seine. Sous l'Empire il devint sénateur et conseiller d'État.

Rosbach, village des États

prussiens, entre Naumbourg et Mersebourg.

Rouget de l'Isle (Joseph), 1760-1836, l'auteur de la *Marseillaise*, combattit sous Hoche en Vendée et fut blessé à Quiberon. Napoléon ne fit rien pour lui ; après la révolution de Juillet, Louis-Philippe lui fit une pension.

Rousseau (Jean-Jacques), 1712-78, né à Genève, mena une vie errante où la littérature ne tenait que très peu de place. Il obtint cependant une célébrité presque égale à celle de Voltaire ; il la dut au charme de son style, à son enthousiasme pour la nature et à ses opinions paradoxales. Ses chefs-d'œuvre parurent entre 1749 et 1762. En 1762 il donna le *Contrat Social*, où il proclamait la souveraineté du peuple, et l'*Émile*, roman philosophique sur l'éducation.

Roussillon (Le), ancienne province de la France, forme aujourd'hui le département des Pyrénées-Orientales.

Roze (Nicolas, chevalier), né à Marseille, 1671-1733, servit en Espagne, revint à sa ville natale au moment où se déclarait la peste de 1720, et y déploya beaucoup de dévouement et de courage. Il échappa au fléau ; mais s'étant ruiné pour sauver la ville, il ne fut pas même indemnisé.

Ruyter (Michel), amiral hollandais, 1607-76, commanda comme contre-amiral en 1652 l'escadre que la Hollande envoyait contre l'Angleterre ; mit le comble à sa gloire dans la guerre de 1665-7 contre l'Angleterre, et dans celle de 1672-6 contre la France.

Ryswick, village des Pays-Bas, à 3 km. S.-E. de La Haye.

Saint-Antoine (Le Faubourg), composé en 1789 des districts des Enfants Trouvés, de Sainte-Marguerite, et de la Madeleine du Traisnel, forme actuellement les 11e et 12e arrondissements. La population du faubourg St-Antoine étant ouvrière, subissait le contre-coup des disettes, des chômages et des commotions politiques.

Saint-Bernard (Grand), haute montagne et col des Alpes Pennines, entre le Valais et la vallée d'Aoste. Un peu au-dessous du sommet est l'hospice célèbre, fondé en 962 par Bernard de Menthon, et desservi par des religieux augustins.

Saint-Cloud (Île-de-France), à 9 km. E. de Versailles. Le château fut bâti au XVIe siècle par Pierre de Gondi, archevêque de Paris. C'est dans l'orangerie de St-Cloud que siégeaient les Cinq-Cents lors du coup d'État du 18 Brumaire. Pendant la guerre de 1870-71 le château et la ville furent incendiés.

Saint-Denis (Île-de-France), sur la Seine, à 8 km. N. de Paris. C'était jadis une abbaye de Bénédictins, fondée en 632 par Dagobert, où l'on transporta en 636 les restes de saint Denis. L'Église fut reconstruite sous Louis VII.

Saint-Florent (Anjou), petite ville sur la rive gauche de la Loire,

à 39 km. N.-N.-O. de Cholet. V. *Cathelineau*.

Saint-Florentin (Louis Phélypeaux, comte de), 1705-77, occupa pendant 52 ans divers ministères, notamment celui de la maison du roi (1752), et fut chargé de l'administration de Paris (1757-75). Louis XV le créa duc en 1770.

Saint-Germain (Île-de-France), sur la Seine, à 20 km. O.-N.-O. de Paris, à 12 km. N. de Versailles, célèbre par son château, aujourd'hui Musée historique.

Saint-Jean d'Acre, ville de Syrie, sur la mer, au pied du mont Carmel, à 125 km. N.-N.-O. de Jérusalem.

Saint Louis, *v. Louis IX*.

Saint-Louis, (Église de), église de Versailles, située dans le quartier Saint-Louis, séparé par l'avenue de Paris du quartier Notre-Dame, ainsi nommé de son Église de Notre-Dame.

Saint-Malo (Bretagne), ancienne ville et port de mer, place de guerre, sur un îlot, commandant l'embouchure de la Rance, et relié à la terre ferme par un isthme appelé 'le Sillon.'

Saint-Pierre (Savoie), village de France, à 29 km. E. de Chambéry.

Saint-Pierre (Eustache de), bourgeois de Calais, fut un de ceux qui se dévouèrent pour le salut de leurs compatriotes lorsque Calais fut pris par le roi d'Angleterre, Édouard III (1347). Ce prince, irrité d'une longue résistance, avait exigé que six notables de la ville vinssent, pieds nus et la corde au cou, se mettre à sa discrétion. Ils ne durent leur salut qu'aux prières de la reine Philippine de Hainaut.

Saint-Remy, village d'Italie (Piémont), à 12 km. N.-O. d'Aoste.

Saint-Simon (L. de Rouvroy, duc de), né d'une famille noble et ancienne, 1675-1755, entra à la cour à la fin du règne de Louis XIV et s'attacha au duc d'Orléans, qui l'appela au conseil de régence. Il perdit son crédit après la mort du régent, et se retira dans ses terres, où il s'occupa de mettre la dernière main à ses célèbres *Mémoires*.

Sainte-Geneviève, *v. Attila*.

Sainte-Hélène, île anglaise de l'océan Atlantique, à 1,863 km. O. de la côte d'Afrique.

Sainte-Marguerite, la plus grande des îles de Lérins. Ces îles françaises de la Méditerrannée se trouvent sur la côte du département des Alpes-Maritimes, vis-à-vis du cap de la Croisette. Dans Sainte-Marguerite est une citadelle qui sert de prison d'État.

Santerre (Claude), 1752-1809, né à Paris, riche brasseur du faubourg Saint-Antoine, fut nommé en 1789 chef de bataillon de la garde nationale. Il fut commandant de la prison du Temple pendant la captivité du roi et de sa famille.

Saxe (Maurice, comte de), maréchal de France, né à Dresde, 1696-1750, vint prendre du service en France en 1720; se signala dans la guerre de la succession d'Autriche.

Saxe-Teschen (Albert de), fils d'Auguste III, électeur de

Saxe et roi de Pologne, né à Dresde, 1738-1822, épousa en 1766 Marie-Christine, fille de l'empereur François II, fut nommé par ce prince gouverneur des Pays-Bas autrichiens, mais ne sut pas prévenir l'insurrection de 1789. En 1792, il assiégea inutilement Lille, et ne put empêcher la conquête de la Belgique par les Français. Il se retira en 1795 à Vienne.

Sedan (Ardennes), ville sur la rive droite de la Meuse, à 21 km. S.-E. de Mézières. Capitulation de Napoléon III (1870).

Sévigné (Marie de Rabutin Chantal, marquise de), née à Paris en 1626, mariée à 18 ans au marquis de Sévigné, resta veuve à 25 ans avec un fils et une fille, et se consacra toute entière à l'éducation de ses enfants. Elle recevait à son hôtel Carnavalet (Paris) la société la plus distinguée, et fréquentait l'Hôtel de Rambouillet. Elle maria sa fille en 1669 à M. de Grignan, et lui écrivit par la suite ses célèbres *Lettres*. Elle mourut en 1696 en Provence, de la petite vérole, auprès de sa fille, qu'elle venait de sauver elle-même d'une maladie dangereuse.

Sieyès (Emmanuel-Joseph), né à Fréjus, 1748-1836, vicaire général de Chartres, joua un grand rôle aux États généraux; il refusa, après la constitution civile du clergé, l'évêché de Paris, fut membre de la Convention, et entra au conseil des Cinq-Cents. Il finit par s'entendre avec Bonaparte et eut une grande part dans le succès du 18 Brumaire. Plus tard il fut fait comte de l'Empire; et vécut dans l'exil de 1815 à 1830. Il a été un des hommes les plus remarquables de la Révolution.

Sillery (Charles-Alexis, comte de Genlis, puis marquis de), né en 1737, épousa la célèbre Mme de Genlis, fut député par la noblesse de Reims aux États généraux, puis à la Convention. Arrêté comme complice de Dumouriez et agent de la faction d'Orléans, il fut condamné à mort le 30 octobre 1793.

Sirot (Claude Létouf, baron de), lieutenant des armées, mort en 1652. Ses *Mémoires* (1615-50) furent publiés par sa fille en 1683.

Smolensk, ville de Russie, chef-lieu du gouvernement de Smolensk, sur les deux rives du Dniéper, à 415 km. O.-S.-O. de Moscou.

Sorbonne (La), nom donné à la faculté de théologie de Paris. C'était d'abord un simple collège, fondé en 1257 par Robert de Sorbon, chapelain de Louis IX. Peu à peu presque toute l'Université de Paris s'absorba dans le collège théologique. Les bâtiments de la Sorbonne furent restaurés par Richelieu; ils furent donnés à l'Université de France, réorganisée en 1808. Depuis 1821, ces bâtiments sont le siège de l'académie universitaire de Paris, et sont consacrés aux cours des Facultés des lettres et des sciences.

Stanislas Leczinski, 1677-1766, palatin de Posnanie, fut élu

roi de Pologne en 1704; Charles XII, roi de Suède, l'affermit sur le trône. Mais quelques années après il se vit contraint de se retirer. Le traité de Vienne (1738) lui accorda en dédommagement la souveraineté de la Lorraine, où il régna 28 ans.

Studianka, village de Russie, dans le gouvernement de Minsk, sur la Bérésina.

Sully, *v. Henri IV*.

Target (J.-B.), avocat, né à Paris, 1733-1807, acquit une grande célébrité au barreau; fut député aux États généraux en 1789.

Temple (Le). Maison centrale des Templiers à Paris. La partie la plus importante de ce monastère, la Tour du Temple, fut construite en 1212; les Templiers y avaient leurs archives; elle servait aussi de trésor aux rois de France. C'est là que Louis XVI fut détenu, du 11 août 1792 au 21 janvier 1793.

Thiers (Adolphe), 1797-1877, né à Marseille, avocat, arriva à Paris en 1820, avec Mignet, son ami de toute la vie; de 1823 à 1827 il publia son *Histoire de la Révolution française*. Député, puis ministre de l'intérieur en 1832, il fut président du conseil en 1836. Député de 1848 à 1851, il soutint la candidature de Louis Bonaparte; puis il se prononça contre le prince pour l'Assemblée et les institutions parlementaires. Son *Histoire du Consulat et de l'Empire* parut de 1845 à 1862. Thiers combattit en vain le projet de la guerre contre la Prusse; après le désastre de 1870 il devint président de la République, mais se retira en 1873.

Thoiras (Jean du Caylard de St-Bonnet, maréchal de), 1585-1636, se distingua sous Louis XIII, chassa Soubise de l'île de Ré (1627), défendit cette île contre Buckingham, et coopéra à la prise de la Rochelle.

Tilsitt, ville des États prussiens, sur le Niémen et la Tilse, à 55 km. N.-N.-O. de Gumbinnen.

Tournai, ville forte de Belgique, sur l'Escaut, à 80 km. S.-O. de Bruxelles.

Tournelle (La), nom donné à la petite tour Saint-Louis, à Paris, où se jugeaient les affaires criminelles.

Trafalgar, cap d'Espagne à l'entrée du détroit de Gibraltar.

Trianon (Le Grand-), palais construit en 1687 dans le parc de Versailles. Le *Petit-Trianon* est un simple pavillon construit en 1766, séjour favori de Marie-Antoinette.

Tronchet (François-Denis), jurisconsulte, 1726-1806, né à Paris, se fit une grande réputation comme avocat consultant, siégea aux États généraux et à la Constituante. Il eut plus tard une grande part à la rédaction du Code civil.

Tuileries (Château et Jardin des), autrefois résidence des souverains à Paris, ainsi nommée parce qu'elle était bâtie sur l'emplacement d'une ancienne fabrique de tuiles hors de l'enceinte des remparts. Le terrain des Tuileries fut acquis en 1518 par Fran-

çois Ier ; le palais fut commencé en 1564 par ordre de Catherine de Médicis, mais ne fut guère une résidence royale que depuis Louis XV. Il fut incendié le 24 mai 1871, pendant la lutte entre la Commune de Paris et l'armée de Versailles.

Turenne. V. p. 24.

Turgot. V. p. 70.

Ulm, ville forte de l'Allemagne méridionale, en Souabe, à 75 km. S.-E. de Stuttgart.

Utrecht, ville des Pays-Bas à 32 km. S.-E. d'Amsterdam.

Valazé (Charles Dufriche de), 1751-93, né à Alençon, fut député en 1792 à la Convention, prit parti pour les Girondins, combattit Marat et Robespierre, fut proscrit le 2 juin 1793, et condamné à mort le 30 octobre. Il se poignarda en entendant prononcer l'arrêt.

Valmy (Marne), village de France à 11 km. O. de Ste-Menehould.

Valois. Petit pays de l'Île-de-France, qui au moyen âge forma un fief donné en 1284, avec le titre de comté, par Philippe le Hardi à son fils puîné Charles, père de Philippe de Valois. Ce prince, avec le titre de Philippe VI commença en 1328 la branche royale des Valois.

Varennes (Champagne), sur l'Aire, à 29 km. N.-O. de Verdun.

Vendée (La), département de la France, formé de l'ancien Bas-Poitou. On y distingue trois régions naturelles : le *Bocage*, au centre ; le *Marais* à l'O., le long de la côte ; la *Plaine*, entre le Bocage et la Loire.

Vendôme (Louis-Joseph, duc de), général, 1654-1712, fit ses premières armes dans la guerre avec la Hollande (1672), se distingua dans la guerre de la succession d'Espagne, combattit en Italie, aux Pays-Bas, et en Espagne.

Vercingétorix, chef arverne qui essaya de former contre les Romains une ligue générale, pour les expulser de la Gaule (52 av. J.-C.). Vaincu, il se rendit à César, dont il orna le triomphe. Il fut mis à mort en 46.

Verdun (Champagne), place forte sur la Meuse, à 56 km. N.-N.-E. de Bar-le-Duc. En 1792, les Prussiens s'en emparèrent et l'occupèrent pendant 43 jours.

Vergniaud (Pierre-Victurnien), né en 1753, se fit la plus brillante réputation à Bordeaux comme avocat, et fut envoyé à la Législative par le département de la Gironde (1791). Son éloquence le mit à la tête du parti girondin. Réélu à la Convention, il lutta en vain contre les Jacobins ; Robespierre finit par le dénoncer comme ennemi de la république ; il fut exécuté le 31 octobre 1793.

Vernet (Claude-Joseph), peintre, 1712-89, né à Avignon, alla visiter l'Italie, où il se fit une grande réputation comme peintre de marines. De retour en France, il fut chargé par Louis XV de peindre les

principaux ports de France. Le Louvre a 41 de ses tableaux (marines et paysages).

Versailles (Île-de-France), à 19 km. S.-O. de Paris, célèbre par son château, dont la partie centrale fut élevée sous Louis XIII, et que Louis XIV agrandit dans des proportions immenses. En 1682 le roi y fixa définitivement sa résidence, qui fut celle des rois de France jusqu'en 1789. Les États généraux y ouvrirent leurs séances le 5 mai 1789 ; dans un quartier de la ville se trouve la salle du Jeu de Paume, convertie aujourd'hui en musée.

Vervins (Île-de-France), à 40 km. N.-E. de Laon. Jadis ville forte.

Vigny (Alfred, comte de), 1797-1863, fut nommé en 1814 sous-lieutenant aux gendarmes rouges, et mis en 1815 dans la garde à pied. Il donna sa démission en 1828. Il fut admis à l'Académie en 1845. Il publia ses *Poèmes* en 1822, et donna en 1826 son premier roman historique *Cinq-Mars* : son *Chatterton*, pièce romantique, parut en 1835.

Vilia (La), rivière de Russie, prend sa source dans le gouvernement de Minsk, passe à Vilna et se jette dans le Niémen, par la rive droite, à Kovno.

Villars (L.-Hector, marquis, puis duc de), maréchal de France, 1653-1734, se signala très jeune à la bataille de Senef (1674) ; assista à la bataille de Hochstedt (1704) ; fit avec gloire les campagnes de 1705, 1706, et 1707. En 1712, il sauva la France par la victoire de Denain, qu'il remporta sur le prince Eugène. Nommé à la paix gouverneur de la Provence, il fit exécuter dans son gouvernement le canal qui a gardé son nom.

Vilna, ville de Russie, dans l'ancienne Lithuanie, sur la Vilia (affluent du Niémen).

Voltaire (François-Marie Arouet de), 1694-1778, un des plus grands génies que la France ait produits, exerça pendant plus d'un demi-siècle une véritable dictature sur la littérature et la philosophie, se consacrant à la propagation des idées d'humanité, de justice et de tolérance. *Le Siècle de Louis XIV*, son œuvre historique capitale, fut publié en 1752.

Wagram, village de la Basse-Autriche, à 10 km. N.-E. de Vienne.

Walpole (Robert), ministre anglais, premier comte d'Orford, 1676-1745, premier lord de la trésorerie et chancelier de l'Échiquier de 1721 à 1742.

Waterloo, village de Belgique, à 18 km. S. de Bruxelles.

Westphalie (Traités de), signés, l'un à Osnabrück, entre les puissances protestantes, l'autre à Münster, entre les puissances catholiques (1648). Ces traités mirent fin à la guerre de Trente Ans.

Wittgenstein (Pierre, prince de), général d'origine allemande, au service de la Russie, 1769-1843, commanda en 1812 les troupes chargées de couvrir St-

Pétersbourg, et sauva cette capitale.

Woronsoff (Michel, prince), 1782-1856, fut nommé en 1823 gouverneur de la Nouvelle-Russie, et, en 1856, feld-maréchal.

Zurich, ville de Suisse, capitale du canton de ce nom. Masséna remporta à Zurich sur l'armée austro-russe, du 14 au 26 sept. 1799, une série de victoires qui assurèrent la France contre l'invasion de ce côté.

VOCABULARY

Parts of irregular verbs are given in the following order: *Infinitive, present participle, past participle, present indicative, past definite,* to which are added, when necessary, the *future* and *present subjunctive.*

The following abbreviations have been used:

qqn = quelqu'un; qqch. = quelque chose; s.o. = some one; s.th. = something.

A

un abaissement, humiliation, degradation.
s'abaisser, to fall, sink.
un abandon, abandonment; forsaken state; **son état d'abandon,** his forsaken condition.
un abatis, breastwork of felled trees.
un abattement, dejection.
abattre (abattant, abattu, abats, abattis), to cut down, strike down, fell; to beat down, level; to cut off, destroy.
s'abattre, to fall, fall down.
un abbé, abbot, priest.
abdiquer, to abdicate.
un abîme, abyss.
s'abîmer, to fall in.
abolir, to abolish.
aborder, to land.
aboutir (à), to end (in), result (in).
aboyer (à) (aboyant, aboyé, aboie, aboyai), to bark (at), make an outcry (against).
abréger, to cut short; take short and swift means.
un abri, shelter.
s'abriter, to shelter.
absolu, absolute, arbitrary.
absoudre, (absolvant, absous, *f.* absoute, absous), to acquit; **absous,** absolved, shriven.
un abus, abuse.
abuser, to abuse; to deceive.
s'abuser, to deceive oneself.
accabler, to overwhelm; to oppress, overload; to overcome; **accabler de reproches,** to heap reproaches upon.
accélérer, to hasten.
un accent, accent; note; tone.
accentuer, to emphasize; to aggravate.
accepter, to accept, receive.
un accès, access, approach.
accompagné (de), accompanied (by); **à peine accompagné,** with a small escort.
accompli, perfect.
accomplir, to accomplish, perform, to effect.
un accord, agreement; **être d'accord,** to agree, be in agreement.

accorder, to grant.
accoudé, leaning on one's elbows.
accourir (**accourant**, **accouru**, **accours**, **accourus**), to hasten up.
accoutumé, usual.
s'**accoutumer** (à), to get accustomed (to).
s'**accrocher**, to hang on.
accroître (**accroissant**, **accru**, **accrois**, **accrus**), to increase.
s'**accroître**, to be increased.
un **accueil**, reception.
accueillir, to welcome; to hail.
accumuler, to accumulate, heap up.
acharné, eager; fierce, desperate, relentless.
s'**acharner**, to be eager, enraged, fierce; to grow fierce, desperate.
achever (**achevant**, **achevé**, **achève**, **achevai**), to finish, complete.
l'**acier**, *m.*, steel.
acquérir (**acquérant**, **acquis**, **acquiers**, **acquis**, **acquerrai**), to gain, win.
un **acte**, act, action, deed; bill, document.
actif, active; strong, powerful (of spirit, etc.).
adjoindre (à) (**adjoignant**, **adjoint**, **adjoins**, **adjoignis**), to associate (with) in command.
un **adjoint**, adjutant.
admettre (**admettant**, **admis**, **admets**, **admis**), to admit.
admissible, allowable, admissible.
adopter, to adopt; to take up.
adoucir, to sweeten, smooth, refine.
une **adresse**, dexterity, skill; **adresse à cheval**, horsemanship.
adresser (à), to address, direct, speak (to); to deliver (to); **adresser des reproches à qqn**, to reproach s.o.; **adresser ses adieux à qqn**, to say goodbye to s.o.
s'**adresser** (à), to address, speak (to).
affaiblir, to weaken.
une **affaire**, affair, business; care; quarrel; episode; **faire ses affaires**, to manage one's own business, or affairs.
affamer, to famish, starve out.
affecter, to affect; to feign.
affligé, grieved.
affliger, to grieve.
affranchir, to free, make free.
un **affranchissement**, delivery, emancipation.
affreux, frightful.
affubler, to muffle up; to disguise.
un **affût**, gun-carriage.
s'**agenouiller**, to kneel.
agir, to act; to take effect; **il s'agit de qqch.**, s.th. is in question, is at stake; it is a question of s.th.
une **agitation**, agitation, perturbation.
s'**agiter**, to be active, exert oneself.
une **agonie**, death, dying.
agonisant, dying.
un **agonisant**, dying man.
agrafer, to clasp, hook.
agrandir, to enlarge.
agréable, agreeable, pleasant.
aguerri, trained; seasoned, inured (to hardship, war, etc.).
s'**aheurter** (à), to come up (against), to persist (in).

une **aide**, aid, help; **venir en aide à qqn**, to come to s.o.'s help.
une **aïeule**, grandmother.
une **aigle**, eagle, military standard.
aigre, sharp, harsh; piercing, cutting (of winds); **voix aigre**, shrill voice.
une **aigreur**, bitterness.
une **aile**, wing.
d'ailleurs, besides, moreover.
aimable, amiable, pleasing.
aimer, to like, be fond of; **aimer mieux**, to prefer; **se faire aimer de qqn**, to be beloved by s.o.
aîné, first-born, elder.
ainsi que, as well as.
un **air**, air; look, appearance; **au grand air**, in the open air; **grand air**, noble bearing; **avoir l'air de**, to appear to.
une **aisance**, means, competency, ease.
l'**aise**, *f.*, content; **à l'aise**, at ease, comfortably; **à son aise**, comfortably.
aisé, easy; well-to-do.
aisément, easily, readily.
ajourner, to put off.
ajouter, to add.
s'**ajouter (à)**, to add (to).
une **allée**, alley, walk, avenue.
aller (**allant**, **allé**, **vais**, **vas**, **va**, **allons**, **allez**, **vont**, **allai**, **irai**, **aille**), to go; to go on, to march; to move; **aller au-devant de qqn**, to go to meet s.o.; **aller jusqu'à**, to rise to, mount to; **s'en aller**, to go away, depart.
un **allié**, ally.
s'**allonger**, to lengthen out.
allumer, to light, to kindle.
s'**allumer**, to kindle; to break out.
alsacien, of Alsace, Alsatian.
altéré (de), thirsting (for) (vengeance, combat, etc).
amarrer, to make fast, moor.
s'**amasser**, to crowd, gather.
une **ambition**, ambition, desire.
ambitionner, to aspire to; to covet.
ambulant, wandering.
une **âme**, soul, spirit; courage, heart.
une **amélioration**, improvement.
amener (**amenant**, **amené**, **amène**, **amenai**), to lead, bring up; to bring about; to introduce.
ameuter, to collect, raise (a crowd, etc.).
amicalement, in friendly fashion.
une **amitié**, friendship, affection, sympathy.
un **amour**, love; **amour propre**, self-conceit, pride.
une **ampoule**, blister.
les **ancêtres**, *m.*, ancestors.
ancien, ancient, old; former.
un **ancien**, old hand.
anéantir, to annihilate, destroy.
une **ânerie**, piece of gross stupidity *or* ignorance.
un **angle**, angle, corner.
animé, animated, stirring, lively; actuated.
animer, to animate, enliven, give life to; to encourage, embolden.
s'**animer**, to encourage each other.
un **anneau**, ring; **anneau d'alliance**, wedding ring.
annuler, to annul, abolish.
un **antipode**, antipodes, opposite.
antique, antique, ancient, of olden times.
apaiser, to pacify; to quell.
apercevoir (**apercevant**,

aperçu, aperçois, aperçus), to perceive, discover, see.
s'apercevoir (de), to perceive, be aware (of), notice.
un apogée, height, culmination.
une apparition, appearance.
un appartement, apartment; suite of rooms.
appartenir (appartenant, appartenu, appartiens, appartins, appartiendrai), to belong.
un appât, bait, lure.
appauvrir, to impoverish.
un appel, call; faire l'appel, to call over the muster-roll.
s'appeler (appelant, appelé, appelle, appelai), to be called; to call to each other.
s'appesantir, to grow heavy.
un applaudissement, applause; clapping of hands.
appliquer, to give (a blow).
s'appliquer, to devote oneself; to try.
apprécier, to appraise, value.
apprendre (apprenant, appris, apprends, appris), to learn, hear of, be informed; to tell, teach, inform.
apprêter, to prepare.
s'apprivoiser, to grow tame.
approcher, to draw nigh, come near.
s'approcher (de), to draw near, approach; to get near.
un appui, prop, support.
appuyé (sur), resting (on).
appuyer, to prop, support; appuyer (sur), to lean (on); to lay stress (on), emphasize.
s'appuyer, to lean.
un à-propos, appositeness, fitness, pertinence; avec à-propos, suitably, to the purpose.
un arbitraire, absolutism, despotism.
un arbitre, arbitrator; supreme ruler.
un archevêché, archbishopric.
un archevêque, archbishop.
un archiduc, archduke.
une archiduchesse, archduchess.
un arçon, saddle-bow.
ardent, burning, hot; glowing.
une ardeur, ardour, eagerness, zeal; avec ardeur, zealously, eagerly.
l'argent, *m.*, silver, money.
une arme, weapon; gun; sous les armes, in arms.
armer, to arm; to furnish (with arms).
une armoire, press; chest.
une armure, armour, arms.
un arrachement, plucking out; severance.
arracher, to pluck out; to snatch off; arracher (à), to drag (from), seize (from).
s'arracher, to free oneself.
une arrestation, arrest.
un arrêt, decree, judgment, sentence, decision; rendre un arrêt, to give a decree.
arrêté, resolute.
arrêter, to arrest; to stop.
s'arrêter, to stop; to be fixed; to settle.
en arrière, backward; behind.
une arrière-garde, rear-guard (of an army); faire l'arrière-garde, to bring up the rear.
un arrière-petit-fils, great-grandson.
arriver, to arrive, come up,

come on; to happen; to succeed; arriver (à), to attain to (power, etc).
un arsenal, arsenal.
un art, skill, ability, art.
un article, article; portion, clause.
articuler, to pronounce.
une artillerie, artillery.
un artilleur, artillery-man, gunner.
un Arverne, Arvernian, one of the Arverni, a tribe of Gaul who lived where is now the modern Auvergne.
un ascendant, influence; prendre un ascendant sur, to acquire influence over.
l'Asie, *f.*, Asia.
un asile, place of shelter.
un aspect, aspect, sight, appearance.
un assaillant, assailant, aggressor, attacker.
assaillir (assaillant, assailli, assaille, assaillis), to attack.
un assassin, assassin, murderer.
un assassinat, murder.
un assaut, assault, attack.
asseoir (asseyant, assis, asseieds, assis, assiérai), to set; to establish firmly, to consolidate.
s'asseoir, to sit (down), take one's seat.
assidu, assiduous, diligent.
les assiégeants, *m.*, besiegers.
assiéger, to besiege, lay siege to.
une assistance, assistance, aid.
un assistant, spectator.
assister (à), to be present (at).
associer, to unite, connect, link together.
s'associer (à), to share (in); to take part (in).
s'assombrir, to become overcast.
assommer, to knock down, fell.
assourdissant, deafening.
assuré, firm, steady.
assurer, to assure, affirm; to secure; assurer qqch. à qqn, to secure s.th. for s.o.
s'assurer (de), to be certain (of); to make sure (of).
un atelier, workshop.
atroce, atrocious, frightful.
attacher, to tie, bind, fasten; to endear, attach.
s'attaquer (à), to set upon, attack.
atteindre (atteignant, atteint, atteins, atteignis), to reach, touch; to strike, attack.
une atteinte, blow.
atteler, to harness.
en attendant, in the meantime; while waiting.
attendre, to await, wait for; to expect, hope; to wait.
s'attendre (à), to expect.
attendrir, to move, affect.
s'attendrir, to relent.
un attendrissement, feeling of pity, emotion.
une attente, expectation, waiting.
une attestation, certificate; prendre attestation, to get a certificate.
attester, to bear witness to.
attirer, to attract, draw.
s'attirer, to incur, run into.
attiser, to poke, stir up (a fire).
s'attrouper, to flock, gather in crowds.
une aube, dawn.
une auberge, inn.
une audace, boldness, assurance, daring.

audacieux, daring.
un auditeur, hearer.
augmenter, to increase.
auguste, august, imposing.
une aumône, alms; faire l'aumône, to give charity; to help.
un aumônier, chaplain.
auparavant, before, previously.
auprès, near, about; auprès de, to, with, to the presence of, about, in attendance on (a person).
aussi, also; so, therefore, accordingly.
autant, as much; d'autant plus, so much the more; autant que, as much as, as far as, as long as.
un auteur, author, originator, maker.
une autorité, authority.
autre, other, different.
autrement, otherwise; autrement dit, in other words.
un auvent, penthouse, shed; little roof projecting over a door.
d'avance, beforehand, in advance.
avancé, advanced; l'heure avancée, the lateness of the hour.
un avancement, promotion.
avancer, to advance; to set forth.
s'avancer (vers), to advance (to), go up (to).
en avant, forward.
un avantage, advantage; victory.
avant-hier, the day before yesterday.
un avant-poste, outpost.
avare, covetous, miserly.
un avènement, coming, advent; accession (to a throne).
un avenir, future.
une aventure, adventure; hazard.
aventureux, bold, daring.
une avenue, avenue; path.
une averse, sudden shower.
avertir, to inform, acquaint; to give notice.
aveugle, blind.
une avidité, avidity, eagerness.
avilir, to abase, disgrace, make contemptible.
un avis, opinion, judgment; idea; être d'avis, to opine, be of opinion.
avisé, discreet.
aviser, to consider, be of opinion.
s'aviser, to consider, be of opinion; to take it into one's head; to dare, presume.
un avocat, advocate, lawyer, barrister.
avouer, to own, confess.

B

bâiller, to gape, yawn.
bâillonner, to gag.
la baïonnette, bayonet.
baiser, to kiss.
le baiser, kiss.
baisser (de), to grow less (by), diminish (by).
se baisser, to stoop.
balancer, to balance, poise, suspend.
se balancer, to sway.
le balayeur, sweeper.
le balcon, balcony.
la balle, bullet, shot.
ballotter, to toss about.
banal, common.
le banc, bench, form, seat.
bancroche, bandy-legged.
la bande, band, company.
le bandeau, bandage.

bander, to bind up.
la **banqueroute**, bankruptcy, failure.
la **banquette**, seat, bench.
baptiser, to baptize.
le **Barbare**, Barbarian.
la **barbarie**, barbarity, cruelty, savageness.
le **barbier**, barber, hairdresser.
le **baril**, small cask.
la **barque**, bark, small ship.
le **barrage**, barrier; dam, weir.
la **barre**, bar.
le **barreau**, rail, bar.
barrer, to bar, cut off, intercept; to block (the way).
bas, low, mean; **tout bas**, in a whisper, quietly; **à bas!** down with! **en bas**, below; **la tête en bas**, head first.
la **bastide**, small fortress.
le **bastion**, bastion, bulwark.
le **bât**, pack-saddle; **cheval de bât**, pack-horse.
la **bataille**, battle; **une bataille rangée**, pitched battle.
le **batelier**, boatman.
le **bâtiment**, building; ship; **bâtiment de guerre**, man-o'-war.
la **batiste**, cambric.
le **bâton**, stick.
le **battant**, leaf (of a folding door); **les portes sont ouvertes à deux battants**, the doors are flung wide.
le **battement**, clapping (of hands).
la **batterie**, battery; hammer, pan-cover (of flint-lock firearms); **mettre en batterie**, to place in battery.
battre (battant, battu, bats, battis), to beat, strike; to conquer, vanquish; **battre en retraite**, to retreat.
se **battre**, to fight, engage.
le **beau-père**, father-in-law.
bêcher, to dig.
la **Belgique**, Belgium.
bénir, to bless.
le **bénitier**, vessel for holy water.
la **berge**, bank (of a river).
la **besogne**, work, business, labour.
le **besoin**, need; **au besoin**, at need, if necessary; **avoir besoin de**, to need.
la **bête**, beast.
le **bien**, good, interest; welfare; property, wealth; **les biens**, property; **un homme de bien**, a good *or* honest man; an honourable man.
bien, well, very; comfortable; **c'est bien**, all right; **si bien que**, so that; **bien que**, although.
le **bien-être**, well-being, comfort.
le **billet**, note, letter.
la **bise**, north wind.
bivouaquer, to bivouac.
bizarre, strange, quaint.
le **blé**, corn, wheat.
blesser, to wound, injure; offend; **le blessé**, the wounded man; **blessé à mort**, fatally wounded.
la **blessure**, wound.
le **blocus**, blockade.
blond, fair, fair-haired.
bloquer, to blockade.
la **Bohême**, Bohemia.
boire (buvant, bu, bois, bus), to drink; **boire dans**, to drink out of.
la **boisson**, drink.
bonasse, good-natured, silly
bondir, to bound, rebound, leap.

le **bonheur**, good-fortune, success; **par bonheur**, luckily; **avoir le bonheur de**, to be fortunate enough to; **porter bonheur**, to bring luck.
bonnement, plainly, honestly.
le **bonnet**, cap; **bonnet carré**, cap of a doctor of divinity.
la **bonté**, goodness, kindness; indulgence, good-nature.
le **bord**, edge, brink, brim; bank, shore; side (of a ship); ship.
la **borne**, limit.
borné, shallow, ignorant, narrow-minded.
se **borner**, to be bounded.
le **bosquet**, grove, thicket, clump of trees.
la **botte**, boot.
la **bouche**, mouth; opening.
la **boucherie**, butchery, slaughter.
bouder, to pout at, frown [on.
la **boue**, dirt, mud.
le **bougeoir**, candlestick.
bouger, to stir.
bouillant, impetuous, fiery, hasty.
le **boulet**, cannon ball.
le **bouleversement**, confusion, disorder.
bouleverser, to confuse.
le **bourgeois**, burgess, citizen; middle-class man.
la **bourgeoisie**, the burgesses, the middle classes.
la **Bourgogne**, Burgundy.
le **bourreau**, executioner.
bourrer, to stuff, fill.
la **bourse**, purse; exchange.
le **bout**, end; **à bout de forces**, exhausted; **venir à bout de**, to overcome.
la **boutique**, shop.
le **Brandebourg**, Brandenburg.
branlant, shaking, wagging, shaky.
le **branle**, motion; **mettre en branle**, to stir up, set in motion.
le **brasier**, fire, brazier.
brasser, to mix; to brew.
brave, brave, valiant, courageous; worthy; fine; **ses vieux braves**, his gallant veterans.
braver, to defy, face; to endure.
la **bravoure**, valour, courage.
la **Bretagne**, Brittany.
le **Breton**, Breton.
le **bréviaire**, breviary.
la **bride**, bridle; **aller bride en main**, to proceed cautiously.
le **brigand**, robber; ruffian.
briller, to shine, sparkle, glitter.
la **brique**, brick.
brisé, broken, bruised.
briser, to break, bruise; to shake terribly (by jolting).
brosser, to brush, brush down.
le **brouillard**, fog, mist.
les **broussailles**, *f.*, bushes, briars.
le **bruit**, noise; fame, report, rumour; **à petit bruit**, quietly, silently.
brûler, to burn, scorch.
brumaire, *m.*, name of the second month of the Republican calendar, from the 23rd October to the 21st November inclusive.
brusque, blunt, abrupt, sudden.
brusquement, bluntly, abruptly, hastily, summarily, suddenly.
brutal, brutal, harsh.
bruyamment, noisily.

le bûcher, stack of wood; pile of faggots (as at the stake).
le bureau, office.
le but, aim, object, end, goal.

C

le cabaret, public-house.
le cabinet, study, private room; room in which State consultations are held.
le cachet, seal.
le cachot, dungeon.
le cadavre, corpse.
en cadence, rhythmically.
le cadet, cadet.
le cadran, dial of a clock.
le cahier, note-book.
le cahot, jolt, jerk.
cahoter, to jolt.
le caillot, clot of blood.
le Caire, Cairo.
la caisse, box, chest; cash-box, safe.
le caisson, ammunition-wagon.
le calcul, calculation, reckoning.
calculer, to calculate; **calculé en vue de ce résultat**, designed to accomplish this.
la cale, hold of a ship.
le calice, cup, chalice.
se calmer, to calm down, die down.
la camisole de nuit, night-shirt.
le camp, camp, tents; encamped army.
la campagne, campaign; country; **faire une campagne**, to conduct a campaign; **sortir en campagne**, to march out.
le campement, encampment.
camper, to encamp.
la canaille, rabble, mob.
la canne, cane; stick; **la canne de jonc**, Malacca cane.
le canon, cannon, gun; barrel of a gun; **canons pointés**, with guns levelled.
le canonnier, gunner, artilleryman.
le canot, ship's boat, pinnace.
cantonner, to quarter (troops).
la capacité, capacity; ability, skill.
le capitaine, captain.
le Capitole, Capitol (temple and citadel at Rome).
le caporal, corporal.
la capote, great-coat; rough hooded cloak.
le caractère, character; disposition, temperament, temper; characteristic; quality; capacity.
le carême, Lent.
caresser, to caress, fondle; to soothe.
la carmélite, Carmelite nun.
carré, square.
le carreau, hassock.
la carrière, career; free course.
le carrosse, carriage, coach.
la carte, card; map, chart; **carte blanche**, full power; **laisser carte blanche**, to give full power.
la cartouche, cartridge.
le cas, case; esteem; **en tout cas**, in any case; **faire peu de cas de**, to esteem lightly; **faire tant de cas de**, to esteem so highly.
la caserne, barracks.
la cassation, quashing, act of annulling.
la cassette, casket; private purse (of a king, ruler,

etc.) ; **sur sa cassette**, out of his own pocket.
le **catholicisme**, the Roman Catholic religion.
à cause de, because of.
le **cavalier**, horseman, rider ; horse-soldier.
la **cave**, cellar.
le **caveau**, church vault.
céder (cédant, cédé, cède, cédai), to yield.
la **ceinture**, girdle, belt ; waist.
la **cendre**, ashes.
la **centaine**, about a hundred.
le **centre**, centre ; **faire le centre**, to be in the centre, to have the central place, or post.
cependant, however ; in the meantime.
la **cérémonie**, ceremony ; **en cérémonie**, in state.
la **cerise**, cherry.
cerner, to surround.
certes, surely, indeed.
sans cesse, constantly.
cesser, to cease ; **faire cesser**, to still (a noise, etc.).
le **chagrin**, sorrow, grief, trouble, disappointment.
la **chaîne**, chain, series ; chain-gang, gang of convicts.
la **chair**, flesh.
la **chaleur**, heat ; **la lourde chaleur**, sultry heat.
le **chambellan**, chamberlain ; **le grand chambellan**, Lord great Chamberlain.
la **chambre**, room, bed-chamber ; House (of Parliament) ; **officier de la chambre**, attendant of the bed-chamber ; **la chambre à coucher**, bed-room.
le **champ**, field ; **sur-le-champ**, at once, forthwith.
la **chance**, chance ; **en courir la chance**, to run the risk.
chancelant, tottering, unsteadily.
le **chancelier**, chancellor.
la **chandelle**, candle.
changer (de), to change.
se **changer** (en), to be transformed, changed (into).
la **chanson**, song.
le **chant**, singing ; tune ; song.
le **chapeau**, hat ; **chapeau bas**, hat in hand ; **chapeau à plumes**, plumed hat.
la **charge**, charge, post, office.
chargé, loaded ; **fort chargé**, heavily laden, burdened ; **chargé de**, with instructions to, with the commission to.
charger, to charge, load ; **faire charger les armes à un bataillon**, to give a battalion the order to load, charge their weapons.
se **charger** (de), to take charge of, undertake.
le **chariot**, wagon.
charmer, to charm ; to allay ; to while away.
le **charpentier**, carpenter.
la **charrette**, cart, wagon.
le **charron**, wheelwright.
la **charrue**, plough.
le **charte**, charter.
chasser, to drive forward ; to turn out, expel.
le **chasseur**, hunter ; **chasseur à cheval**, light cavalry soldier.
le **château**, castle ; **château fort**, feudal castle ; **château de poupe**, deck-house.
chauffer, to heat, roast.
la **chaumière**, thatched house, cottage.

la chaussée, causeway; bank; road.
la chaussure, boot, shoe.
la chaux, lime.
le chef, chief; leader, ruler; chef de la poste, postmaster; de son chef, on his own responsibility.
le chemin, way, road; prendre le chemin de, to take the road to.
la chemise, shirt.
le chêne, oak.
chercher, to seek; to get, fetch; to think out; chercher à, to try to.
la chère, cheer, entertainment; faire grande chère à, to entertain well; to keep a good table for.
chétif, sorry, miserable.
le cheval, horse; à cheval, on horseback.
le chevalet, easel; trestle; pont de chevalet, trestle-bridge.
chez, at; to; among; with; in; chez le roi, to the king's room *or* apartments.
le chirurgien, surgeon.
le choc, shock; onset, attack; jolt; impact.
le chœur, choir, chorus.
choisir, to choose; to nominate; choisir sur des listes, to elect from lists.
se choisir, to choose (for oneself).
le choix, choice, election.
chômer, to be out of work.
choquant, unpleasant, disagreeable; injurious.
la chose, thing; affair; peu de chose, a little, a trifle; rien autre chose, nothing else.
la chute, fall; à la chute du jour suivant, at nightfall of the next day.
la cicatrice, scar.
la cime, top, ridge.
la circonstance, circumstance; dans cette circonstance, on this occasion.
circuler, to move round; to go and come; laisser circuler, to permit the circulation of.
cirer, to wax (cloth, etc.).
le citoyen, citizen.
civil, civil; political.
le clair de lune, moonlight; par un beau clair de lune, in splendid moonlight.
la clairière, glade in a wood.
la clameur, outcry; outburst.
la clarté, light; à la double clarté, by the double light.
la clef, key.
le clocher, steeple, belfry.
clos, closed, close, shut.
le coadjuteur, coadjutor, assistant.
se coaliser, to unite, ally; les coalisés, allies.
la cocarde, cockade.
le coche, large coach.
le cœur, heart, feelings; spirit; affection; generosity; de tout son cœur, with all his heart; être de cœur avec, to be in sympathy, agreement with.
la cohue, rout, mob, crowd.
coiffé (de coups), covered (with blows).
le col, neck; defile, pass.
la colline, hill.
la colonne, column; en colonne serrée, in close order, in serried ranks.
le comble, top, ridge; mettre le comble à, to crown, complete; pour comble de malheur, par comble

d'infortune, to complete the disaster, misfortune.
combler, to fill up.
le comite, galley-officer, overseer of a gang of galley-slaves.
le comité, committee.
le commandant, commander.
le commandement, command.
commander, to command, govern, control.
commémoratif, commemorative, in commemoration of.
le commerce, commerce; intercourse; business; être en commerce, to be in communication.
le commissaire, commissary, commissioner.
commun, common, familiar, general, ordinary.
la commune, corporation; township.
communément, generally, usually.
la communion, communion; participation in common, fellowship.
la compagnie, company, troop; tenir compagnie à qqn., to keep s.o. company; les grandes compagnies, name given to bands of marauders who laid waste France in the 14th century. They were formed for the most part of foreign soldiers disbanded after the treaty of Brétigny (1360). Duguesclin freed France of them by recruiting them for service in his war against Spain.
le compagnon, companion; compagnon de mort, companion in death.
le compliment, compliment; faire son compliment à qqn., to congratulate s.o.
compliquer, to complicate.
le complot, plot, conspiracy.
comprendre (comprenant, compris, comprends, compris), to comprehend, include; to contain; to understand; comprendre peu, not to understand; ils n'y comprenaient rien, they didn't understand it at all.
compromettre (compromettant, compromis, compromets, compromis), to compromise.
la comptabilité, accounts, book-keeping; pièces de comptabilité, account books, documents.
le comptable, accountant, book-keeper.
le compte, account; à bon compte, cheaply, on advantageous terms; rendre compte de, to give an account of; tenir compte de, to value; to take into account, take into consideration; tenir compte à qqn. de qqch., to give s.o. credit for s.th.; maître des comptes, chief keeper of the accounts.
compter, to number, reckon; compter sur, to rely on; compter d'avance, to pay in advance.
se compter, to be esteemed highly.
le comte, count, earl.
se concentrer, to concentrate.
le concert, harmony; de concert avec, conjointly with, by consent of.
concerter, to contrive, arrange (a plan).

concevoir (concevant, conçu, conçois, conçus), to conceive, think, imagine, form (in the mind).
le **concordat**, concordat, compact.
concourir (concourant, concouru, concours, concourus), to concur, cooperate; to contribute; to help.
le **condamné**, condemned man.
condamner, to condemn.
la **condescendance**, condescension, compliance.
le **conducteur**, guide; **conducteur de voiture**, waggon-driver.
conduire (conduisant, conduit, conduis, conduisis), to lead, guide, escort; to command.
se **conduire** (mal), to behave (badly).
la **conduite**, conduct, behaviour; command, administration.
la **conférence**, interview, conversation.
se **confesser**, to confess one's sins to a priest.
la **confiance**, trust, confidence.
confier, to entrust, consign, give in charge.
se **confier** (à), to confide (in); to rely (upon).
la **confiture**, sweetmeat.
confondre, to confound, confuse; to overwhelm, overthrow; to mix.
conforme (à), conformable (with).
se **conformer** (à), to conform to; **conformé**, formed, made.
le **confrère**, fellow-member.
congédier, to dismiss.
la **connaissance**, acquaintance.
connaître (connaissant, connu, connais, connus), to know, be acquainted with; **faire connaître**, to introduce; **se faire connaître**, to come forward; **se connaître en, à**, to be a judge of, to be an authority on.
conquérir (conquérant, conquis, conquiers, conquis, conquerrai), to conquer.
la **conquête**, conquest.
le **conseil**, counsel; council; counsel (law); **le grand conseil**, the supreme court of appeal.
le **conseiller**, counsellor.
consentir (consentant, consenti, consens, consentis), to consent; **consentir à**, to consent to, acquiesce in.
par **conséquent**, consequently, therefore.
la **conservation**, preservation, protection.
conserver, to preserve, maintain, keep.
la **considération**, consideration, importance.
considérer, to consider; to examine, look at.
la **consigne**, orders, instructions (military).
consolider, to consolidate, strengthen.
la **conspiration**, conspiracy.
constamment, constantly.
la **constance**, constancy, courage.
constater, to prove, verify; to state, authenticate.
consterné, terrified.
la **Constituante**, l'Assemblée constituante, the Constituent Assembly.
constituer, to constitute, make, form.
construire (construisant,

construit, construis, construisis), to construct, build, erect, form.
le consulat, consulate, office of consul.
le conte, story, tale, short story; faire un conte, to tell a story.
contempler, to contemplate.
la contenance, aspect, demeanour.
contenir (contenant, contenu, contiens, contins, contiendrai), to restrain.
se contenter (de), to be content (with).
conter, to relate, narrate, tell; se faire conter, to hear the story of.
contester (qqch. à qqn), to contest (s.o's. right to s.th.).
contraindre (contraignant, contraint, contrains, contraignis), to compel, oblige.
au contraire, on the contrary; tout au contraire de, contrary to.
par contre, on the other hand.
contredire (contredisant, contredit, contredis, contredis), to contradict.
la contrescarpe, counterscarp, exterior slope of a trench.
contribuer, to contribute; to pay.
le contrôle, control, register of taxation.
contrôler, to examine, verify; to censure.
la contusion, contusion, bruise.
a convenance, propriety; good manners.
convenir (convenant, convenu, conviens, convins), to suit.
la convention, convention, assembly.
convertir, to convert.
le convoi, convoy, fleet of merchant ships escorted by ships of war; burial; convoi funèbre, funeral procession.
convoquer, to convoke, summon, call together.
copier, to copy, transcribe, write out.
le coquin, rogue, rascal.
le corbeau, crow, raven.
la corbeille, basket.
la corde, rope.
le cordon bleu, blue ribbon of the order of the Holy Ghost.
le coréligionnaire, one who agrees with another in religious tenets.
Corinthe, Corinth.
Corinthien, Corinthian; première (épitre) aux Corinthiens, St Paul's first Epistle to the Corinthians.
la cornette, woman's mob-cap.
le corps, body; corps, division; à mi-corps, to the waist; garde du corps, life-guard; corps de garde, guard-house; corps of guards; corps de ville, corporation; corps municipal, municipality; chanson de corps de garde, coarse song.
corrompu, depraved.
le corsaire, corsair, privateer.
la Corse, Corsica.
le cortège, train, retinue, procession.
la corvée, duty service, State-enforced labour, statute-labour.
les Cosaques, Cossacks, Russian cavalry.
le côté, side; part; direction;

à côté de, beside; **du côté de**, toward.
le **côteau**, hillock, small hill.
se **cotiser**, to club, contribute.
le **coton**, cotton.
coucher, to lie down, sleep; to spend the night; **coucher en joue**, to take aim at; **coucher par terre**, to lay flat; **couché sur**, lying on.
le **coucher**, retiring, bed-time; le petit coucher, the interval between the king's withdrawal to his bedroom and his actual going to bed; certain privileged persons at the court had the right to remain in his bedroom during this interval.
le **coude**, elbow.
couler, to flow, stream down.
la **couleur**, colour; **couleur de feu**, flame-coloured.
la **coulevrine**, culverin, ancient kind of cannon.
le **coup**, blow, shot, stroke, knock, thrust; deed, performance; event; throw (of dice); **coup de canne**, blow with a cane; **coup de canon**, cannon-shot; **coup de coude**, thrust with the elbow; **coup d'État**, stroke of policy in State affairs, sudden deviation from constitutional order; **coup de feu**, **coup de fusil**, shot, gun-shot; **coup de hache**, blow with an axe; **coup d'œil**, glance; **coup de poing**, cuff; blow with the fist; **porter un coup**, to deal a blow; **tout à coup**, suddenly.
coupable, guilty.
couper, to cut, cut off, cut to pieces, chop; shape.
la **cour**, court; **gens de cour**, courtiers; **faire sa cour à**, to pay court to, do hommage to.
le **courage**, courage, zeal; **donner courage à**, to encourage.
le **courant**, current, stream.
courber, to bend.
courir (courant, couru, cours, courus, courrai), to run, hasten; to traverse; to overrun; **courir un danger**, to incur danger.
la **couronne**, crown.
le **couronnement**, coronation.
couronner, to crown, surmount.
le **courrier**, post, mail-coach.
la **course**, career; run, race, rush; incursion.
le **courtisan**, courtier.
cousu, sewed; **être cousu de**, to be covered with; to be all over.
coûter, to cost; **coûter moins**, to cost less effort; **coûter la vie à qqn**, to cost s.o. his life.
la **coutume**, custom, usage.
le **couvent**, convent.
couvert (de), covered (with, by); protected (by).
couvrir (couvrant, couvert, couvre, couvris), to cover; protect, defend; load, overwhelm; **se couvrir de la nuit**, to take advantage of the darkness, to protect oneself by the darkness.
la **crainte**, fear, terror; **de crainte que**, for fear that, lest.
la **cravate**, cravat, neckcloth.
le **crayon**, crayon, pencil.

le **crédit**, credit; **avoir du crédit chez qqn**, to have influence with s.o.
créer, to create, make.
se **créer**, to be created; **se créer des amis**, to make friends.
le **créneau**, battlement.
crénelé, embattled.
le **crêpe**, crape.
creuser, to dig; to scoop out, hollow out.
creux, hollow.
crever, to burst, break, break open; **crever les yeux**, to be very obvious.
le **cri**, cry, shout; **aux cris de**, with shouts of.
crier, to proclaim; to cry, scream, shout; **crier fort**, to shout loud.
la **crise**, crisis, trial.
le **croc**, hook.
croire (**croyant, cru, crois, crus**), to believe; **croire à**, to believe in; **je le crois bien**, I can well believe it.
la **croisade**, crusade.
la **croisée**, window, casement.
croiser, to cross, lay cross-ways; **les boulets croisés**, the cannon-balls coming from opposite directions.
le **croissant**, crescent; **le croissant renversé**, crescent reversed, crescent renverse.
croître (**croissant, crû, crois, crûs**), to increase.
la **crosse**, butt-end of a musket.
crouler, to sink, crumble, fall.
le **cuir**, leather, hide.
cuirassé, armed with a cuirass; ready armed, prepared.
la **cuisine**, kitchen.
le **cuisinier**, cook.
la **culotte**, breeches; **les sans-culottes**, members of the popular party, during the Revolution, who, having adopted the costume of the people, wore *le pantalon* (long trousers) instead of *la culotte* (knee breeches).
le **culte**, worship, divine service; **célébrer le culte**, to hold service.
la **culture**, tillage, cultivation.
le **curé**, parish priest.
cynique, cynical; churlish; satirical.

D

daigner, to deign, condescend.
la **dame d'honneur**, maid of honour.
la **date**, date; **de longue date**, a long time before.
davantage, more, more than that.
débarquer, to land.
débarrassé (**de**), freed (from), rid (of).
le **débat**, debate.
se **débattre** (**débattant, débattu, débats, débattis**), to struggle.
déborder, to overflow; to overwhelm, leave behind; **être débordé**, to be overwhelmed, be unable to keep up.
déboucher, to go out, march out.
debout, up; **être debout**, to stand; **tenir qqn debout**, to keep s.o. up.
le **débris**, wreck, remains, ruins.
le **début**, beginning.

décacheter, to unseal.
décapiter, to behead.
déchaîner, to unchain, let loose, set free.
la **décharge**, discharge, volley; **faire une décharge**, to fire a volley.
décharger, to discharge, release; to fire.
le **déchirement**, commotion, broil.
déchirer, to tear; to divide.
déchoir (**déchu**, **déchois**, **déchus**, **décherrai** *or* **déchoirai**), to decay, fall off.
décidé, decided, determined.
décider, to resolve, determine, to induce.
se **décider** (**à**), to resolve (to).
décimer, to decimate, to destroy.
la **décision**, decision, determination, resolution.
déclarer, to declare; **déclarer la guerre à**, to declare war on, against.
se **déclarer**, to declare oneself.
les **décombres**, *m.*, rubbish, ruins.
déconsidéré, lightly esteemed, unrespected.
se **déconsidérer**, to fall into discredit.
décorer, to decorate, adorn, deck, grace.
décourager, to discourage.
se **décourager**, to despond, lose courage.
découvrir (**découvrant**, **découvert**, **découvre**, **découvris**), to discover.
se **découvrir**, to make oneself known; to uncover, unveil oneself.
le **décret**, decree, ordinance; order for seizure of goods for debt; **en décret**, seized.
décréter, to decree, order.
décupler (**de**), to increase tenfold.
le **dedans**, interior; **au dedans**, at home; **au dedans de**, within.
dédoubler, to deploy (ranks).
défaillir (**défaillant**, **défailli**, — **défaillis**, **défaudrai**), to faint.
la **défaite**, defeat.
à défaut de, failing, instead of.
faire **défection**, to abandon one's side, fail s.o.
défendre, to defend; to prohibit; **défendre à qqn de faire qqch.**, to forbid s.o. to do s.th.
se **défendre**, to defend oneself; **se défendre de**, to refrain from, forbear to; **se défendre d'une émotion**, not to be able to help feeling.
la **défense**, defence; prohibition; **se mettre en défense**, to stand on one's guard.
le **défenseur**, defender; (law) counsel.
la **défiance**, distrust, mistrust, suspicion.
se **défier de**, to mistrust, suspect.
le **défilé**, procession, marching past.
défiler, to march past, file past.
définitivement, definitely.
défoncer, to stave (a cask); to break open.
défrayer, to defray, pay, bear charges.
dégarnir, to strip; to thin, empty.
le **dégoût**, disgust.
le **degré**, degree; **les degrés**, steps (of a staircase).

déguiser, to disguise, dissimulate.
le dehors, outside; au dehors, abroad; en dehors de, outside of, beyond, apart from.
au delà, beyond.
le délégué, delegate, deputy.
la délibération, deliberation; resolution, decision (of a deliberating body).
délibérer, to deliberate.
les délices, *f.*, delight.
délier, to loose, undo, unbind.
le délire, frenzy.
la délivrance, deliverance, release; relief (of a town).
délivrer, to free, set at liberty; to rescue, save.
la demande, demand, request.
demander, to ask, demand, require; demander qqch. à qqn, to ask s.o. for s.th.; ne demander que, to be only too glad to.
la démarche, step, proceeding.
démêler, to separate, disentangle.
démembrer, to dismember.
démentir, to belie.
la demeure, dwelling.
la demoiselle, young lady.
démolir, to demolish.
démonter, to dismount, undo, take to pieces.
dénoncer, to denounce, inform against; to give notice of.
la dentelle, lace.
le départ, departure.
départemental, relating to a department; by department.
dépasser, to go beyond; to leave behind.
la dépêche, despatch.
dépeindre (dépeignant, dépeint, dépeins, dépeignis), to represent.
la dépendance, dependence; être dans la dependance de qqn, to be in dependence to, in subjection to s.o.
dépendre (de), to depend (on); to be subject (to).
la dépense, cost, expense.
se dépeupler, to be depopulated; to be laid waste.
déplorable, sad, unhappy.
déployé, unfolded.
déployer, to display, show.
déposer, to lay down; to give up, resign; to bear witness.
le dépôt, depot, storehouse; deposit, charge, trust; être en dépôt, to be deposited.
dépouiller, to strip, bereave, deprive, divest; dépouiller le caractère de, to lay aside the character of.
se dépouiller, to divest oneself.
dépourvu (de), devoid (of), wanting (in).
depuis (que), since; depuis peu, lately, not long since, for a short time.
déranger, to disturb.
se déranger, to take the trouble, put oneself about.
dériver, to go adrift; dériver de, to proceed from; to be occasioned by.
se dérober, to steal away; se dérober à, to escape from; to shun, avoid.
dès, from, since, on, after; dès que, as soon as.
le désastre, disaster.
descendre, to take down, carry down; to fall upon, invade; to go down, get down; to disembark;

descendre de cheval, to dismount; **à peine descendu de sa monture**, immediately on dismounting.
la **descente**, descent; invasion; **à la descente**, going down.
désert, silent, still.
désespéré, desperate.
désespérer, to drive to despair.
le **désespoir**, despair, anguish.
se **déshabiller**, to undress oneself.
déshabituer, to disaccustom.
déshonorer, to dishonour, disgrace.
se **déshonorer**, to bring disgrace upon oneself.
désigner, to nominate, appoint; **désigné comme**, appointed as.
le **désintéressement**, disinterestedness.
désirer, to desire, wish, long for.
desœuvré, idle, unoccupied.
la **désolation**, grief, affliction.
désolé, sorrowful; desolate.
désoler, to grieve, distress.
désordonné, disorderly, irregular.
désormais, henceforth, hereafter, thereafter.
despotique, despotic, arbitrary.
le **dessein**, design, intention.
se **dessiner**, to appear; to take shape.
le **dessous**, under part, underneath; **en dessous**, underneath; **au-dessous de**, under.
dessus, above; **au-dessus de**, above.
destiné (à), intended (to).
désunir, to separate.
détaché, severed, broken.
se **détacher**, to stand out.
le **détail**, detail; **en détail**, bit by bit.
détenir (détenant, détenu, détiens, détins), to detain, imprison.
la **détention**, imprisonment.
déterminer, to decide, fix; to precipitate, bring about.
le **détour**, winding, turning; **sans détour**, directly.
détourner, to turn aside; to direct wrong.
la **détresse**, distress, anguish, misery; danger.
détrôner, to dethrone, depose.
détruire (détruisant, détruit, détruis, détruisis), to destroy.
le **deuil**, mourning, lamentation.
devancer, to precede, go before; to outstrip, get before.
le **devant**, forepart, front; **au-devant de**, in front of, before.
devant, before; against; faced with.
devenir (devenant, devenu, deviens, devins, deviendrai), to become; **que deviendrons-nous?** what is to become of us?
deviner, to guess.
le **devoir**, duty; function; obligation.
la **dévotion**, piety, devoutness; ardour; devotion.
dévoué, devoted.
le **dévouement**, devotion.
se **dévouer**, to devote one's self; to give up one's life.
le **diable**, devil; **pauvre diable**, poor fellow; **faire le diable à quatre**, to play the deuce, the very devil.

le diamant, diamond.
la dictature, dictatorship, leadership, supreme control.
différer, to defer, put off.
digne, worthy.
la digue, dike; causeway.
diminuer, to diminish, lessen; to decrease, lighten (a load); to relieve.
dire (disant, dit, dis, dis), to say, tell; c'est-à-dire, that is; à ce qu'on dit, it is said, we are told.
se dire, to be said; ne peut se dire, can't be described.
la direction, direction, aim; en direction, aimed, pointed.
le Directoire, Directorate, executive body of the French republic in 1795.
directorial, directorial.
diriger, to direct, guide, conduct; diriger sur, diriger contre, to send to; dirigé par, led by.
se diriger (à), to make one's way to.
la discordance, discord.
le discours, speech.
la discrétion, discretion; à discrétion, at one's will *or* pleasure.
discuter, to discuss, examine, debate.
la disette, want, dearth, famine.
disgracier, to disgrace; être disgracié, to be out of favour, to lose favour.
disparaître (disparaissant, disparu, disparais, disparus), to disappear, vanish; faire disparaître, to do away with, abolish.
disperser, to disperse, scatter.
se disperser, to separate.
la disponibilité, disposal; à la disponibilité de, ready for, free to.
disposé, ready, placed.
disposer, to place, post, arrange; disposer de, to have at one's disposal.
la disposition, inclination, regard.
disputer (sur), to dispute (about), quarrel (about) disputer qqch. à qqn, to contend with s.o. for s.th; to deny s.o. s.th.
se disputer, to wrangle about, contend for.
dissoudre (dissolvant, dissous, dissous), to dissolve, break up.
la distance, distance; de distance en distance, at intervals.
distinct, different, separate.
distingué, distinguished, eminent.
distinguer, to distinguish.
divers, diverse, many, various.
se divertir, to amuse oneself.
se diviser, to be divided; to separate.
le dogue, bull-dog.
la doléance, complaint; cahier de doléances, memorial of grievances, statement of grievances.
la domination, command, rule.
dominer, to predominate; to dominate, command (a view of).
le dompteur, tamer (of wild beasts).
donner, to give; to afford, offer; to give way; to occasion, arouse; to charge, engage in fight; to issue (a decree, etc.); donner sur, to open on; faire donner qqch. à qqn, to present s.o. with s.th

se donner, to inflict on oneself; to assume.
doré, gilt.
double, twofold.
doubler (de), to double, increase, multiply.
la douleur, grief, pain, sorrow.
le doute, doubt; **sans nul doute**, doubtless, no doubt.
douter de, to doubt.
se douter de, to suspect; **ne pas se douter de**, to have no idea of.
douteux, doubtful, dubious.
le dragon, dragoon.
la dragonnade, dragonnade.
le drap, cloth, sheet; **drap d'or**, cloth of gold.
le drapeau, standard, flag, colours.
dresser, to erect, straighten; to train up; instruct.
se dresser, to rise; to stand on end (of hair).
le droit, right; justice; privilege; tax.
le Dunkerquois, citizen of Dunkirk.
durable, lasting, permanent, abiding.
durant, during.
la durée, duration; **n'avoir que la durée d'un éclair**, to last only as long as a flash of lightning.
durer, to last.
la dureté, harshness, cruelty, severity.

E

l'eau de vie, *f.*, brandy.
éblouissant, dazzling.
ébranler, to shake; to drive from a resolution.
s'ébranler, to move; to be set in motion, get in motion.
écarter, to scatter, separate, drive away; to keep away; to remove.
un échafaud, scaffold.
un échange, exchange.
une échappée, flight; interval, snatch.
échapper, to escape.
s'échapper, to run away, escape.
une écharpe, scarf.
échauffé, heated, glowing; excited.
un échec, check, defeat.
échelonner, to marshal; to draw up in echelons, step-wise (military).
un échevin, sheriff, alderman.
échouer, to fail.
un éclair, flash of lightning.
s'éclaircir, to clear; to grow thin.
éclairé, enlightened; **fort éclairé**, well lit-up.
éclairer, to light, give light, light up; to instruct.
un éclaireur, scout.
un éclat, pomp, splendour; uproar, outburst; **éclat de rire**, burst of laughter, peal of laughter.
éclatant, splendid.
éclater, to burst out, burst forth; to exclaim.
s'éclater, to burst forth; to break.
économe, economical, frugal, saving.
s'écouler, to flow away, to steal away, disperse; to roll down, stream down.
écouter, to listen, to pay heed to.
écraser, to crush, ruin, overwhelm.
s'écrier, to cry, exclaim.
un écriteau, bill.

s'écrouler, to tumble down, fall in.
un écu, shield, escutcheon, coat-of-arms; crown-piece.
une écume, foam.
un édit, edict.
effacer, to efface, erase; to overcome, destroy.
effaroucher, to startle, terrify; to disgust.
effectivement, really, indeed.
effectuer, to effect.
une effervescence, effervescence, excitement.
un effet, effect; en effet, really, indeed, as a matter of fact.
s'efforcer, to strive, endeavour.
un effort, effort; faire l'effort de, to endeavour to; faire tous ses efforts, to do one's best.
effrayant, frightful, dreadful, terrifying.
s'effrayer, to grow scared, startled.
effréné, ungovernable, unrestrained, wild.
l'effroi, *m.*, terror.
effroyable, frightful.
une effusion, effusion, outpouring, shedding; outburst; les effusions de victoire, enthusiasm of victory.
un égal, equal, fellow.
une égalisation, equalization.
une égalité, equality.
l'égard, *m.*, regard; les égards, attentions, deference; à son égard, toward him; à certains égards, in certain respects; avoir des égards pour qqn, to respect s.o.
égorger, to slaughter.
l'Égypte, *f.*, Egypt.
un Égyptien, Egyptian.
une élaboration, working out, perfecting.
élaboré, studied; worked out, prepared.
s'élaborer, to develop.
un élan, sudden movement, spring; burst, dash; impetus, eagerness; d'un premier élan, at a single bound.
s'élancer, to spring, dash forward; s'élancer sur qqn, to rush upon s.o.
Elbe, *f.*, Elba, the island of Elba.
électrique, electric.
élevé, high, lofty; educated; raised.
élever, to raise; to bring up; to exalt.
s'élever, to rise; to raise oneself; to lift, clear (of fog).
l'élite, *f.*, choice, best; hommes d'élite, choice troops.
éloigné, remote, distant, far away.
un éloignement, withdrawal.
éloigner, to remove; to defer.
élu, chosen; les élus du peuple, the people's representatives.
une embarcation, small craft, cutter.
un embarquement, embarkation.
embarquer, to embark.
un embarras, embarrassment, difficulty; perplexity, fix; burden.
un embranchement, junction, cross-roads.
embrasé, flaming, burning.
embraser, to set on fire.
embrasser, to embrace; elles embrassaient volontiers d'imagination, their

imagination eagerly laid hold of.

s'embrasser, to embrace one another.

une **embrasure**, recess (of a window).

émerveillé, amazed, astonished, wondering.

une **émeute**, riot.

un **émigré**, emigrant, exile.

emmener, to carry away; to lead away, take away; to take (a person); **se faire emmener**, to insist on being taken along; to get taken along.

s'emparer (de), to seize upon, take possession of.

empêcher, to hinder, prevent.

s'empester, to be polluted, poisoned.

empiler, to pile, heap up.

un **empire**, empire; rule; sway, control.

un **emplacement**, place, piece of ground.

un **employé**, clerk, public servant.

employer, to employ, use; **employer le temps**, to spend the time.

empoigner, to grasp, seize.

empoisonner, to poison; to corrupt, misguide.

un **emportement**, passion, rage, fury.

emporter, to carry; to carry away, take away; **l'emporter sur**, to prevail over, get the better of.

s'emporter, to fly into a passion.

l'empressement, *m.*, eagerness, zeal; **avec empressement**, eagerly, cordially.

un **emprunt**, borrowing, loan.

emprunter (à), to borrow (from).

ému, moved, affected; stirred; excited.

une **enceinte**, enclosure, precinct; hall (of a tribunal).

enchaîner, to chain, put fetters on; **enchaîné**, in chains.

enchanteur, enchanteresse, enchanting, charming, delightful.

enchérir, to raise prices, to rise in price.

enclore, to enclose, fence in.

encombrer, to burden; to fill, crowd.

encore, again, yet; even; besides, more, even more; still; **encore une fois**, once again, once more.

endommager, to damage, hurt.

s'endormir, to fall asleep.

endosser, to put on (one's back).

un **endroit**, place, spot.

endurcir, to harden.

l'énergie, *f.*, energy, force, vigour.

énergique, energetic, powerful.

un **enfant**, child, boy; **bon enfant**, good sort; **les enfants de France**, the royal family of France.

l'enfer, *m.*, hell.

enfermer, to shut up, imprison.

s'enfermer, to shut oneself up.

enfin, at last; in short, in a word; lastly.

enflammé, flaming.

enfoncé, sunk, deep.

enfoncer, to break through.

s'enfoncer (dans), to plunge (into).

enfourner, to put into the oven.

s'enfuir (enfuyant, enfui,

enfuis, enfuis), to flee, escape.
engager, to involve, entangle.
s'engager, to take service; to begin (of a battle); s'engager dans un défilé, to penetrate into a pass.
englober, to unite.
engloutir, to swallow up, engulf.
engouffré (dans), engulfed (in), involved (in).
enhardir, to embolden.
un enivrement, intoxication.
enivrer, to intoxicate; to excite.
un enlèvement, removal; arrest.
enlever, to carry away; to carry off; to carry before one; to arrest; to take away; to carry (a fort, position, etc.); enlever à la baïonnette, to carry with, at the point of, the bayonet; enlever qqch. à qqn, to deprive s.o of s.th.
ennuyeux, tedious, prolix.
énonciatif de, enunciative of; that declares, sets forth.
énorme, enormous, tremendous.
enraciné, rooted.
enragé, mad, furious.
enregistrer, to register, record.
enroué, hoarse.
ensanglanter, to stain with blood.
ensauvager, to brutalize; barbarize.
un enseigne, ensign; enseigne de vaisseau, second lieutenant on a ship of war.
enseigner, to teach.
un ensemble, whole; charger d'ensemble, to make a united charge.
ensevelir, to bury.
entamer, to make the first cut; to damage; to break through (a body of troops).
s'entasser, to accumulate, gather; to crowd, mass up.
entendre, to hear; to understand; faire entendre, to say, utter; se faire entendre, to be heard.
s'entendre, to come to an agreement; s'entendre à, to be skilful in; s'entendre avec, to be on good terms with; to plot together.
entendu, heard, understood; laid out, disposed, ordered (of things); bien entendu, as a matter of course.
une entente, understanding, agreement.
enterrer, to bury, entomb.
un enterreur, burier.
s'enthousiasmer, to become enthusiastic.
entier, whole, complete; tout entier, in its entirety, unimpaired, uninjured.
entonner, to strike up (a song).
entourer, to surround.
s'entourer, to surround oneself; entouré de, surrounded by.
entraîner, to carry away; to excite; to drag, draw; to lead.
les entraves, *f.*, chains, bonds.
s'entrechoquer, to knock, dash against each other.

entrecoupé, broken.
un entre-deux, middle, intermediate space.
une entrée, entry; **la grande entrée**, the right to enter the king's bedchamber just before he rose or immediately after he had retired; this right was accorded only to the king's personal attendants and to a very few privileged persons; **entrée des brevets**, the right to enter the king's bedchamber next in order to those who held the *grande entrée*; this right belonged to those holding the 'brevet' of the *Ordre du Saint-Esprit*; they were distinguished by their *cordon bleu*.
sur ces entrefaites, meanwhile, in the meantime.
un entrepont, between decks.
entreprendre (entreprenant, entrepris, entreprends, entrepris), to undertake, attempt.
une entreprise, enterprise, undertaking; **faire l'entreprise de**, to engage on the enterprise of.
entrer (dans), to enter, go in, come in; **faire entrer**, to admit, bring in; **entrer dans les vues de qqn**, to enter into, share s.o.'s views.
entretenir (entretenant, entretenu, entretiens, entretins, entretiendrai), to keep up, maintain; to converse with.
entrevoir (entrevoyant, entrevu, entrevois, entrevis), to have a glimpse of.
entr'ouvrir, to half-open.
énumérer, to enumerate.
envahissant, invading, aggressive.
une enveloppe, cover; wrap.
envelopper, to surround, hem in, enclose; to hide, cover.
environnant, surrounding.
s'envoler, to fly away.
épargner, to spare, save.
une épaule, shoulder; **plier les épaules**, to brook, suffer an affront.
une épée, sword.
éphémère, short-lived, passing.
une épidémie, epidemic.
une époque, epoch, era.
épouser, to marry (said of the bridegroom).
épouvantable, dreadful, terrible.
épouvanté, terrified.
une épreuve, trial; affliction.
épris (de), captivated (by), enamoured (of), devoted (to).
éprouver, to experience; to feel, endure.
l'épuisement, *m.*, exhaustion.
épuiser, to exhaust.
un équipage, equipment, apparatus, outfit; ship's crew.
errer, to wander, roam.
un escadron, squadron of cavalry.
un escalier, staircase.
escarpé, steep; rugged.
l'esclavage, *m.*, slavery.
un esclave, slave.
escorter, to escort; **bien escorté**, strongly guarded.
une escouade, detachment, squad.
un espace, space, extent.
l'Espagne, *f.*, Spain.
un Espagnol, Spaniard.
espagnol, Spanish.

une espèce, species, kind.
espérer, to hope, expect, hope for.
un espion, spy.
un esprit, spirit; mind, intellect, wit; esprit de vin, spirit.
s'esquiver, to steal away, run away.
un essaim, swarm, crowd.
essayer, to try, attempt.
un essor, flight; development; prendre l'essor, to go forth, spring forth, start forth, spring into activity.
essoufflé, out of breath.
essuyer, to wipe; to endure; essuyer un désastre, to suffer a disastrous defeat.
une estrade, raised platform, dais.
une étable, stall, cattle-shed.
établir, to establish, fix, settle, set up, found.
s'établir, to settle; to take up one's position.
un établissement, establishment; setting up; construction.
étaler, to display, make a parade of.
un étape, stage, halting-place.
un état, state, condition, plight; état général, general staff; états généraux, states general; état major, staff (of an army).
éteindre (éteignant, éteint, éteins, éteignis), to extinguish, quench; to still (a cry).
s'éteindre, to go out, die away.
un étendard, standard, banner.
étendre, to extend; to prolong.
s'étendre, to extend, reach; tant que la vue pouvait s'étendre, as far as the eye could reach.
étendu, spread; extended, lying; extensive; peu étendu, small.
une étincelle, spark.
une étoffe, stuff, cloth.
une étoile, star.
s'étonner (de), to wonder at.
s'étouffer, to stifle, suffocate; to choke; to silence each other.
étourdi, stunned, amazed.
à l'étranger, abroad.
étrangler, to strangle.
l'être, *m.*, being, reality.
une étrenne, New Year's gift; handsel; mon étrenne de lieutenant, my first experience as a lieutenant.
étroit, narrow.
s'étudier (à), to endeavour (to); to apply oneself (to).
évacuer, to evacuate; faire évacuer, to clear.
s'évanouir, to swoon; to vanish away; to pass away.
un évêché, bishopric.
éveiller, to waken, rouse, excite.
s'éveiller, to wake.
un événement, event; incident.
éventuel, eventual, final.
un évêque, bishop.
éviter, to avoid, escape.
exactement, accurately; punctually.
exagérer, to exaggerate; to aggravate, heighten.
exalté, over-excited, hot-headed.
s'exalter, to become excited, to be roused.
un examen, examination, inspection.
un excès, excess; exceeding greatness,

exciter, to incite, stir up, animate, encourage.
exécuter, to execute, perform, carry into effect; **faire exécuter**, to get carried out.
une **exécution**, execution, performance; **homme d'exécution**, a resolute, enterprising man.
un **exemple**, example; precedent.
exercer, to exercise; to wield.
une **exigence**, demand.
exiger, to require, demand.
une **expérience**, experience; **faire l'expérience**, to experience; to feel.
exposé (à), exposed (to), liable (to).
exposer, to expose; to set forth, tell of; to risk.
une **exposition**, exposure; situation, aspect.
exprès, purposely, on purpose.
exprimer, to express; to show.
s'exprimer, to express oneself, give one's opinion, speak.
expulser, to expel.
extérieur, exterior, outer; **à l'extérieur**, abroad.
exterminer, to exterminate, destroy.
un **extrait**, extract, abstract, summary; passage chosen.
une **extrémité**, extremity; **à l'extrémité**, at the point of death.

F

la **face**, surface; front; **en face**, opposite; **faire face à**, to face; to confront.
fâché, sorry.
fâcheux, grievous; disagreeable, unpleasant; regrettable.
facile, easy; **peu facile à**, disinclined to, not ready to.
la **facilité**, ease, readiness, complaisance.
la **façon**, way, form, kind; **de toutes façons**, in every way.
factieux, seditious, mutinous.
la **faction**, faction, cabal.
le **factionnaire**, sentinel, sentry.
faible, feeble, weak, slight, poor.
la **faiblesse**, weakness.
faillir, to be near.
fainéant, lazy, idle.
faire, to make, do, create; to effect, accomplish; to invent; **faire du bien à**, to do good to; **faire honte**, to make ashamed; **se faire jour**, to force one's way through; to break through; **les coups n'y font plus rien**, blows are no longer of avail.
se **faire**, to take place; **il s'était fait une insensibilité effroyable**, he had trained himself to be frightfully indifferent.
un **fait**, fact, deed; act; case; feat; **hauts faits**, exploits, achievements.
fait, done; **fait pour**, calculated to.
le **faîte**, ridge, summit, top.
fameux, famous; notorious.
familièrement, familiarly.
la **fange**, mud, dirt, filth.
le **fantassin**, foot-soldier.
le **fardeau**, burden, load.

le fat, coxcomb.
fatal, unfortunate ; fatal.
la fatigue, weariness ; hardship.
le faubourg, suburb ; part of a city outside the walls.
la faute, error, mistake ; faute de, for want of.
le fauteuil, armchair ; chair (of presidency at a meeting).
faux, false, untrue, feigned.
la faveur, favour ; à la faveur de, thanks to, by means of.
favorisé, favoured.
favoriser, to favour ; to assist, facilitate ; to make for.
la fédération, federation ; federal union.
feindre (feignant, feint, feins, feignis), to feign.
la félicité, happiness.
fendre, to cleave.
féodal, feudal.
la féodalité, feudality.
le fer, iron ; sword ; steel ; les fers, fetters, chains ; aux fers, in chains.
la ferme, farm.
ferme, firm, steady ; resolute, vigorous.
la fermeté, constancy, courage.
le fermier, farmer ; fermier général, farmer-general, one who had the right of levying certain taxes for a given sum paid down.
féroce, fierce, savage.
le festin, feast, festival.
la fête, festival ; jour de fête, holiday, festal day.
le feu, fire ; mettre en feu, to set fire to ; sous le feu, under fire ; faire feu sur, to fire at, on ; le feu est au Kremlin, the Kremlin is on fire.
la ficelle, cord, string.
fictif, fictitious, imaginary.
le fiel, gall ; avait bu du fiel tout ce que contient le monde, had drained the cup of gall to the dregs.
se fier (à), to rely (upon), trust (to), trust (in).
la fièvre, fever ; trembler la fièvre, to have the ague.
la figure, figure, form ; face ; appearance.
se figurer, to fancy, imagine.
la file, file, row ; à la file, in a row, one after another.
la fin, end ; mettre fin à, to end.
fin, fine ; delicate.
la finance, finance ; gens de finance, financiers.
financier, financial.
la finesse, fineness, elegance ; cunning.
fini, done, ended.
finir, to finish, put an end to ; finir par, to end in, with, by ; en finir avec, to have done with.
le fisc, public treasury.
fixe, fixed, steady.
fixer, to fasten.
flairer, to scent, smell out.
flamand, Flemish.
le flambeau, torch ; candle ; candlestick.
le flanc, flank ; par le flanc droit, to the right, to the right about.
flanquer, to flank.
le flatteur, flatterer.
flatteur, flattering.
le fléau, scourge.
fléchir, to bow, submit, give way ; faire fléchir qqn, to make s.o. give way, to prevail with.
le flegme, phlegm, coolness.
le flocon, flake.

le flot, billow, wave, surge, tide; crowd, throng.
la flotte, fleet.
la foire, fair.
la fois, time; à la fois, at once.
la folie, madness, piece of foolery, frolic.
la fonction, function, occupation, office.
le fonctionnaire, functionary, one who holds an office, office-bearer.
le fond, bottom; back.
le fondateur, founder.
le fondement, foundation, principle.
fonder, to found, lay the foundation of.
se fonder, to rely upon; to found (one's reasons, etc.).
fondre, to give way; faire fondre, to melt; fondre sur, to rush upon, attack suddenly.
le fonds, ground; stock.
la fontaine, fountain.
le forçat, galley-slave.
la force, force, strength, courage, power; force, plenty of, a great many; à force de, by dint of, by means of; les forces, forces; strength.
forcer, to force, break open; to oblige, compel.
la forêt, forest.
la forme, form, shape; method.
former, to form; to train up; to form up.
se former, to be formed.
fort, strong; violent; severe; great; strongly; resolutely; devenir plus fort, to get worse.
fortement, strongly; vividly.
fortuit, casual, chance.
la fortune, fortune, luck; estate.
la fosse, grave.
le fossé, ditch, moat, trench.
fou, mad.
la foudre, thunderbolt.
foudroyer, to thunder-strike; to batter (with cannon).
fougueux, fiery, hot, hasty.
fouiller, to rummage.
la foule, crowd, throng, multitude; populace.
le four, oven, furnace.
fournir, to furnish; fournir qqch. à qqn, to supply s.o. with s.th.; to give s.o. s.th.
le fourré, thicket.
le fourrier, quartermaster.
le foyer, hearth, heat, focus; home.
fracasser, to shatter.
les frais, expenses.
la fraise, ruff.
franc, Frankish.
français, French.
la France, France.
Francfort, Frankfort.
franchir, to leap over; to clear; to cross, pass across.
la franchise, freedom, privilege, right.
frapper, to strike; frapper à mort, to strike dead.
frayer, to open a way; to mark out, prepare.
la frégate, frigate.
frémir, to tremble, quake, quiver.
fréquenté, frequented; peu fréquenté, solitary.
fréquenter, to frequent, visit often; fréquenter familièrement, to be on intimate terms.
fricasser, to fricassee, fry.
en friche, untilled, fallow.
le fripier, dealer in old clothes.
frissonner, to shudder.
froidement, calmly, composedly.

la fronde, sling.
le frondeur, one who participated in the Fronde.
le front, front, forehead.
la frontière, frontier.
frotter, to rub.
le fruit, fruit, product.
fuir (fuyant, fui, fuis, fuis), to flee.
la fuite, flight.
fumant, smoking.
la fumée, smoke.
fumer, to smoke.
funèbre, funeral; sad, dismal; pompe funèbre, funeral rites, obsequies.
funeste, fatal, deadly; unfortunate.
la fureur, fury, rage; les fureurs, transports of rage; entrer en fureur, to get into a rage.
furieux, furious, mad; le furieux, fanatic, violent man.
le fusil, gun, musket.
la fusillade, discharge of musketry, fusillade.
fusiller, to shoot.
la fusion, fusion; union.

G

le gage, pledge, pawn.
gagner, to gain, win, earn; to reach; to gain over, win over, conciliate.
le gaillard, fellow; un gaillard déterminé, a resolute dog.
gaillardement, merrily, boldly.
le gain, victory; donner gain de cause à qqn, to decide in s.o.'s favour.
la galère, galley.
la galerie, gallery, lobby, balcony.
le galérien, galley-slave.
gallican, Gallican.
la garantie, security.
le garçon, boy, youth, fellow.
la garde, guard, sentry; guard, militia; les grandes gardes, main guard; garde nationale, militia.
le garde-du-corps, life-guardsman.
garder, to keep, maintain, retain; to defend, harbour, cherish, guard; se garder de, to beware of.
la garde-robe, wardrobe.
gare! take care! beware!
la garnison, garrison.
gâter, to spoil.
la Gaule, Gaul.
gaulois, belonging to Gaul.
gelé, frozen.
la gelée, frost; gelée à pierre fendre, biting frost; les grandes gelées, the heavy frosts.
le gémissement, moan.
le gendarme (in the 18th century), fully armed soldier, usually mounted; (modern) policeman.
le gendre, son-in-law.
la gêne, constraint; être dans la gêne, to be in straitened circumstances.
gêner, to restrain, hinder, be in the way of.
se gêner, to stand upon ceremony.
général, general, public.
le généralissime, generalissimo.
généreux, generous.
Gênes, Genoa.
Genève, Geneva.
le génie, genius; engineers, the engineering corps.
le genou, knee; se mettre à genoux, to kneel down; à genoux, kneeling.
le genre, kind, nature, race.
Georges, George.

le **geste**, gesture.
le **gilet**, waistcoat.
la **glace**, ice.
glacé, frozen, icy.
glisser, to slip.
se **glisser**, to slip, creep, glide.
le **globe**, globe, sphere.
la **gorge**, throat; defile, narrow pass.
goudronné, tarred.
le **gouffre**, gulf, whirlpool; pit.
le **goût**, taste; inclination, liking.
goûter, to appreciate, approve.
la **grâce**, favour, grace; **crier grâce**, to cry for mercy; **de grâce**, pray; **grâce à**, thanks to.
le **grade**, rank.
le **grain**, corn, grain; pinch.
grand, great; chief; **à grand'peine**, with difficulty.
la **grandeur**, greatness, grandeur.
la **grange**, barn.
la **gratification**, gift, reward.
gratuit, voluntary.
grave, grave, serious; important.
la **gravité**, gravity, seriousness.
bon gré mal gré, whether one will or not.
la **grêle**, hail; **grêle de balles**, shower of bullets.
le **grenier**, granary, barn, loft.
la **grillade**, grilled steak.
la **grille**, iron grate or railing.
grillé, covered with iron grating.
gris, gray.
le **grognard**, grumbler; old soldier (Napoleon's pet name for his veterans).
gronder, to growl, roar, mutter.
grossier, coarse, rough; clumsy, crude.
grossir, to make bigger, increase, swell.
le **gué**, ford.
la **guérison**, recovery.
la **guerre**, war; **déclarer la guerre à**, to declare war against; **faire la guerre à qqn**, to make war on s.o.
guerrier, warlike.
la **gueule**, mouth (of beasts); opening (of an oven, etc.).
en **guise de**, instead (of), by way (of).

H

(*Words in which the* 'h' *is aspirated are marked by an asterisk.*)

habilement, skilfully.
l'**habileté**, *f.*, skill.
l'**habillement**, *m.*, clothes, dress.
s'**habiller**, to dress.
un **habit**, clothes, coat, dress.
un **habitant**, inhabitant, citizen.
habiter, to dwell in, live in.
une **habitude**, habit; **avoir l'habitude de**, to be accustomed to.
un **habitué**, frequenter.
habituel, habitual, customary.
la ***hache**, axe.
la ***haie**, hedge, hedgerow.
le ***haillon**, rag.
la ***haine**, hatred.
***haïr**, to hate.
la ***halle**, market; **halle au blé**, corn-market.
la ***hallebarde**, halberd, spear.
***hanovrien**, Hanoverian.
***haranguer**, to harangue, address.
***hardi**, bold.
la ***hardiesse**, boldness.
le ***hasard**, chance; **au hasard**

des ténèbres, indiscriminately in the dark; courir des hasards, to run risks.
*hasarder, to venture.
à la *hâte, in haste.
se *hâter (de), to make haste (to), hasten (to).
*haut, high; loud; tout haut, aloud; très haut, very loudly; au haut de, on the top of.
*hautement, openly.
hélas! alas!
héréditaire, hereditary.
le *hérisson, hedgehog.
un héritier, heir.
hermétiquement, hermetically, closely.
hésiter, to hesitate, be doubtful.
une heure, hour; de fort bonne heure, very early.
heureux, happy; lucky, fortunate; favourable, successful.
*heurter (à), to dash (against).
*hideux, hideous, ghastly.
*hollandais, Dutch.
la *Hollande, Holland.
la *Hongrie, Hungary.
honnête, honest, worthy; honnête homme, gentleman.
la *honte, shame, disgrace; avoir honte, to be ashamed.
*honteux, ashamed.
un hôpital, hospital; almshouse.
une horloge, clock.
un horloger, clock- or watch-maker.
une horreur, horror; hatred; avoir horreur de, to hate, detest.
*hors, out; hors de, out of, beyond; mettre hors la loi, to outlaw.
un hospice, hospice, monastery.
hospitalier, hospitable.
un hôte, host.
un hôtel, mansion, hôtel des États, Parliament House; hôtel de ville, town-hall.
la *hotte, pannier; back-basket.
la *hottée, basketful.
la *huée, hooting, hissing.
un huissier, doorkeeper, usher; process-server, bailiff.
humain, human, humane, kind.
l'humeur, *f.*, temper, disposition; anger.
humide, damp; les yeux humides, his eyes full of tears.
humilier, to humiliate, humble.
*hurler, to roar, yell.
un hymne, hymn, song.

I

idolâtrer, to idolize.
ignorer, to be unaware of, not to know.
une île, island.
s'illuminer, to be illuminated, transfigured.
illustre, illustrious, noble.
s'illustrer, to be distinguished, illustrious.
une image, image; à son image, resembling him.
imaginer, to imagine; to contrive, devise.
s'imaginer, to fancy, think.
immobile, firm, motionless.
s'immoler, to hazard one's life.
immuablement, unchangeably.
l'impassibilité, *f.*, impassibility, equanimity, indifference.

impassiblement, impassibly, calmly.
l'**impatience**, *f.*, impatience, restlessness; **les lentes impatiences**, the restless tedium.
impertinent, senseless, foolish, silly, extravagant.
impétueux, impetuous, passionate, violent.
impitoyable, unmerciful, relentless, pitiless.
impitoyablement, mercilessly.
impopulaire, unpopular.
importer, to be of importance; **il n'importe**, it doesn't matter; **qu'importe?** what matter? **n'importe**, no matter.
importuner, to importune, trouble.
imposer à, to impress; **en imposer à qqn**, to impress s.o.
un **impôt**, tax.
imprévu, unexpected; **à l'imprévu**, unexpectedly.
imprimer, to print, stamp; to inculcate; to communicate; to cause to acquire.
improvisé, extemporized.
l'**impuissance**, *f.*, powerlessness, weakness, helplessness.
inaltérable, unchanging, invariable.
inattendu, unexpected.
inaugurer, to inaugurate.
un **incendiaire**, incendiary, one who sets property on fire.
un **incendie**, fire, conflagration.
incendier, to set on fire, inflame, burn.
s'**incliner**, to bend, bow.
incompatible, incompatible, irreconcilable.
inconnu, unknown; **l'inconnu de la croisade**, the unknown element (dangers, terrors, etc.) of the crusade.
un **inconvénient**, inconvenience, trouble.
l'**Inde**, *f.*, India.
les **Indes**, *f.*, the Indies.
une **indication**, sign; information.
l'**indienne**, *f.*, cotton print.
indigne, unworthy, wretched.
indigné, indignant, irritated.
une **indignité**, indignity; unworthiness.
indiquer, to indicate.
un **individu**, individual.
inexorable, inexorable, pitiless.
inexprimable, unutterable, inexpressible.
infâme, infamous, shameful.
infatigable, indefatigable.
infecter, to pollute.
l'**infection**, *f.*, infection, corruption; contagion.
infidèle, unfaithful, faithless.
infini, endless; innumerable.
infirme, sickly, infirm.
un **infirmier**, nurse.
infliger, to inflict.
influent, influential.
informé, informed; sure.
une **infortune**, misfortune, adversity.
infortuné, unfortunate, unlucky.
infructueux, unavailing.
un **ingénieur**, engineer.
ingrat, ungrateful.
inhabité, uninhabited; deserted.
une **initiative**, initiative; right to introduce a new law or measure.

une injure, insult; abusive language.
injurier, to insult.
innocenter, to acquit.
inquiet, uneasy.
inquiéter, to disturb, make uneasy.
insensé, mad; senseless, foolish.
l'insensibilité, *f.*, insensibility, unfeelingness, indifference.
un insigne, badge, token.
une inspection, inspection, examination; passer l'inspection des armes, to inspect arms.
inspirer (qqch. à qqn), to inspire (s.o. with s.th.).
un instant, moment; time; à l'instant, instantly, immediately.
à l'instar de, like, in imitation of.
instituer, to institute, establish.
instruire (instruisant, instruit, instruis, instruisis), to instruct, teach; to inform.
insuffisant, insufficient.
un insurgé, insurgent.
s'insurger, to rise, rebel.
l'intelligence, *f.*, intelligence, intellect, understanding, mind.
un intendant, superintendent, overseer, director; steward, major-domo; governor (of a province).
interdire (interdisant, interdit, interdis, interdis), to forbid, prohibit; to suspend.
intéressant, interesting.
intéresser, to interest, arouse interest.
s'intéresser (à), to be interested (in).
un intérêt, interest; advantage.
à l'intérieur, at home.
interner, to shut up, keep in.
un interprète, interpreter.
un interrogatoire, interrogatory, examination (of an accused person).
interroger, to put questions; faire interroger qqn, to have s.o. examined.
interrompre, to interrupt.
un intervalle, interval, space; par intervalles, now and then.
intervenir (intervenant, intervenu, interviens, intervins), to intervene; intervenir par les armes, to make an armed intervention.
intimider, to intimidate, terrify, overawe.
s'intimider, to be intimidated.
intrépide, fearless.
introduire (introduisant, introduit, introduis, introduisis), to introduce, bring in.
inutile, useless.
inutilement, in vain.
un invalide, pensioner, soldier disabled for active service.
inventif, resourceful.
un investissement, blockade.
inviter, to invite, ask; to request; to urge.
invoquer, to invoke.
irlandais, Irish.
l'ironie, *f.*, irony, sarcasm.
s'irriter (contre), to grow angry (with); to chafe (against).
une irruption, inroad, invasion.
isolé, independent, isolated.
une issue, issue, exit; passage.
l'Italie, *f.*, Italy.
ivre, drunk; ivre mort,

dead drunk; à moitié ivre, tipsy.
l'ivresse, *f.*, intoxication; enthusiasm.
un ivrogne, drunken man.

J

jadis, formerly.
jaillir, to spring, burst [forth.
à jamais, for ever.
jeter, to throw, throw away, fling; to launch; to give out; jeter les yeux sur, to glance at; jeter par la fenêtre, to throw out of the window.
se jeter, to throw oneself, fling oneself; to rush upon, attack; se jeter à bas de cheval, to leap from the saddle.
le jeu, game, sport.
la jeunesse, youth; grande jeunesse, première jeunesse, early youth.
la joie, joy; exultation.
se joindre (à) (joignant, joint, joins, joignis), to join; to unite (with).
le jonc, rush, bulrush.
joncher, to strew, scatter.
jouer, to play; to act, play the part of; jouer de, to play (an instrument).
jouir de, to enjoy; to possess.
le jour, day, light, daylight; au (petit) jour, at (early) dawn; faire jour, to be clear, be daylight; se faire jour, to force one's way through.
le Jourdain, Jordan.
judiciaire, judicial, legal.
le jugement, judgment; opinion; sentence.
juger, to judge; to judge of; to determine; to try, sentence.
le Juif, Jew.
la jupe, skirt.
jurer, to swear.
jusque, to, till; even, even unto; jusque dans, right into; jusqu'à, as far as, to, till; as many as; jusque là, till then; jusqu'à terre, down to the ground.
le justaucorps, close coat, jerkin.
juste, just.
la justesse, justness; correctness; appropriateness.
la justice, justice; judges law; law courts.

L

lâche, cowardly, base.
lâchement, basely, in cowardly fashion.
lâcher, to let go, let loose, let slip; lâcher prise, to let go; to loose one's hold.
là-dessus, upon that, thereupon.
là-haut, up above, up there.
la laideur, ugliness.
la laine, wool.
laïque, lay; les laïques, the laity.
laisser, to leave; to allow; laisser faire, not to interfere.
la laitue, lettuce.
le lambeau, rag.
lancer, to dart, throw; to despatch; to issue (a warrant, etc.).
se lancer, to rush; to dash forth.
la langue, tongue, language, speech.
la langueur, weakness.
languir, to languish, grow

feeble, pine away; to grow dull.
languissant, faint, weak.
le lapin, rabbit.
le laquais, lackey, footman.
larder, to run through, stab.
la largeur, breadth; dans toute la largeur de, across the full width of.
se lasser, to grow tired.
la lassitude, weariness.
le lecteur, reader.
la lecture, reading.
légendaire, legendary.
le législateur, law-giver, law-maker.
la Législative, the Legislative Assembly.
Leipzic, Leipzig.
lent, slow; dull, tedious.
les lettres, *f.*, literature.
le levain, leaven, yeast.
la levée, levy, recruiting.
le lever, getting up; levee.
la liaison, connexion; acquaintance; relationship.
libéral, liberal, generous.
le libérateur, deliverer, saviour.
la liberté, freedom; boldness, frankness.
le libraire, bookseller.
librement, freely.
la lie, lees, dregs.
lier, to bind, fasten.
le lieu, place, room, spot; avoir lieu, to take place; avoir lieu de croire, to have reason to believe.
la lieue, league, three miles; à trois lieues d'ici, three leagues away.
le lieutenant civil, the second magistrate of the Châtelet at Paris; substitute of the provost of Paris (see Prévôt de Paris); he gave judgment in cases of disputed wills, inheritances, minors, etc. etc. The office was abolished at the Revolution.
la ligne, line; en ligne, drawn up.
le Lillois, inhabitant of Lille, citizen of Lille.
la lime, file.
le linge, piece of linen, linen cloth.
liquide, liquid, fluid.
la litière, litter.
livrer, to deliver up, give over; livrer un combat, to commence a fight; livrer bataille, to give battle.
se livrer (à), to give up oneself (to); to indulge (in); livré à une profonde méditation, in deep thought.
la localité, locality; existence in a place.
loger, to lodge; to place; to entertain, receive.
de loin, from a distance, from afar; a long while ago, for a long time.
le lointain, background; distance.
lointain, distant.
le long de, along, beside.
longer, to be along; to run along.
depuis longtemps, for a long time.
à la longue, in time, in the long run.
longuement, lengthily, at length; a great while.
lors de, at the time of; dès lors, from that time, from that moment.
la louange, praise.
louer, to hire, let.
le loup, wolf.
lourd, heavy, dull, slow.
la lueur, glimmer, gleam.

lugubre, lugubrious, mournful.
la **lutte**, struggle.
lutter, to wrestle, struggle, fight, contend.
le **luxe**, luxury.

M

la **machine**, machine; heavy thing; contrivance; plot, intrigue.
la **mâchoire**, jaw, jaw-bone.
le **maçon**, mason.
Mademoiselle, *f.*, Miss; formerly (*a*) eldest unmarried princess of the blood royal, or (*b*) daughter of the king's brother.
le **magasin**, magazine, storehouse; store.
la **magistrature**, magistracy.
magnifique, magnificent, splendid.
mai, *m.*, May; May-pole.
la **main**, hand; quire (of paper); **aux mains de**, (in) to the hands of; **entre les mains**, in the hands; **donner la main**, to favour; **être aux mains**, to be fighting.
le **maintien**, deportment, dignity, bearing.
le **maire**, mayor.
la **maison**, house; household; **maison militaire du roi**, troops attached to the king's person; **maison civile du roi**, persons, not military, attached to the king's person, the king's household, those who serve him.
majestueux, majestic.
la **majorité**, majority; **à la majorité de**, by a majority of.
le **mal**, evil, misfortune, difficulty.
le **malade**, sick person, patient.
malade, sick; in bad case.
la **malédiction**, curse.
le **malheur**, misfortune.
le **malheureux**, unfortunate person, wretch.
maltraiter, to ill-treat.
la **manche**, sleeve.
de **manière à**, so as to; **de manière que**, so that.
le **manifeste**, manifesto, proclamation.
la **manne**, large basket.
le **mannequin**, mannikin; puppet.
la **manœuvre**, military manœuvre; management (of a ship).
le **manque**, want, lack.
manquer, to miss; to fail, be wanting; **manquer de**, to be in want of; to fail to; to be wanting in; **manquer à**, to fail; to run short.
le **manteau**, cloak.
le **marais**, marsh, swamp.
le **marbre**, marble.
le **marchand**, merchant, trader, dealer, shopkeeper.
marchand, trading, merchant.
la **marchande**, merchant's wife.
la **marche**, march, marching; procession; march (musical).
le **marché**, market; **à bon marché**, cheaply.
marcher, to step, go, proceed; **marcher droit**, to behave well.
le **maréchal**, marshal, field-marshal; **maréchal de camp**, adjutant-general.

marier, to marry, give in marriage.
se **marier**, to get married.
le **marin**, sailor.
la **marine**, navy.
marquer, to mark, stamp, distinguish.
martialement, in warlike fashion.
masquer, to mask, cover (a battery).
la **masse**, mass, heap; multitude; **en masse**, by multitudes.
masser, to mass, bring together.
la **masure**, hovel.
le **mât**, mast; **grand mât**, main-mast.
le **matelot**, sailor, seaman.
le **matériel**, stores, material.
le **matin**, morning; **de grand matin**, early in the morning.
maudire (**maudissant**, **maudit**, **maudis**, **maudis**), to curse.
le **mazarin**, follower of Mazarin, partisan of Mazarin.
méchant, wicked; spiteful; tyrannical.
mécontent (**de**), discontented (with), dissatisfied (with).
le **mécontentement**, discontent.
la **médaille**, medal.
médiocre, middling, ordinary, commonplace.
méditer, to meditate, think, reflect.
la **mélancolie**, melancholy.
le **mélange**, mixture, medley.
mêler, to mix; **mêler à, avec**, to mingle with, associate with.
mélodieux, melodious, musical.
même, same; even, very; also; **de même**, so, the same, **in like manner**, likewise; **de même que**, just as, even as.
les **mémoires**, memoirs.
Memphis, Memphis, Egyptian city on the Nile.
la **menace**, threat.
menacer, to threaten.
le **ménagement**, regard, attention; **les ménagements**, prudence, circumspection.
ménager, to arrange, contrive.
le **menton**, chin.
la **mentonnière**, chin-piece.
menu, small, fine; **les menus plaisirs**, entertainments, fêtes, dramatic performances, etc., given by the king to the court, the arrangements for which were entrusted to certain officers appointed for the purpose.
le **mépris**, scorn.
méprisant, disdainful, scornful.
mépriser, to despise, scorn.
le **mérite**, merit; **se faire un mérite de**, to glory in, pride oneself on; **bien mériter de la patrie**, to deserve well of the country; to deserve to be honoured by the country.
à merveille, wonderfully well.
la **messe**, mass, service of the mass.
la **mesure**, measure, limit; **à mesure que**, even as, according as, as soon as.
peu **mesuré**, unguarded, incautious.
le **métier**, trade, calling, profession; **les gens du métier**, the profession,

mettre (mettant, mis, mets, mis), to put, set, place; **mettre bas**, to lay down; **mettre en mer**, to put to sea; **mettre le feu à**, to set on fire; to burn; **mettre sa gloire à**, to take pride in.

se mettre, to put oneself; to take one's seat (at table); **se mettre en marche, en route**, to set out; **se mettre à**, to begin to; to fall to; **se mettre à la course**, to start to run; **se mettre à l'œuvre**, to set to work.

le **meurtre**, murder.

meurtrier, murderous, deadly.

la **meurtrière**, loophole to fire through.

la **meute**, pack of hounds; hunt.

au **milieu de**, in the midst of.

le **militaire**, soldier.

le **milliard**, thousand millions.

le **millier**, thousand.

la **mine**, mien, look; show; **faire mine de**, to feign to; **grande mine**, fine appearance.

miner, to undermine.

le **ministre**, minister.

la **mise hors la loi**, outlawry; **prononcer la mise hors la loi contre qqn**, to declare s.o. an outlaw.

le **misérable**, wretch.

la **misère**, misery, calamity, distress.

la **mission**, mission; errand.

le **missionnaire**, missionary.

le **mistral**, mistral, name given to the N.-W. wind in the Mediterranean; **grand coup de mistral**, a heavy N.-W. gale.

la **mitraille**, grape-shot.

le **mobile**, moving power, spring.

le **modérantisme**, moderatism, moderation in politics.

modéré, moderate, temperate.

modérer, to moderate, restrain, repress; to abate.

moins, less; except; **n'en être pas moins**, to be none the less.

le **mois**, month.

la **moitié**, half; **à moitié**, by half; **à moitié chemin**, half way along.

le **molleton**, swanskin (a woollen stuff).

mollir, to slacken, flag; to recoil.

le **moment**, moment, minute; **au moment de**, on the point of, just as, just when; during; **à ce moment, dans ce moment**, at this time; **au moment même**, at that very time, just then; **de moment en moment**, every moment, momentarily, constantly; **par moments**, now and again.

la **momie**, mummy.

la **monarchie**, monarchy.

monarchique, monarchical.

le **monceau**, heap.

le **monde**, world; people; a great company, crowd; **beaucoup de monde, bien au monde**, many men; **peu de monde**, few people; **tout le monde**, everybody.

monseigneur, *m.*, my lord.

monsieur, *m.*, sir; title formerly given to the French king's eldest brother.

le **monstre**, monster.

monstrueux, monstrous.

le **mont**, mountain.
la **montée**, ascent; acclivity; **à la montée**, going up.
monter, to take up, raise; to command (a ship); to ascend; to go up, go upstairs; to rise; **pour monter les têtes**, to excite men's minds, work men up; **monter à**, to mount, ascend; to amount; **monter à, sur**, to mount, get in; **monter à cheval**, to get on horseback; **monter dans**, to get into.
montrer (de), to point out (with).
se **montrer**, to show oneself.
la **monture**, mount, saddle-horse, animal for riding.
se **moquer (de)**, to laugh (at), ridicule; to despise, scorn.
mordre, to bite; to pierce.
morne, morose, sad, gloomy.
le **mort**, dead man.
mortel, deadly.
mortifier, to mortify.
le **mot**, word, saying; clever saying; **mot d'ordre**, watchword.
le **mouchoir**, handkerchief.
mouiller, to wet; **mouillé**, soaked; damp.
le **moulin**, mill.
le **mourant**, dying man.
se **mourir (mourant, mort, meurs, mourus, mourrai)**, to be dying.
le **mousquet**, musket.
le **mousse**, cabin-boy.
le **mouvement**, motion, movement; thrill; **en mouvement**, astir, afoot; **sans mouvement**, motionless.
le **moyen**, means, resource; method; **au moyen de**, by means of; **il n'y a pas moyen de**, there's no way of, one can't; **les moyens**, the means, the wherewithal.
moyen, middle; **le moyen âge**, the Middle Ages.
muet, dumb, speechless, silent.
le **mugissement**, bellowing.
le **mulet**, mule.
le **muletier**, mule-driver.
se **multiplier**, to be everywhere at once.
le **municipal**, municipal officer.
la **municipalité**, municipality; town council.
munir (de), to supply (with), provide (with).
la **munition**, ammunition; stores, provisions; **pain de munition**, soldier's bread.
le **mur**, wall.
la **muraille**, wall.
mutuellement, mutually.

N

la **nacelle**, small boat, wherry, skiff.
à **la nage**, by swimming.
la **naissance**, birth; **de grande naissance**, of good birth.
naïvement, frankly, naturally, artlessly.
la **narine**, nostril.
naviguer, to navigate; to sail.
le **navire**, ship.
navrer, to wound (the heart); **le cœur navré**, sore at heart; **mon âme en fut navrée**, it made my heart sore.
né, born; created, originated; composed; sprung.
néanmoins, nevertheless.

le **nécessaire**, necessaries; **manquer du nécessaire**, to lack necessaries.
nécessairement, necessarily.
la **necessité**, necessity; **se voir dans la nécessité de**, to find it necessary to.
le **nerf**, sinew; **nerf de bœuf**, whip used by the overseer of a gang of galley-slaves; it consisted of ox sinews, dried and weighted with lead.
nettement, clearly, definitely.
nez à nez, face to face.
le **nigaud**, booby, goose.
Nimègue, Nimeguen.
le **niveau**, level.
la **noblesse**, nobility; **lettres de noblesse**, patent letters of nobility.
le **nom**, name; **au nom de**, in the name of; **sous le nom de**, by the name of.
le **nombre**, number; **nombre de**, several; **en petit nombre**, few; **être au nombre de**, to number.
nombreux, numerous; **peu nombreux**, few in number.
nommé, named, called.
nommer, to name; to nominate, appoint.
normand, Norman.
le **Norvégien**, Norwegian.
la **Norvège**, Norway.
la **notabilité**, notable person, leading man.
noter, to note; to write down in musical characters.
notifier qqch. à qqn, to give s.o. notice of s.th.
noué, tied, knotted.
la **nourrice**, nurse.
nourrir, to nourish; to maintain, encourage.
la **nourriture**, food, nourishment.
de **nouveau**, again.
la **nouvelle**, news.
novice, raw, inexperienced.
le **noyau**, core, kernel.
noyé, drowned; submerged
se **noyer**, to be drowned.
nu, naked; plain; empty.
la **nudité**, nakedness; bareness.
nuire à, to injure, damage; to influence against.

O

obéir (à), to obey.
l'**obéissance**, *f.*, obedience.
un **objet**, object, aim.
obliger (à), to compel.
obscur, gloomy, dark.
l'**obscurité**, *f.*, darkness, dark.
obséder, to beset.
l'**obstination**, *f.*, obstinacy; persistence.
obstinément, obstinately.
s'**obstiner (à)**, to persist (in); to be determined (to).
obstruer, to obstruct, block.
obtenir (**obtenant**, **obtenu**, **obtiens**, **obtins**, **obtiendrai**), to obtain, gain; to acquire, get; to prevail; to bring about; **obtenir tout de qqn**, to get anything from s.o.; **obtenir de qqn qu'il ferait qqch.**, to induce s.o. to do s.th.
un **obus**, howitzer, small bomb.
obvier, to prevent.
une **occasion**, occasion; opportunity.
l'**occident**, *m.*, west.
occupé (de), busy (with), taken up (with).
occuper, to occupy, take possession of; to be

seated at; to hold; to take up the attention of.
s'occuper (de), to busy oneself (with), give attention (to); to bother (about); s'occuper de soi-même, to think of oneself.
un octroi, grant.
un œil, eyes; à mes yeux, in my eyes.
un officier, officer; grand officier, chief officer, official.
s'offrir (offrant, offert, offre, offris), to offer oneself; to present oneself.
oisif, leisurely.
une ombre, shade, shadow.
un ongle, nail.
une opération, performance; proceedings; movements (of an army).
opérer, to effect.
s'opérer, to be effected.
opiniâtre, obstinate.
opposé, opposite.
s'opposer (à), to be against; to object (to); to oppose, be opposed (to); to check.
oppressé, oppressed.
opprimé, oppressed, ill-treated.
un opprobre, reproach, infamy.
un orage, storm, tempest.
orageux, stormy.
une oraison, prayer, orison.
l'ordinaire, *m.*, slowest marching step of troops; the step they fall into when no other is commanded; usual formation.
une ordonnance, law, rule.
ordonné, regular, well-ordered, careful.
ordonner (à), to order.
un ordre, order; method; class; mettre ordre à, to set to rights; to settle; sur l'ordre de, on the command of.
une oreille, ear.
une origine, origin, beginning.
Ostende, Ostend.
un otage, hostage.
ôter, to take away, remove; to take off; to do away with; ôter qqch. à qqn, to deprive s.o. of s.th.
l'oubli, *m.*, forgetfulness, oblivion.
un ours, bear.
un outrage, outrage; insult, affront.
outrager, to affront, insult.
à outrance, to the utmost, to the death, desperately.
outre, besides.
une ouverture, opening.
un ouvrage, work, production.
un ouvrier, workman.
ouvrir (ouvrant, ouvert, ouvre, ouvris), to open; ouvert tout grand, wide open.

P

pacifier, to pacify; to restore peace to.
le page, page of a prince, attendant.
la paille, straw.
paisible, quiet, peaceful.
paisiblement, quietly, tranquilly.
la paix, peace.
pâle, pale, wan.
pâlir, to grow pale.
la palme, palm.
palpiter, to throb, pulsate.
se pâmer, to swoon, faint.
le pamphlétaire, pamphleteer.
la panique, panic.
le pape, the Pope.
le papisme, popery.

Pâques, *m.pl.*, Easter; faire ses Pâques, to receive the sacrament at Easter.
le paquet, packet; small bundle of letters.
par, by, through, in.
paraître (paraissant, paru, parais, parus), to appear, look, seem.
paralyser, to paralyse; to keep inactive.
le paravent, screen.
parcourir (parcourant, parcouru, parcours, parcourus), to go through, travel over, traverse; to go along; to survey.
par-dessus, over.
le parement, facing (of garments); cuff (of a sleeve); trimming.
le parent, parent; relation.
parer, to adorn.
parfaitement, perfectly.
parier, to bet.
parisien, Parisian.
le parlement, parliament.
le parlementaire, bearer of a flag of truce.
parlementaire, parliamentary.
parler, to speak; faire parler de soi, to be talked of.
la paroi, wall; partition.
la paroisse, parish, parish-church.
la parole, word; expression; prendre la parole, to address the meeting; to begin to speak.
la part, part; side; à part, aside; quelque part, somewhere; d'une part . . . d'autre part, on one side, hand . . . on the other side, hand; de votre part, from you.
partager, to share; to take part in; partager par le milieu, to cleave in twain.
le parti, party, side, faction; prendre un parti, to come to a decision; prendre le parti de qqn, to take s.o.'s part; prendre son parti, to make up one's mind; to resign oneself to s.th.
la particularité, detail.
particulier, private; particular; different, separate; peculiar, special.
la partie, part, portion; la grande partie, the chief part, majority.
partir (partant, parti, pars, partis), to set out, start, go away; to issue from; à partir de, after, from; faire partir, to send off.
le partisan, partisan, supporter.
partout, everywhere; partout où, wherever.
parvenir (à) (parvenant, parvenu, parviens, parvins, parviendrai), to arrive (at), reach; to succeed (in); faire parvenir (à), to send (to); to forward (to).
le parvis, court, square; space before the doors of a church, area round a church, enclosure.
le pas, step, pace; à grands pas, with great strides; à petits pas, slowly; à quelques pas, at a distance of a few paces; d'un pas ferme, firmly, with a firm step; faire un faux pas, to stumble, slip; marquer le pas, to keep time; to mark time.

le passage, passage; passing; crossing; part, place; les troupes de passage, passing troops; sur tout le passage de qqn, as s.o. passes along.
le passant, passer-by.
passer, to pass; to go over, cross over; to go; to go in; to pass out; to go beyond, protrude; to spend; to wear out; to draw on, put on, slip; faire passer, to transport.
se passer, to take place.
passionné, passionate, eager, ardent.
la pâte, dough.
le patin, clog; skate.
la patrie, one's native country; home-land.
patriote, patriotic.
la patrouille, patrol, watch.
la paume, palm of the hand; jeu de paume, game of tennis; tennis court.
le pavé, paved road; pavement.
le pavillon, flag, tent; turret of a building; small, isolated building; amener le pavillon, to strike the colours.
le payeur, payer; paymaster.
la peau, skin.
le pêcheur, fisher.
peindre (peignant, peint, peins, peignis), to paint; to depict.
la peine, trouble, difficulty; penalty; suffering, sorrow; à peine, hardly, scarcely; scantily; à grande peine, with much ado; avoir grand'peine à, to have much ado to; faire de la peine à qqn, to grieve s.o., vex s.o.
la peinture, painting, picture.
penché, leaning.
pendre, to hang.
pénétrant, penetrating, sagacious, quick, sharp.
pénétré (de), filled (with), imbued (with).
pénétrer (à, dans), to penetrate (into), get (into), make one's way (into); to search, find out.
la pénitente, woman under the direction of a confessor.
penser, to think; to be near, to be like to.
la pension, pension, annuity; faire une pension à, to give a pension to.
la pente, slope.
la percée, opening.
percer, to pierce, bore; to cut open; to penetrate; percer à, to reach, get at, get through to.
perdre, to lose; to ruin, undo, destroy; perdre de vue, to lose sight of.
péremptoire, decisive; un argument péremptoire, argument that precludes all debate.
périr, to perish, decay, die; faire périr, to ruin, undo; to put to death.
permettre (permettant, permis, permets, permis), to allow, permit; permettre de, to make it possible to; permettre à qqn de faire qqch., to allow s.o. to do s.th.
la personne, person; seul de sa personne, alone, unattended, unaccompanied.
persuader, to persuade; to convince.
la perte, ruin; death, destruction; faire une perte, to suffer a loss.

peser, to weigh.
la peste, plague.
pétillant, sparkling.
le pétillement, crackling.
petit, small; trifling, petty, unimportant; young.
le petit-fils, grandson.
le pétitionnaire, petitioner.
peu, little; un peu de, a few; small body (of troops); pour peu que, if only; peu à peu, by degrees.
le peuple, nation, people; crowd, common people; le petit peuple, the common people.
la peur, fear; avoir peur, to be afraid; faire peur à, to terrify.
le philosophe, philosopher.
le physionomie, physiognomy, countenance.
à pic, perpendicularly.
le Picard, native of Picardy.
la pièce, piece; document; piece of ordnance (gun); cask (of wine); pièce de canon de siège, siege gun.
le pied, foot; à pied, sur pied, afoot; mettre pied à terre, to dismount.
la pierre, stone; pierre à feu, flint.
les pierreries, *f.*, jewels.
le pieu, stake, post.
pieux, pious.
le pillard, plunderer, pillager.
piller, to plunder, steal.
pincer, to pinch, nip.
piquant, keen; lively; interesting; satirical.
la pique, pike, spear; homme à pique, pikeman; piques traînantes, trailing pikes.
piquer, to prick; to pierce.
le pistolet, pistol; coup de pistolet, pistol shot.
la pitié, pity; avoir pitié de, to take pity on, be sorry for.
la place, place, room; square; sur la place, on the spot.
se placer, to take one's place, take one's seat.
le plafond, ceiling.
plaindre (plaignant, plaint, plains, plaignis), to pity.
se plaindre (de), to complain (of).
se plaire (à), to love, delight (in).
plaisanter, to joke, jest.
la plaisanterie, jest.
le plaisir, pleasure, fancy; à plaisir, at one's whim, or pleasure; homme de plaisir, fop.
le plan, plan, scheme, project.
planer, to hover; planer sur, to dominate; to overlook, survey.
planter, to plant, set.
le plat, dish (of food); plat d'épée, flat side of a sword.
pleinement, fully, entirely, quite.
plier, to bend, yield.
plonger, to plunge, sink.
la pluie, rain; une large pluie de mars, a heavy March shower.
la plume, feather; quill; pen.
pour la plupart, mostly.
le pluriel, plural number.
plus, more; le plus, most; de plus, besides, moreover, more; de plus en plus, more and more; plus . . . plus . . ., the more . . . the more; no more . . . no more . . .
le Pô, the Po, river of Italy.
la poche, pocket.
le poêle, stove.
le poids, weight; burden.
le poignard, dagger.

la **poignée**, handle; grasp; une bonne poignée de main, a hearty handshake.
poindre (poignant, point, poins, poignis), to dawn.
le **point**, point, degree; height, pitch; au point, just ready; à ce point que, à tel point que, so much that; point du tout, not at all; au point du jour, at daybreak.
la **pointe**, point, sharp end.
pointer (un canon), to direct, train (a cannon); to take aim with (a cannon).
la **poitrine**, breast, heart.
la **politique**, policy.
politique, political.
la **Pologne**, Poland.
polonais, Polish.
le **poltron**, coward.
la **pompe**, pomp; parade; ceremony, pageant.
le **pont**, bridge; deck (of a ship); **pont-levis**, drawbridge.
populaire, popular, of the people.
le **port**, sea-port; harbour, haven, wharf.
la **porte**, door; gate; **porte-cochère**, carriage gate.
porter, to carry; to wear; to induce; to take, convey, bear; **porté à**, inclined to, disposed to.
se **porter**, to do, be (in health); to repair to, proceed to; **se porter derrière**, to go to the rear.
le **Portugal**, Portugal.
poser, to lay, lay down.
se **poser**, to alight, settle.
posséder, to possess.
le **possible**, possible; **faire son possible**, to do one's best.
la **poste**, post; station; troops stationed (in a post or guardhouse).
se **poster**, to take up a position.
la **poterne**, postern gate, back door.
le **pou**, louse, vermin.
la **poudre** (à canon), gunpowder; les **poudres**, powder.
la **poupe**, poop, stern.
pour que, in order that.
pourrir, to rot.
à la **poursuite** (de), in pursuit (of).
poursuivre (**poursuivant**, **poursuivi**, **poursuis**, **poursuivis**), to pursue; to prosecute; to follow, chase.
pourtant, however, nevertheless.
pourvu (de), provided (with); **pourvu que**, provided that.
pousser, to push, thrust, drive; to carry, carry on; to pursue; to urge, excite, provoke; to advance; to utter (a shout, cry, etc.); **pousser à**, to encourage; **poussé par**, at the instigation of, urged by.
la **poutre**, beam.
le **pouvoir**, power.
pouvoir (**pouvant**, **pu**, **peux** *or* **puis**, **pus**, **pourrai**), to be able; **n'en pouvoir plus**, to be exhausted, worn out; **pourraient bien**, might well.
pratique, practical.
pratiquer, to make; to contrive.
précaire, precarious, uncertain.
avec **précaution**, carefully.

précédent, former ; la nuit précédente, the night before.
le précepteur, tutor.
prêcher, to preach.
précipiter, to precipitate, hurl ; throw headlong, hurl headlong ; to bring to bear.
se précipiter, to rush forward, dash forward.
précisément, exactly.
prédire (prédisant, prédit, prédis, prédis), to foretell, prophesy.
prédominer, to predominate, prevail.
le préjudice, detriment, harm.
le préjugé, prejudice.
prendre (prenant, pris, prends, pris), to take, catch, seize ; to take up, adopt ; to capture ; to get, acquire ; to take effect ; to work ; prendre à, prendre sur, to take from ; prendre corps, to acquire strength ; prendre part (à), to take part (in).
se prendre (à), to go to work ; to set about ; s'en prendre (à), to make responsible ; to attack.
les préparatifs, *m.*, preparations.
préparer, to prepare, make ready ; to bring about.
se préparer (à), to get ready (for).
près (de), near ; on the point (of) ; de près, close, near at hand, at close quarters ; tout près, close at hand, hard by ; à peu près, practically, almost.
le présage, sign, omen ; d'un mauvais présage, ominous, unlucky.
présager, to augur.
prescrire (prescrivant, prescrit, prescris, prescrivis), to prescribe, order.
à présent, at present ; jusqu'à présent, till now.
présenter, to present, offer to give ; présenter la mort à qqn, to threaten s.o. with death.
se présenter, to come forward ; to appear before ; se présenter à qqn, to advance to meet s.o.
le président, president, chairman ; title given, in the judicial organization of France, to the head of each tribunal, or chamber, constituting a part of the judicial court ; premier président, title given to the head, or president, of the whole court.
la presse, press ; faire la presse, to impress, compel men to serve.
pressé, hasty, hurried.
pressentir (pressentant, pressenti, pressens, pressentis), to foresee.
presser, to urge ; to crowd.
se presser, to throng.
la pression, pressure.
le prestige, prestige, illusion.
prétendre, to pretend, maintain, say.
prétendu, pretended ; so-called ; supposed.
prêter, to lend ; prêter main-forte, to lend assistance.
se prêter (à), to be accessory (to) ; to comply (with), agree (to) ; to favour.
prétexter, to allege.
le prêtre, priest.
la preuve, proof ; faire preuve de, to manifest.
prévenir (prévenant, pré-

venu, préviens, prévins, préviendrai), to prevent, hinder; to tell, acquaint.

le prévôt, provost; prévôt de Paris, ruling magistrate, head of the Châtelet, who had charge of the political government and of the finances of Paris; his authority in the city was second only to that of the king and the parliament; prévôt des marchands (in Paris), originally had control over all merchandise brought to the city by water; later, his jurisdiction extended over all merchants in the city; he had further to arrange all public ceremonies and to assess the capitation tax; he was assisted by the sheriffs and held office for three years only.

la prévoyance, foresight, forethought.

la prière, prayer; desire, request; faire sa prière, to say one's prayers.

le principe, principle; poser en principe, to lay down as a principle.

le printemps, spring; au printemps, in spring.

pris, taken, caught; fighting; bien pris, well grown, developed.

la prise, prize, capture; hold, influence; prise de tabac, pinch of snuff; mettre aux prises, to oppose; to set in opposition to; to set up against.

la privation, privation, want; loss.

priver, to deprive.

le privilège, privilege.

le privilégié, person having an exclusive privilege; les privilégiés, the privileged classes.

le prix, value, prize; reward; à tout prix, at all costs, at any price, at any cost.

la probité, integrity, honesty.

le procès, process; lawsuit, case; faire le procès de, to prosecute, to call to account.

le procureur-syndic, city procurator; after the chancellor and the 'chief president' of the parliament, he was the most important personage in the adminstration of justice, having authority in both civil and criminal cases.

prodiguer, to lavish, squander.

le producteur, producer.

la production, production, product, produce.

produire (produisant, produit, produis, produisis), to produce.

proférer, to utter, speak.

de profession, professional; part of one's business.

profiter (de), to take advantage (of); profiter (à), to be of use (to); to do good (to).

profond, profound, deep.

profondément, profoundly, deeply.

le progrès, progress; les progrès, progress; faire des progrès, to make progress; to spread, grow.

progressivement, by degrees; by regular advances.

prohiber, to prohibit, forbid.

la proie, prey, booty.

le projet, project, scheme.

la promenade, walk; drive.

promener, to direct; to turn about; **promener un regard sur**, to look over, let one's glance rest on.
se **promener**, to walk, go about.
la **promesse**, promise.
promettre (promettant, promis, promets, promis), to promise.
promulguer, to promulgate, publish.
prononcer, to pronounce, declare; to pass (sentence); to utter, speak; to deliver.
propre, proper; clean; own; suited, fit, adapted.
proprement, properly; **proprement dit**, proper; **à proprement parler**, properly speaking.
le **propriétaire**, proprietor, owner.
la **propriété**, propriety, estate.
proscrit, proscribed.
se **prosterner**, to prostrate oneself.
protéger, to protect, defend, shield.
protester (de son innocence), to protest (his innocence).
provençal, belonging to Provence, Provençal.
la **Provence**, Provence; **le mer de Provence**, the Mediterranean Sea.
la **province**, province; **de province**, provincial.
provisoire, provisional, temporary.
la **provocation**, provocation; instigation, incitement.
provoquer, to provoke, call forth; to occasion.
le **psaume**, psalm.
public, public; common; general.
puéril, childish.
puiser (dans), to draw (from).
la **puissance**, power, might, authority.
puissant, powerful; mighty.
le **puits**, well.
punir, to punish.
purger, to clear out.
les **Pyrénées**, *f.*, the Pyrenees.

Q

le **quai**, quay, wharf.
qualifié, titled; fit.
la **qualité**, quality; **en qualité de**, as a.
quand même, even though; in any case.
quant à, as for.
le **quart**, quarter (of an hour); **le quart d'heure**, the quarter of an hour; the moment, the time being.
le **quartier**, quarter; canton, camp; ward (of a city).
quasi-pacifique, almost peaceful.
que, that; what; how, how much; **que de**, how many; **que** (cependant *or* **néanmoins**), yet, still, nevertheless.
la **question**, question; **il n'est pas question de ceci**, this is not in question, we are not discussing this; torture; **question ordinaire et extraordinaire**, the two degrees of torture formerly applied to prisoners to wrest information from them.
quiconque, whoever.
les **Quinze-vingts**, an asylum founded in Paris by St Louis for 300 blind

persons; asylum for the blind.
quitte, clear, free; **en être quitte pour**, to get off with, to have only to; **tenir quitte**, to let off; to release.
quitter, to quit, leave.
se **quitter**, to part.
quoi, what; **avoir de quoi**, to have wherewith, have the means; **je ne sais quoi**, something; a certain; **de quoi nourrir quatre hommes**, enough to feed four men.

R

rabaisser, to diminish.
rabattre, to abate, lessen.
la **race**, race, breed; type.
raconter, to relate, tell.
raffermir, to strengthen; to fasten.
raffoler (de), to be passionately fond (of), dote (upon).
les **rafraîchissements**, refreshments.
raide, stiff.
railler, to jeer at.
la **raillerie**, banter, jest.
le **railleur**, banterer, jester.
la **raison**, reason, intelligence; right; **avoir raison**, to be in the right; **mettre qqn à la raison**, to bring s.o. to his senses.
raisonnable, reasonable, rational; judicious.
le **raisonnement**, reasoning; judgment; argument.
ralentir, to slacken; to abate, lessen, diminish; to make slower.
rallier, to rally.
rallumer, to rekindle.
ramasser, to gather, pick up, collect.
se **ramasser**, to collect, get together.
ramener, to draw back, bring back.
ramer, to row.
le **rameur**, rower.
la **rancune**, grudge, spleen, ill-will.
le **rang**, rank; **à leurs rangs**, in their ranks.
rangé, sober, steady; **bataille rangée**, pitched battle.
ranger, to rank; **faire ranger**, to marshal.
se **ranger** (du côté de), to take the side of; to rally to.
ranimer, to revive, rouse, encourage.
se **ranimer**, to revive.
râpé, shabby, threadbare.
la **rapidité**, swiftness; speed.
rappeler, to call back, recall; **rappeler qqn au respect de**, to call on s.o. to respect.
le **rapport**, report; relation; **faire son rapport**, to make one's report; **sous le rapport de**, with regard to, in respect to.
rapporter, to bring back, carry back; to refer.
le **rapporteur**, informer.
rapproché (de), close (to), near (to).
se **rapprocher** (de), to come nearer (to), draw near (to); to be on better terms (with).
au **ras** (de), even (with), level (with).
raser, to rase.
se **rassasier**, to be satisfied.
le **rassemblement**, assemblage, crowd.
rassembler, to gather.
se **rassembler**, to assemble.

se rasseoir, to sit down again, resume one's seat.
rassuré, reassured.
rattraper, to overtake, catch up with.
ravi, charmed, delighted.
le ravin, ravine, gorge.
ravissant, charming.
le ravitaillement, revictualling.
réaliser, to realize; to bring into effect; to embody.
se réaliser, to be carried out.
la réalité, reality, truth, fact.
se réchauffer, to get warm.
la recherche, search; à leur recherche, to look for them.
rechercher, to seek for, seek out, seek after; to find out; to court; to desire.
le récit, narrative, relation, narration; account; story, tale.
réclamer, to claim; to call in.
recommander (à qqn de faire qqch.), to tell s.o. to do s.th.
recommencer, to begin again.
la récompense, reward.
récompenser, to repay, reward.
reconduire (reconduisant, reconduit, reconduis, reconduisis), to lead back, accompany back; to take back, take home.
la reconnaissance, examination, reconnoitring.
reconnaître (reconnaissant, reconnu, reconnais, reconnus), to recognize; to review; to reconnoitre.
se reconnaître, to come to oneself; se reconnaître à, to be recognized by.
reconquérir, to reconquer.
reconstituer, to constitute afresh.
le recours, recourse.
recouvrer, to recover, get back, regain.
recueillir (recueillant, recueilli, recueille, recueillis), to collect; to preserve.
reculer, to draw back; to fall back; to hesitate; to abate; ne reculer devant rien, to stop at nothing.
redescendre, to come down again; to go down again.
redevenir (redevenant, redevenu, redeviens, redevins, redeviendrai), to become again.
rédiger, to draw up; to write out.
la redingote, top-coat.
redoubler, to redouble; to increase; ne fit que redoubler, only redoubled, increased; redoubler d'efforts, to exert oneself more strenuously.
la redoute, outwork, fortress.
redouter, to dread, fear.
réduire (réduisant, réduit, réduis, réduisis), to reduce; to compel.
se réduire, to be reduced.
réfléchir, to reflect, think.
refleurir, to flourish anew.
le reflux, ebb, flowing back; return.
se reformer, to be formed again.
refouler, to drive back.
réfractaire, refractory.
se refroidir, to become cool, cool off.
se réfugier, to take refuge.

le refus, refusal, denial ; faire refuser sa porte, to refuse admittance.
se refuser (à), to refuse.
le regard, look, glance ; sous les regards de, under the eyes of.
regarder, to look at, behold ; to concern ; cela vous regarde, that's your affair ; regarder qqn en face, to look s.o. in the face regarder qqn de travers, to look askance at s.o.
la régence, regency.
régénérer, to regenerate.
regimber, to kick ; regimber contre, to resist.
le régime, government ; form of government.
la règle, rule ; discipline ; être en règle, to be in order ; to have everything in order, have put one's house in order.
régler, to regulate, rule ; to control ; to set in order.
le règne, reign.
régner, to reign.
réhabiliter, to reinstate.
rejeter, to throw back ; to reject ; to drive back.
rejoindre (rejoignant, rejoint, rejoins, rejoignis), to rejoin ; to overtake.
réjouir, to rejoice, gladden ; to give pleasure to.
le relâche, relaxation, rest ; sans relâche, ceaselessly.
se relâcher, to grow remiss ; to slacken.
la relation, narrative, account ; connexion ; communication.
reléguer, to banish, exile ; to send off.
relever, to raise, raise up again ; to relieve ; to revive, encourage ; to extol.
se relever, to get up again ; to recover ; to swell ; to rise.
relier, to bind, connect.
la religieuse, nun.
le religieux, monk.
religieux, religious, pious.
se remarier, to marry again.
remarquer, to remark, observe ; se faire remarquer, to distinguish oneself.
le remède, remedy.
remettre (remettant, remis, remets, remis), to put again ; to restore ; to give, hand ; remettre en question, to call in question again.
se remettre (de), to recover (from) ; se remettre en route, to set out again.
la rémission, remission ; diminution, abatement.
remonter, to set up again, carry up again ; to go up again ; to retreat up, to go back ; to supply with fresh funds ; remonter dans la mémoire, to come back to one's memory, be remembered, be recalled.
remplacer, to replace, succeed.
remplir, to fill ; to fulfil.
se remplir (de), to be full (of).
remporter (un succès), to win (a success, victory, etc.) ; remporter la victoire sur, to obtain the victory over.
renaître, to be born again ; to be renewed ; to revive.
la rencontre, meeting ; aller à la rencontre de qqn, to go to meet s.o. ; une

mauvaise rencontre, an unpleasant meeting, encounter.
rencontrer, to meet with, fall in with.
rendre, to give back, restore; to make; to surrender; to reproduce; **rendre à la liberté**, to set free.
se **rendre**, to surrender; to give way; to go, betake oneself.
renfermer, to enclose; to comprise, comprehend.
renforcer, to reinforce.
le **renfort**, reinforcement.
la **renommée**, fame.
renoncer à, to give up.
renouveler, to renew.
les **renseignements**, *m.*, information.
la **rente**, rent, revenue.
rentrer, to go in again; to return; to return home.
renversé, reversed.
renverser, to throw down; to overthrow, overturn; to bear down.
se **renverser**, to overturn each other.
le **renvoi**, dismissal.
renvoyer, to dismiss.
se **repaître** (de), repaissant, repu, repais, repus), to feast (on); to delight (in).
répandre, to scatter, disperse; to spread; to make known.
se **répandre**, to spread; to be spread.
reparaître (reparaissant, reparu, reparais, reparus), to reappear.
réparer, to repair.
repartir, to reply.
repasser, to recross; to cross again.
répéter, to repeat.
le **répit**, respite, delay, pause.
répliquer, to reply, answer, rejoin.
répondre, to answer; to correspond; to be returned; **répondre à un besoin**, to satisfy a need.
la **réponse**, answer, reply.
se **reposer**, to rest.
repousser, to repel, repulse, thrust back; to reject, refuse, spurn.
reprendre (reprenant, repris, reprends, repris), to recover, recapture; to resume; to reply; to take again; to fetch; to return to.
le **représentant**, representative.
la **représentation**, representation; body of representatives, parliament.
réprimer, to repress, quell, put down.
à plusieurs **reprises**, several times.
reprocher (qqch. à qqn), to reproach (s.o. with s.th.); to blame (s.o. for s.th.).
le **républicain**, republican.
la **requête**, request, petition; **maître des requêtes**, master of requests, a member of the council of State to whom were entrusted all petitions.
la **réquisition**, requisition, demand.
se **résigner**, to submit; to give it up.
résister (à), to resist; to endure.
la **résolution**, resolution, resolve; firmness, courage, determination.
résoudre (résolvant, résolu, résous, résolus), to resolve.

se résoudre (à), to make up one's mind (to).
respecter, to respect, honour; faire respecter qqn, to see that s.o. is respected.
respectueux, respectful.
respirer, to breathe.
resplendissant, resplendent, glittering.
ressembler (à), to resemble, be like.
resserrer, to confine; to compress; to strengthen.
se resserrer, to draw closer.
le ressort, spring.
le restaurateur, restorer.
le reste, remainder; rest; du reste, besides; les restes, the remains.
rester, to remain, stay, continue; resté seul, left alone.
le résultat, result, effect.
le résumé, summary.
rétablir (sur), to re-establish (on); to restore again (to); to reinstate.
retenir (retenant, retenu, retiens, retins), to retain, keep back; to hold in, hold back.
retentir, to resound, re-echo.
le retentissement, resounding, echo.
retirer, to withdraw.
se retirer, to withdraw, retreat; to draw back, retire; to back, fall back; to relapse.
retomber, to fall again; to fall silent; retomber sur, to be ascribed to.
de retour, back again, returned.
se retourner, to turn round.
retracer, to retrace; to recall; to relate, recount.
la retraite, retreat, retirement.
le retranchement, entrenchment.
se rétrécir, to narrow in.
rétrograder, to move backwards; to retreat.
retrousser, to tuck up; to cock (a hat).
retrouver, to find again, recover.
se retrouver, to be found again, recovered.
la réunion, assembly.
réunir, to reunite; to unite, assemble, gather; to join; mal réuni, cobbled together.
se réunir, to gather, assemble.
réussir, to succeed.
la revanche, revenge.
le réveil, awakening.
réveiller, to awake; to revive.
se réveiller, to wake, awake.
révéler, to reveal, disclose.
revenir (revenant, revenu, reviens, revins), to come back, return; to recover; en revenir, to escape; to recover.
la rêverie, reverie, musing, dreaming.
le revers, reverse; misfortune.
revêtu, clothed, dressed, invested.
rêveur, thoughtful, pensive, dreamy.
revoir (revoyant, revu, revois, revis, reverrai), to see again.
la revue, review.
le Rhin, the Rhine.
la richesse, wealth, richness.
le rideau, curtain.
ridiculiser, to ridicule.
le rien, trifle.
la rigueur, severity; les rigueurs, harshness.
la ripaille, feast; faire ripaille, to feast.

rire (riant, ri, ris, ris), to laugh; **rire de tout son cœur**, to laugh heartily.
la **risée**, laughter, derision.
risquer, to risk, hazard, venture, run the risk.
le **rivage**, shore, beach.
rivaliser (de), to vie (in).
la **rivalité**, rivalry, competition.
la **rive**, bank.
la **rivière**, river.
la **robe de chambre**, dressing-gown.
robuste, robust, vigorous.
le **Rochellois**, citizen of La Rochelle.
le **rocher**, rock.
le **rochet**, rochet, surplice.
roidir, to stiffen.
romain, Roman.
rompre, to break; to cancel (an arrangement).
le **roseau**, reed.
la **rosée**, dew.
rosser, to belabour, thrash.
rouge, red; red hot.
rougeâtre, reddish.
rouler, to roll, roll up; to circulate.
la **route**, route, road, way, highway; **la route de Vienne**, the road to Vienna; **faire (la) route à pied**, to walk it, go a-foot.
se **rouvrir** (**rouvrant**, **rouvert**, **rouvre**, **rouvris**), to open again.
le **royalisme**, royalism; attachment to royalty.
le **royaume**, kingdom.
la **royauté**, royalty.
le **ruban**, ribbon.
rude, rough.
la **ruelle**, narrow street, lane, alley; side of a bed; space left between bed and wall.
le **rugissement**, roar.
ruisseler, to run, stream.
la **rumeur**, rumour, report; uproar, confused noise; bustle.
la **ruse**, ruse, trick.

S

le **sable**, sand, gravel.
le **sabotier**, clog-maker.
le **sabre**, sabre; short sword, cutlass.
le **sacre**, coronation.
sacré, sacred; consecrated.
sacrifier, to sacrifice.
sage, wise, prudent; good.
la **sagesse**, wisdom; prudence.
sain, wholesome.
la **sainteté**, sanctity, holiness.
Saint-Pétersbourg, St Petersburg (Petrograd).
le **saint-sacrement**, Eucharist, Host.
saisir, to seize, lay hold of; to get, take; to grip; **saisi de**, struck with, filled with, seized with.
se **saisir** (de), to seize (upon); to take hold (of).
sale, dirty.
la **saleté**, filthiness, dirt.
la **salle à manger**, dining-room.
saluer, to salute, bow to.
le **salut**, salvation, safety.
la **salve**, volley; **à coups de salve**, with volleys of musketry.
sanglant, bloody.
le **sanglier**, wild boar.
le **sanglot**, sob.
sanguin, sanguine; ardent.
sanguinaire, bloody; savage.
sans que, without.
le **sans-culotte**, republican.

le sapeur, sapper, miner, pioneer.
le sapin, fir, fir-tree.
la Sardaigne, Sardinia.
sauf, safe; la vie sauve, with one's life.
sauf, save, except.
sauter, to leap, jump; to blow up, explode; se faire sauter, to blow oneself up; sauter au cou de qqn, to embrace s.o.
sauvage, wild, fierce, cruel.
la sauve-garde, safeguard, protection.
sauver, to save; sauver la vie à qqn, to save s.o.'s life.
se sauver, to escape; to be gone, make haste away.
le savant, learned person, scholar, man of learning.
le savetier, cobbler.
la Savoie, Savoy.
savoir (sachant, su, sais, sus, saurai), to know; to learn; ne savoir plus que faire, not to know what to do next.
savourer, to relish, appreciate.
scandaliser, to scandalize.
le sceau, seal.
sceller, to seal; to cramp, fasten (as an iron stanchion into a wall).
la scène, scene; faire une scène à qqn, to abuse s.o.
scier, to saw; to file through.
le scrupule, scruple; avoir scrupule de, to scruple to; se faire scrupule, to scruple; to hesitate.
le scrutin, ballot.
le Scythe, Scythian.
la séance, sitting, seat; right of sitting; session, sederunt, meeting; prendre séance, to take one's place; séance d'ouverture, opening meeting; lever la séance, to rise (of an assembly).
sec, dry; tearless (of the eye).
en second, second, subordinate.
secourir (secourant, secouru, secours, secourus), to assist.
le secours, help, relief.
la secousse, shaking; shock; jolt.
le secret, secret; secrecy, privacy, privateness.
secret, secret, close; reserved.
le secrétaire, secretary.
la sécurité, security, assurance, confidence; faire leur sécurité, to give them confidence.
sédentaire, inactive.
le seigneur, lord, nobleman; il avait du seigneur, there was something of the lord about him.
le sein, bosom, breast; midst.
le séjour, abode, residence.
selon, according to.
les semailles, seed-time.
le semblable, fellow-creature.
semblable (à), like.
le semblant, pretence; faire semblant de, to pretend to.
la semelle, sole of a shoe.
semer, to sow; to spread; semé au vent, strewn on the wind.
le sens, sense; opinion; side, way; meaning; bon sens, common sense; à double sens, with a twofold meaning; en tous sens, in all directions.
la sensibilité, tenderness; sensitiveness, feeling.

sensible, perceptible, obvious; sensitive; **sensible à**, sensitive to, affected by.
le **sentier**, path, footpath.
le **sentiment**, thought; feeling; opinion.
la **sentinelle**, sentinel, sentry.
sentir (**sentant**, **senti**, **sens**, **sentis**), to fell; to perceive; to know.
séparément, separately.
se **séparer** (de), to separate (from), part (from); to break up (a meeting).
le **sépulcre**, sepulchre, tomb.
la **sépulture**, burial.
serein, calm, quiet.
la **sérénité**, calm, equanimity.
le **serment**, oath; **faire serment**, to take an oath, to swear.
serpenter, to wind; **serpenter en descendant**, to wind down.
serré, close, compact; secret; niggard; prudent; **le cœur serré**, with a heavy heart.
serrer, to press, tie; to draw close; to wrap tightly; to embrace; **serrer la main à qqn**, to shake hands with s.o.
servir, to serve; to attend to (a gun, or piece of ordnance); **servir de**, to serve as; **servir à**, to serve for; **servir à qqn**, to be of use to s.o.; to serve s.o.
se **servir** (de), to make use (of).
le **serviteur**, servant; one who serves another.
la **servitude**, servitude, slavery, serfdom.
le **seuil**, threshold.
seul, alone; **à lui seul**, by itself alone, alone and unaided.
seulement, only, even.
si bien que, so that, in such sort that, to such purpose that.
le **siècle**, century, age.
le **siège**, siege; **mettre la siège devant**, **faire le siège de**, to lay siege to.
siéger, to be seated; to sit (in council).
les **siens**, one's friends, family.
le **sifflement**, hissing.
siffler, to whistle.
le **signe**, sign, token, symbol, emblem; **en signe de**, as a token of.
significatif, suggestive; significant.
la **signification**, legal notice; notice given of any act; **faire la signification de**, to announce, give legal notice of, notify.
signifier, to make known; to express.
simple, simple, plain; mere, ordinary.
simuler, to feign, pretend to be.
le **singe**, monkey.
singulier, strange, odd.
sinon, except.
sitôt fait, directly after.
la **situation**, situation, position; condition.
Smyrne, Smyrna.
sobre, serious.
le **sobriquet**, nickname.
la **soie**, silk.
soigner, to look after, nurse, attend.
le **soin**, care, attention; **avoir soin**, to take care.
soit . . . soit, whether . . . or . . .
le **sol**, soil, territory, land.
solennel, solemn, public.

la solennité, celèbration, ceremony (especially religious).
solide, solid, strong, reliable.
solidement, firmly.
solliciter, to request, entreat.
la sollicitude, care.
la solution, solution; way out of a difficulty.
sombre, dark, gloomy; il fait sombre, it is dark.
sommaire, summary, brief.
la sommation, summons; faire sa sommation, to deliver his summons.
la somme, sum, amount.
le sommeil, sleep; rest.
sommer, to summon, call upon; to demand the surrender of.
le sommet, summit, top, highest point.
sonder, to sound, try the depth of; to search, probe.
sonner, to ring.
le sort, fate, lot, destiny, fortune.
la sortie, going out, exit, way out; outlet, issue; à la sortie de qqn, on s.o.'s leaving; sorti des rangs, risen from the ranks.
sortir (sortant, sorti, sors, sortis), to go out, come out; to issue; au sortir de, on leaving; faire sortir, to drive out.
sot, silly, foolish.
le souci, care, anxiety.
la soucoupe, saucer; salver.
le souffle, breath.
le soufflet, box on the ear.
souffrir (souffrant, souffert, souffre, souffris), to suffer; to endure, tolerate.
souhaiter, to desire; to aim at.
le soulèvement, insurrection, revolt.
soulever, to raise; to uplift; to stir up (rebellion).
se soulever, to rise.
soumettre (soumettant, soumis, soumets, soumis), to subdue, conquer.
soupçonner, to suspect.
le souper, supper.
le soupir, sigh.
le sourcil, brow, eyebrow.
sourd, deaf; (of sounds) dull; lanterne sourde, dark lantern.
souscrire (souscrivant, souscrit, souscris, souscrivis), to subscribe.
le sous-officier, non-commissioned officer.
se soustraire (à) (soustrayant, soustrait, soustrais), to escape, set oneself free (from).
la soutane, cassock.
soutenir (soutenant, soutenu, soutiens, soutins, soutiendrai), to sustain, support, maintain; to keep up; to back; to withstand.
se souvenir (de), to remember.
le souverain, sovereign, monarch.
souverain, sovereign, supreme.
la souveraineté, sovereignty, supreme power.
le spectacle, show, sight.
le spectre, spectre, ghost, phantom.
spirituex, spirituous.
la splendeur, splendour; faire la splendeur de, to grace, dignify, be the ornament of.
le squelette, skeleton.

le stathouder, stadtholder, formerly chief magistrate of the United Provinces of Holland.
la station, post.
le stipendié, hireling.
Strasbourg, Strasburg.
la strophe, strophe, stanza, verse.
le stylet, stiletto, small dagger; **à stylet**, armed with daggers.
subir, to undergo, suffer.
subit, sudden, hasty.
subjuguer, to subjugate, subdue, master.
substituer, to substitute.
succéder (à), to succeed, come after, follow.
se succéder, to follow each other; to go one after another.
successif, consecutive.
la succession, succession, inheritance.
successivement, one after another.
le sud, south.
la Suède, Sweden.
suer, to sweat, perspire; **suer à grosses gouttes**, to perspire heavily.
suffire, to be sufficient; **ça suffit**, enough; **suffire à qqn de faire qqch.**, to be enough for s.o. to do s.th.
suffisamment, sufficiently.
suffoquer, to suffocate, choke, stifle.
se suicider, to commit suicide.
Suisse, Swiss.
la suite, suite, retinue; series, succession; **de suite**, consecutively; at once, immediately after; **à la suite de**, after; **dans la suite**, afterwards.
suivant, following, next.
suivre (suivant, suivi, suis, suivis), to follow; **faire suivre**, to whip up.
le sujet, subject; person.
superbement, superbly, magnificently.
suppliant, suppliant; imploring, beseeching.
le supplice, punishment; torture; execution.
supplicier, to execute.
supplier, to entreat, beseech.
supportable, endurable, tolerable.
supprimer, to suppress, do away with.
suprême, supreme; highest; last; pre-eminent.
la surcharge, excess.
la sûreté, safety; reliability; certainty; **mettre en sûreté sa tête sacrée**, to withdraw his sacred person to a place of safety.
surgir, to rise, arise.
surhumain, superhuman.
surprendre (surprenant, surpris, surprends, surpris), to surprise, take unawares, come upon suddenly; to intercept.
le sursis, reprieve, respite.
surtout, especially.
surveiller, to observe, oversee, guard.
survenir (survenant, survenu, surviens, survins), to come unexpectedly; to come up.
survivre (à) (survivant, survécu, survis, survécus), to survive.
suspect, suspicious, suspected.
suspendre, to suspend; to cease, desist from.
le suzerain, overlord.
la Syrie, Syria.

T

la tache, stain, spot, blemish; sans tache, pure, spotless.
tacher, to stain.
la tactique, tactics.
le taffetas, taffeta, thin silk; dress of taffeta.
la taille, height, stature; tax on property or persons.
tailler, to cut, hew.
le tailleur, tailor.
se taire (taisant, tu, tais, tu), to keep silence.
le talent, talent, natural gift.
le talus, slope; en talus, oblique.
le tambour, drum; drummer.
tant que, as long as; whilst.
tantôt...tantôt..., now... again...
tapisser, to furnish with hangings; to drape.
la tapisserie, tapestry, hangings.
tarder, to delay, be long; tarder à, to be long in; to delay.
tardivement, slowly, tardily.
tarir, to dry up; ne pas tarir sur un sujet, to have a great deal to say on a subject.
le tas, heap.
le teint, complexion.
tel, such a one, many a one.
tellement, so much, so.
le téméraire, rash person, foolhardy person.
téméraire, rash, daring.
la témérité, rashness, piece of daring.
témoigner (de), to testify (to), give evidence (of).
le témoin, witness.
le temple, (Protestant) church.
le temps, time; weather; en même temps, at the same time, simultaneously; en même temps que, while.
tenace, tenacious.
tendre, to bend, stretch; to reach, hand, hold out; to drape, hang.
les ténèbres, darkness.
tenir (tenant, tenu, tiens, tins), to hold, hold fast; to keep; tenir de, to resemble; to be akin to; tenir à, to be anxious about; to cling to, care about; to wish.
se tenir, to stand; s'en tenir à, to be satisfied with, content oneself with.
la tentation, temptation.
la tentative, attempt.
la tente, tent.
tenter, to tempt; to attempt; to essay; to hazard, venture; tenter la fortune, to tempt fortune.
la tenue, appearance; uniform.
le terme, term; end; en bons termes, in well-chosen language.
se terminer (par), to end (with, by).
terne, dull.
le terrain, ground; piece of land, plot of ground; field (of battle).
terrasser, to level, cut down; to throw down.
la terre, earth; estate, farm; à terre, par terre, down, on the ground.
le tertre, hill, hillock.
le testament, will.
la tête, head; imagination; brain; en tête, in front; voter par tête, to vote individually.
thermidor, *m.*, the eleventh

month of the Republican calendar, from July 21 to August 21.

la tiédeur, lukewarmness; want of zeal.

le tiers (état), third estate, the commons, or middle-class men, as distinguished from the clergy and the nobility.

le tire-bourre, ramrod-screw, gun-screw.

tirer, to draw, draw out, drag out; to pull off; to discharge, fire, shoot; tirer sur, to fire at; faire tirer, to fire, discharge (a gun).

le tisserand, weaver.

le tissu, contexture; substance, trend.

le titre, title; à ce titre, on this ground, in virtue of this.

titulaire, titulary, incumbent.

le tocsin, tocsin, alarm-bell.

la toile, cloth; linen; toile cirée, oilcloth.

la toilette, toilet, dressing.

le toit, roof.

tomber, to fall; to come; tomber sur, to fall in with; to light on; to come to; to attack; faire tomber, to lower; faire tomber les armes des mains de qqn, to disarm s.o.

le tombereau, rubbish-cart, tumbrel.

tonner, to thunder.

le tonnerre, thunder.

la toque, cap.

le tort, wrong; avoir tort, to be in the wrong; donner tort à qqn, to decide against s.o.; to lay the blame on s.o.

tortueux, winding.

touchant, touching, affecting, moving.

toucher, to touch; to reach; to receive, collect (money); toucher à, to touch.

toujours, always, ever; still.

la tour, tower.

le tour, turn; à leur tour, in their turn; faire le tour de, to go all round; jouer un tour à, to play a trick on; tour à tour, by turns, alternately.

le tourbillon, whirlwind; whirl.

tourbillonner, to whirl, circle.

la tourelle, turret; à tourelles, turreted.

la tournelle, small tower; the little tower of Saint-Louis at Paris, where the councillors sat who judged criminal cases.

se tourner (vers), to turn (to).

tout, quite, just; tout à fait, quite; tout intrépides qu'elles fussent, however daring they were, in spite of their daring.

toutefois, nevertheless.

traduire, to translate; to bring to justice.

trahir, to betray.

la trahison, treachery.

le train, train, retinue; course, way.

le traînard, straggler.

traîner, to drag, trail; to linger, loiter.

le trait, trait, touch, characteristic; feature; deed; incident; trait de ressemblance, point of resemblance.

la traite, draft (for money).

le traitement, treatment; pay, salary

traiter, to treat, negotiate.
le trajet, passage, way.
la tranche, slice.
la tranchée, trench; ouvrir la tranchée, to begin to cut the trenches.
trancher, to cut off; to decide.
transmettre (transmettant, transmis, transmets, transmis), to transmit; to convey.
le transport, enthusiasm.
transporter, to remove, convey.
se transporter, to go, proceed.
le travail, work; les travaux, labour; deeds.
à travers, through.
traverser, to cross; to go through, pass through, march through, go down through; faire traverser le pont aux traînards, to make the laggards cross the bridge; to see that the laggards crossed the bridge.
trembler, to tremble; trembler la fièvre, to have the ague.
tremper, to dip, soak.
la trentaine, some thirty.
le trésor, treasure; exchequer.
la trève, truce.
le tribun, gallery; rostrum, platform.
le trictrac, a kind of backgammon.
triomphalement, triumphantly.
triompher (de), to triumph (over).
tripler, to treble.
triste, sad, gloomy, unhappy, unfortunate.
la trombe, waterspout.
tromper, to deceive, delude.
le tronc, trunk; body.
le trône, throne.
le trouble, affliction; agitation; disturbance.
troubler, to disturb; troublé, troubled; confused, agitated; disturbed.
se troubler, to falter; to become agitated.
la trouée, opening, gap, breach.
la troupe, troop, company.
le troupeau, flock.
trouver, to discover, find out, find; to think; to hit upon.
se trouver, to find oneself; to be.
le tueur, slayer.
la tyrannie, tyranny, oppression.

U

à l'unanimité, unanimously.
unique, only; single.
uniquement, solely, only.
unir, to unite, join; to smooth, level; to connect.
s'unir, to join.
l'univers, *m.*, universe, world.
un usage, custom; service.
user, to wear out, exhaust; user de, to use, enjoy; to exercise.
un usurier, usurer.
une usurpation, usurpation, seizure.

V

va! believe me! be it so done!
vaillant, valiant, brave.
vain, vain, unmeaning; frivolous; useless.

le **vaincu**, conquered man.
le **vainqueur**, conqueror, victor.
le **vaisseau**, vessel, ship.
le **valet**, valet; footman, attendant; **valet de chambre**, valet, personal attendant.
la **valeur**, value, worth.
valide, fit, healthy.
la **vallée**, valley.
le **vallon**, valley, dale.
valoir (valant, valu, vaux, valus), to be worth; to be equivalent to; to procure; **valoir bien**, to be as good as.
vaniteux, vain.
vanter, to extol, boast of.
varier, to vary, change.
la **variété**, variety.
la **veille**, eve, evening before; vigil; sleeplessness; **la veille de**, immediately before.
la **velléité**, slightest wish.
le **velours**, velvet.
vendéen, Vendean.
se **venger**, to avenge oneself, take vengeance.
venir (venant, venu, viens, vins, viendrai), to come, be coming; to come on; **venir de faire qqch.**, to have just done s.th.; **venir à bout de**, to be successful in; to manage to; to overcome; **en venir à**, to come to, be reduced to; **faire venir**, to summon.
le **vent**, wind; **vent de bise**, biting wind.
la **vente**, sale.
la **vérification**, verification, confirmation.
véritable, real.
la **vérité**, truth; **à la vérité**, in truth, indeed.
le **vermeil**, silver-gilt.
le **vers**, verse, line of poetry; poetry.
verser, to pour; to shed (blood).
la **vertu**, virtue; worth; **ses vertus**, its power, efficacy.
la **veste**, vest, waistcoat.
vêtir (vêtant, vêtu, vêts, vêtis), to dress.
le **veto**, veto; power possessed by the executive (king or president) to negative a bill passed by the legislative government.
le **vide**, blank; chasm.
vide, empty; bare.
la **vie**, life; **à vie**, for life; **être en vie**, to be alive.
vieillir, to grow old; **vieillir de visage**, to get old-looking.
vif, eager; alive; intense; animated; keen.
la **vigilance**, vigilance, care.
vigoureux, firm, strong.
le **vilain**, peasant.
la **ville**, town, city; **ville de guerre**, military town, warlike town.
la **violence**, violence; coercion; act of violence.
violent, violent, hasty; sharp, severe.
violer, to violate.
violet, purple.
le **vis-à-vis**, opposite neighbour; opponent, antagonist; **vis-à-vis de**, opposite; **faire vis-à-vis à**, to be standing opposite.
le **visage**, face.
la **Vistule**, the Vistula.
la **vitre**, glass window; pane of glass.
vive! long live!; three cheers for!

vivement, eagerly, quickly.
vivre (vivant, vécu, vis, vécus), to live, be alive.
les **vivres**, victuals, provisions.
le **vœu**, vow; wish; prayer.
la **voie**, way; means.
voir (voyant, vu, vois, vis, verrai), to see; **il n'y voit pas**, he cannot see.
se **voir**, to be seen; to be.
voisin (de), neighbouring; near, adjoining.
la **voiture**, carriage, vehicle; wagon; load.
la **voix**, voice; **à haute voix**, loudly; **d'une seule voix**, unanimously, as one man, together.
la **volée**, volley; **volées perdues**, stray shots, random shots.
voler, to rob, steal.
la **volige**, thin plank.
le **volontaire**, volunteer.
la **volonté**, will; **mauvaise volonté**, unwillingness.
volontiers, willingly, readily, gladly.
faire **volte-face**, to face round.
le **voltigeur**, light infantry soldier.
vomir, to vomit.
le **votant**, voter.
le **vote**, vote; **vote par ordre ou par tête**, vote by class or by individual member.
voter, to vote; to pass.
vouloir (voulant, voulu, veux, voulus, voudrai), to will, be willing, desire; to demand, require, insist on; to try; **vouloir bien**, to be willing; **vouloir dire**, to mean.
la **voûte**, vault, arched roof.
le **voyage**, excursion; journey:
voyager, to travel; to pass; **faire voyager**, to transport, send.
le **voyageur**, traveller.
vrai, true; right; real, sincere; very; **à vrai et à faux**, deservingly and wrongfully.
vu (que), considering (that).
la **vue**, view, sight; **entrer dans ses vues**, to share one's views.

Z

le **zèle**, zeal.
zélé, zealous.

Heath's Modern Language Series

The publications in this List represent the best features of the latest developments. They are used in the leading schools, and are held in the highest esteem by teachers who believe in a wise admixture of the new with the old. A Complete List will be sent on application.

FRENCH

	s.	d.
Heath's Modern French Grammar. By W. H. Fraser, B.A., and J. Squair, B.A. Sect. I. 2s.; Sect. II. 2s. ; Complete, 352 pp. (Key, 5s. 3d. net)	3	6
Heath's Practical French Grammar. By W. H. Fraser, B.A., and J. Squair, B.A. With Exercises and Vocabs. Section I. 2s. 6d.; Section II. 3s.; Complete, 512 pp. (Key, 5s. 3d. net)	4	6
Extracts for Composition in French. Edited by J. E. Mansion, B.-ès-L. With or without Vocabulary (Key, 3s. 9d. net)	2	6
Alternative Extracts for Composition in French. Edited, with Vocabulary, by J. E. Mansion, B.-ès-L. (Key, 3s. 9d. net)	2	6
A School Grammar of Present-day French. By J. E. Mansion. Crown 8vo, 256 pp.	3	6
A First Year of French. New Edition, Revised, Enlarged, and Illustrated. By J. E. Mansion, B.-ès-L. Cloth	1	9
Beginners' French Reader. With Music, Exercises, and Vocabulary. By Peter J. Schereb. Illustrated. Crown 8vo, 160 pp.	1	9
Contes et Légendes. Part I. By H. A. Guerber. With Vocabulary	2	0
Do. Part II. By H. A. Guerber. With Vocabulary	1	9
Materials for Conversation, etc. Based on Guerber's "Contes et Légendes." Parts I. and II. By J. E. Mansion, B.-ès-L. each	0	8
Selections for Sight Translation. 1. Easy 2. Medium. 3. Advanced each	0	6 0 8
French Accidence and Syntax, Vocabulary and Idioms. By James P. Prior. 208 pp.	3	6
Choix de Poésies Faciles. Edited with Introduction, Notes, Vocabulary, and Exercises. By W. M. Daniels, D.Litt. 64 pp. Limp cloth	0	6
Progressive French Idioms A Classified List of Phrases in current use. Compiled by R. de Blanchaud, L.-ès-L. 128 pp.	1	6
One Hundred Exercises in French Conversation and Composition. Based on "Progressive French Idioms," by R. de Blanchaud, L.-ès-L. (Key, 2s. 3d. net)	0	8
Rudimentary French Composition. By C. Fairgrieve With Notes and Vocabulary. 80 pp.	1	6
Easy Prose for Translation into French. With Exercises in Free Composition and Idioms. With Vocabularies. By Alec Cran, D.Litt.	1	6
Récits Historiques. Edited with Notes, Vocabulary, and Exercises for Free Composition. By E. Moffett, M.A. Illustrated	2	0
Contes et Récits. Edited for Middle Forms. By J. E. Mansion, B.-ès-L. With Notes, Vocabulary, and Exercises	2	0
Mes Premiers Pas en Français. By Mlle. Chapuzet and W. M. Daniels, D.Litt. Illust. 128 pp. Without Vocab., 1s. 6d. With Vocab.	1	9
Pour Charmer nos Petits. Adapted from "Fables de La Fontaine," and Edited with Exercices de Langage and Vocabulary. Illustrated. 128 pp.	1	6
Molière en Récits. Adapted and Edited with Notes, Vocabulary, and Exercises. By W. M. Daniels, D.Litt. Illustrated. 224 pp.	2	0
Fabliaux et Contes du Moyen Age. Edited, with Notes and Vocabulary, by J. E. Mansion. Illustrated. 176 pp.	2	0
Essentials of French Grammar. By C. W. Bell, M.A. With Exercises and Vocabulary. 184 pp. (Key, 2s. 8d. net)	2	6
Irregular French Verbs and Idioms. By E. Bourdache. With Exercises, Lists of Idioms, and Vocabulary. 152 pp.	2	3

GEORGE G. HARRAP & CO., LTD., 39-41 Parker Street, Kingsway, W.C.

Harrap's Shorter French Texts

General Editor—J. E. MANSION, B.-ès-L.

With Exercises, Notes, Vocabularies, etc. The volumes in general contain 64 pages. Price 6d., limp cloth.

Series A. Very Easy. With Vocabulary.

Choix de Contes Populaires de la Haute-Bretagne, par PAUL SÉBILLOT.
Contes des Marins de la Haute-Bretagne, par PAUL SÉBILLOT.
La Belle au Bois dormant (Féerie en quatre tableaux), par EMMA FISHER.
Deux Comédies enfantines, par MATHILDE REICHENBACH.
La Journée d'un petit Lycéen, par A. AUZAS. Illustrated.
Cinquante petites Lettres en Français, par L. J. WEISGERBER.

Series B. Easy. With Vocabulary.

Le Château de la Vie, par E. LABOULAYE.
Michel Perrin, par Mme DE BAWR.
Mon Etoile, par SCRIBE. 8d.
Le Médecin malgré lui, par MOLIÈRE.
Le Bourgeois Gentilhomme, par MOLIÈRE. Abridged.
Les petites Ignorances de la Conversation, par CH. ROZAN.
Anecdotes sur Napoléon, par M. DE ST. HILAIRE.
Quatre Contes des Mille et une Nuits.
Choix de Poésies faciles. Edited by W. M. DANIELS, D.Litt.
Contes du Petit-Château, par J. MACÉ. 96 pages. 8d.
Contes de ma Jeunesse, par L. LAILAVOIX, L.-ès-L.
La Farce de Paquin fils, par L. LAILAVOIX, L.-ès-L.
Le Docteur Bousseau, par PAUL FÉVAL. 96 pages. 8d.

Series C. Intermediate. With Vocabulary.

Le Trésor du Vieux Seigneur, par ERCKMANN-CHATRIAN.
Récits tirés des Impressions de Voyage d'Alexandre Dumas (Le Midi de la France).
Croisilles, par ALFRED DE MUSSET.
Contes à ma Sœur, par H. MOREAU.
Poèmes Napoléoniens. Edited by A. AUZAS.
Gringoire, par TH. DE BANVILLE. 96 pages. 8d.
Les Précieuses Ridicules, par MOLIÈRE. 96 pages. 8d.
La Révolution (Pages Choisies). Edited by W. M. DANIELS, D.Litt. 96 pages. 8d.
Une Insurrection à Paris (Les Misérables), par V. HUGO. 96 pp. 8d.

Series D. Intermediate and Advanced; no Vocabularies.

L'Avocat Patelin, par BRUEYS. Abridged.
L'Avare, par MOLIÈRE. Abridged. 96 pages. 8d.
Les Jumeaux de l'Hôtel Corneille, par ED. ABOUT.
L'Evasion (Vingt Ans Après), par A. DUMAS.
Waterloo (Extrait des Misérables), par V. HUGO.
La Littérature Anglaise (Pages Choisies), par TAINE. 96 pp. 8d.

N.B.—Fuller particulars of these Texts will be found in our new Special List of Books on Modern Languages.

GEORGE G. HARRAP & CO., LTD., 39-41 Parker Street, Kingsway, W.C.